Les CATHÉDRALES de

SENS, BOURGES et

BEAUVAIS



PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES
DE LA FRANCE



EUGÈNE CHARTRAIRE

La Cathédrale de SENS

Paris
HL

La Cathédrale de Sens

PETITES MONOGRAPHIES DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

La Cathédrale d'Albi, par J. LARAN. 48 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Amiens, par A. BOINET, 43 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Bayeux, par J. VALLERY-RADOT. 51 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Bourges, par A. BOINET. 49 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Chartres, par René MERLET. 38 grav. et 2 plans. *Edition anglaise.*

La Cathédrale de Clermont-Ferrand, par H. DU RANQUET. 40 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Limoges, par René FAGE. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Lyon, par Lucien BÉGULE. 56 grav. et 1 plan

La Cathédrale du Mans, par G. FLEURY. 42 grav. et 3 plans

La Cathédrale de Reims, par L. DEMAISON. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Rouen, par A. LOISEL. 50 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Sens, par l'abbé E. CHARTRAIRE. 43 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Cluny, par Jean VIREY. 40 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Fontenay, par Lucien BEGULE. 60 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Moissac, par A. ANGLÈS 38 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Vézelay, par Charles PORÉE. 34 grav. et 1 plan.

L'Église de Brou, par Victor NODET. 40 grav. et 1 plan.

Le Château d'Anet, par A. ROUX.

Le Château de Chambord, par Henri GUERLIN. 41 grav. et 2 plans.

Le Château de Coucy, par Eugène LEFÈVRE-PONTALIS. Introduction historique de Ph. LAUER 36 grav. et 2 plans.

Le Château de Rambouillet, par Henri LONGNON. 34 grav. et 2 plans.

Les Châteaux de Touraine, *Luynes, Langeais, Ussé, Azay*, par Henri GUERLIN, 45 grav.

Le Château de Vincennes, par le Lt-Colonel F. DE FOSSA. 35 grav. et 2 plans.

L'Hôtel des Invalides, par Louis DIMIER. 35 grav.

Le Mont-Saint-Michel, par Ch.-H. BESNARD. 54 grav. et 4 plans.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. LÉCUREUX. 39 grav. et 1 plan.

Senlis, par Marcel AUBERT. 39 grav. et 1 plan.

Souvigny et Bourbon-l'Archambault, par F. DESHOULIÈRES. 42 grav. et 3 plans.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. 872.

. Portail S. Étienne.
I. Porte N. Dame.
II. Officialité ou Palais synodal.
V. Palais archiépiscopal.
V-VI. Sacristie et trésor.
VII. Chapelle du Sacré-Cœur.
VIII. Chapelle de S. Savinien.
IX. Chapelle de Sainte-Colombe.
X. Chapelle de S. Thomas.
XI. Ancienne Salle Capitulaire.
XII. Chapelle de S. Jean.
XIII. Portail d'Abraham.
XIV. Maison de l'œuvre.
XV. Porte S. Denis.
XVI. Autel de Salazar.
XVII. Tour de plomb.
XVIII. Porte S. Jean.
XIX. Tour de pierre.
XX. Chapelle Sainte Croix.
XXI. Portail de Moïse.
XXII. Chapelle de N. Dame.
XXIII. Chapelle de S. Martial.
XXIV. Chapelle de S. Mammès.

Verrières.

A. — *Vie de la Sainte Vierge.*
B. — *La Passion.*
C. — *S. Étienne.*
D. — *SS. Patrons de Sens.*
E. — *Hist. d'Abraham.*
F. — *Le Paradis et Hist. de l'arch. Gabriel.*
G. — *Hist. de Joseph.*
H. — *Saints Évêques de Sens.*
I. — *S. Thomas Becket.*
J. — *S. Eustache.*
K. — *Enfant prodigue.*
L. — *Samaritain.*
M. — *Christ en croix.*
N. — *S. Jean Évangéliste et S. Pierre.*
O. — *S. Savinien.*
P. — *S. Paul.*
Q. — *Sibylle et Tibur.*
R. — *Saint Martial et Apolline.*
S. — *SS. Jacques et Philippe.*
T. — *Arbre de Jessé.*
U. — *S. Nicolas.*
V. — *Jugement dernier et S. Étienne.*
X.-Y. — *Invention des reliques de S. Étienne.*
Z. — *S. Eutrope.*

TE]RALE DE SENS

1140-1160.

1180-1200.

XIII° s. (1re moitié).

Fin XIII° s.

XIV° s.

XVI° s. (1re moitié).

XVI° s. (2° moitié).

XVIII° s.

XIX° s.

Petites Monographies des Grands Edifices
* * * de la France * * *
Publiées sous la direction de M. E LEFÈVRE-PONTALIS

La
Cathédrale de Sens

PAR

L'Abbé E. CHARTRAIRE

Ouvrage illustré de 43 gravures et 1 plan



PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon, 6



Photo Lévy.

Sens. Vue générale.

LA VILLE ANTIQUE

La ville de Sens, simple sous-préfecture du département de l'Yonne, n'occupe plus, depuis la Révolution, qu'un rang modeste parmi les cités de France.

Toutefois les souvenirs de son histoire, ce qui lui reste de ses monuments, son siège archiépiscopal attestent encore sa grandeur, ses splendeurs passées.

L'*Agendicum* des Gaulois de Brennus qui firent, l'an 390 avant J.-C., la conquête de Rome, devint à l'époque de l'occupation romaine l'une des capitales de la Gaule. Les pierres sculptées et les

inscriptions retirées des fondations de l'enceinte fortifiée du IIIe siècle et qui forment le *Musée Gallo-Romain*, l'un des plus riches de France, révèlent la magnificence, les vastes proportions des édifices qu'y élevèrent les Romains : amphithéâtre, thermes, temples, monuments funèbres.



Photo N. D.

MUR ROMAIN ET POTERNE DU XIIe SIÈCLE.

Les superbes mosaïques exhumées de son sol dénotent la richesse de la vieille cité, le luxe de ses habitants.

Pendant tout le moyen âge, Sens conserva encore quelque chose de son importance première, grâce surtout à son archevêché qui lui donnait un relief particulier et qui étendait sa suprématie sur les sièges voisins : Chartres, Auxerre, Meaux, Paris, Orléans, Nevers et Troyes

dont les initiales forment la devise de l'église métropolitaine : CAMPONT ; grâce aussi à la haute influence de plusieurs de ses prélats comme le cardinal Guillaume de Champagne, oncle du roi Philippe Auguste, Gautier Cornut, le conseiller de Blanche de Castille, qui négocia à la cour du



Photo de l'auteur.

Cour du Musée.

comte de Provence et bénit dans sa cathédrale le mariage de saint Louis, le cardinal Duprat ministre de François Ier, le cardinal Louis de Bourbon oncle d'Henri IV, le cardinal du Perron théologien fameux, le cardinal de Luynes ami et confident du dauphin, père de Louis XVI.

Le mur romain. — De l'enceinte romaine, cons-

truite vers la fin du IIIe siècle et qui, il y a cent ans, enfermait encore la ville de ses robustes courtines encadrées de trente tours massives, il ne reste debout que quatre tours et quelques pans de muraille reconnaissables à leur parement de petits cubes de gré alignés entre des zones de larges briques. L'antique rempart, dessiné par les boulevards verdoyants établis sur l'emplacement des fossés, a été presque totalement rasé au niveau du sol, mais ses substructions, formées d'énormes blocs de pierre provenant d'anciens monuments, subsistent encore sur bien des points.

Le Musée archéologique. — Commencée vers 1836, la démolition du mur d'enceinte était devenue presque générale en 1844. L'un des premiers soucis de la Société archéologique, fondée alors, fut de recueillir les nombreux fragments sculptés tirés des assises du gros appareil. Le musée compte actuellement plus de six cents numéros : inscriptions, stèles funéraires, bas-reliefs et fragments d'architecture.

Inscriptions. — La plus importante qui devait occuper la frise d'un monument votif, se développe sur une largeur de plus de 12 mètres. Elle atteste que ce monument avait été élevé en l'honneur des dieux Mars, Vulcain et Vesta aux divers membres de sa famille par un Sénonais, Marcus Magilius Honoratus devenu flamine d'Auguste, après avoir été honoré de toutes les magistratures de son pays.

Sculpture. — Si la décoration des stèles, ornées la plupart de personnages en haut-relief et de figurations représentant la profession des dé-



Maison dite d'Abraham. (Arbre de Jessé).

funts, est d'un art souvent grossier, les bas-reliefs comme ceux d'*Ulysse consultant le devin Calchas* (n° 98) et d'*Oreste captif amené devant Iphigénie prêtresse de Diane* (n° 97) sont d'une réelle beauté.

Citons encore quatre fragments de bas-reliefs de grandes proportions où l'on reconnaît le Sommeil d'Endymion (nos 89 et 90), l'Enlèvement de Ganymède (nos 329 et 330), la Chute d'Icare ou de Phaéton (n° 437), une Nymphe (nos 476 et 477) provenant d'un même monument; enfin les nombreux fragments : colonnes recouvertes de pampres, chevaux marins et dauphins conduits par des génies ailés, scènes de bains et de gigantomachie, dont le rapprochement a permis de reconstituer en partie la façade des Thermes dus, croit-on, à la munificence de Sextus Julius Thermianus.

Mosaïques. — A diverses époques on a trouvé à Sens des mosaïques romaines. En 1910 on a exhumé au faubourg Saint-Pregts des fragments d'une grande mosaïque du Ier siècle dont le panneau central d'une finesse d'exécution et d'une richesse de couleurs exceptionnelles représente le Soleil maîtrisant ses chevaux et les Quatre Saisons. Ces fragments ainsi que deux grandes mosaïques d'époque plus tardive, exhumées en 1914, sont exposés dans la grande salle du palais de l'Officialité.

Amphithéâtre. — Des fouilles pratiquées en 1840 ont révélé l'existence des substructions des arènes romaines dont on peut encore reconnaître l'emplacement au faubourg Saint-Savinien, à l'est de la ville. Leur axe intérieur mesurait 71 mètres sur 48[1].

[1] Les dimensions correspondantes du Colysée sont de 86 mètres sur 53.

LA CATHÉDRALE

I

HISTORIQUE

I. — La première en date des cathédrales gothiques

Saint-Étienne de Sens occupe une place prééminente parmi les cathédrales gothiques françaises. Elle y a droit non seulement par ses proportions grandioses, par sa décoration sculpturale, par la splendeur de ses verrières, par les richesses de son trésor, mais surtout par la date de sa construction qui en fait le prototype des grands édifices gothiques[1].

[1] Trois basiliques successives ont précédé la cathédrale actuelle. L'une que la légende de saint Savinien affirme avoir été érigée par l'apôtre du Sénonais sur l'emplacement d'un temple païen, est mentionnée dans la vie de saint Loup (609-623). Cette église primitive était formée de trois édifices : au centre, Saint-Etienne ; au nord, le baptistère dédié à saint Jean ; au midi, Notre-Dame.

Wénilon (840-865) qui avait trouvé en ruines la basilique Saint-Etienne la reconstruisit. Il en fit la dédicace le 10 décembre. Un incendie l'anéantit en juillet 968 en même temps que les sanctuaires voisins de Saint-Jean et de Notre-Dame, le cloître, la salle capitulaire, la riche bibliothèque et un grand nombre de reliques et d'objets précieux du Trésor.

La troisième dont l'archevêque Archambaud avait jeté les fondements dès le 19 août 968, fut continuée par Anastase (968-977). A sa

Sans doute, dès le premier tiers du XII° siècle la voûte sur croisée d'ogives avait fait son apparition dans quelques églises rurales de l'Ile de France. Mais ces premiers essais ne s'appliquaient encore qu'à des nefs de proportions restreintes et de faible élévation. Suger adopta hardiment le style nouveau pour la construction du chœur de l'abbaye de Saint-Denis (1140-1144). Mais, avant lui, l'architecte qui, dès 1130 environ, avait tracé le plan et appareillé les premières assises de la cathédrale de Sens, avait résolu de couvrir l'immense édifice d'une voûte sur croisée d'ogives [1].

En 1122, lorsque l'ami de saint Bernard, Henri Sanglier, devint archevêque de Sens, de tous côtés les abbayes bénédictines élevaient d'immenses basiliques. Pour qui avait pu admirer les constructions grandioses de Cluny, de Saint-Benoit-sur-Loire, de Vézelay, la cathédrale de Séguin, pourtant à peine vieille d'un siècle et demi, devait apparaître bien étroite, affreusement sombre et peu confortable.

Archevêque et chanoines rêvaient d'un monument digne de la métropole sénonaise et de la haute fortune de ses prélats. Précurseurs du mou-

mort, le chœur était achevé et les murs de la nef s'élevaient à la hauteur des chapiteaux. Son successeur Séguin en célébra la dédicace, le 5 octobre 982. Il restaura aussi les églises de Notre-Dame et de Saint-Jean. Elle fut complètement détruite par les constructeurs de la cathédrale actuelle.

[1] Les piles de la nef en fournissent la preuve. Le maître de l'œuvre y a disposé *obliquement* les socles des colonnes destinées aux retombées des arcs ogives, alors que tous les autres sont parallèles ou perpendiculaires à l'axe de la nef.



Photo N. D.

Cathédrale de Sens. Façade ouest.

vement qui bientôt va gagner tout le nord de la France, ils rasent sans hésiter la basilique carolingienne et, sur son emplacement, bâtissent une cathédrale aussi vaste mais plus parfaite encore que les grandes abbatiales des alentours.

A son avènement en 1142, Hugues de Toucy, successeur de Henri Sanglier, trouve les chantiers en pleine activité. Il consacrera à cette œuvre tous ses efforts : *multum laboravit*, et lorsqu'il meurt, en 1168, il manque peu de chose à son complet achèvement : *fere perfecit*[1].

[1] La Chronique de Clarius, moine de Saint-Pierre-le-Vif de Sens mort vers 1150, chronique continuée jusqu'en 1184 par le moine Hiron, parle de cette construction en ces termes :

« Anno MCXXII. Obiit Daimbertus archiepiscopus, successit Henricus. Hic incepit renovare ecclesiam sancti Stephani. Eidem successit Hugo. » (Bibliothèque Nat., ms. latin 5002, fol. 114 v°.)

« Anno MCLXIII. Hoc anno, domnus Alexander, papa III, celebravit concilium Turonis, in octavis Penthecosten, scilicet XIIII cal. junii. In ipso vero anno, venit idem venerabilis papa Senonis cum multa caterva episcoporum et cardinalium sancte Romane ecclesie, in festo sancti Iheronimi, quod est II cal. octobris, ubi a prudentissimo Hugone, eiusdem urbis archiepiscopo, et multis episcopis, abbatibus et omnibus vicinarum ecclesiarum conventibus, *in ecclesia beati prothomartiris Stephani honorifice est receptus*. In eadem siquidem urbe, per annum et dimidium, in sede archiepiscopali commoratus, insequenti anno a prefato Hugone archiepiscopo et clericis eiusdem ecclesie rogatus, *consecravit eis altare* in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli, *in ecclesia nova* XIII cal. maii, in qua die fuerunt tunc temporis octave dominice resurrectionis. »

Un autre moine de Saint-Pierre-le-Vif, Geoffroy de Courlon, après avoir transcrit à peu près textuellement Clarius, ajoute ces détails :

« Anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo quadragesimo quarto (*la date exacte est* 1142) dominus Hugo archiepiscopus efficitur. Pro ecclesia maiori sancti Stephani, quam bonus Henricus inceperat multum laboravit et fere perfecit. De quercu firmissimo stallos in choro fieri procuravit et fere perfecit ; ornamenta multa maiori ecclesie dedit et reliquias coram canonicis visitavit et honorifice collocavit. » (Edit. G. Julliot. Société archéologique de Sens, Documents. t. I, p. 476.)

Cette expression un peu vague est corrigée par des faits qui permettent d'attribuer l'achèvement de la cathédrale, exception faite de la façade et de quelques détails d'ornementation, à une date antérieure de plusieurs années à 1168.

Le 30 septembre 1163, le pape Alexandre exilé faisait son entrée à Sens. Répondant aux offres hospitalières de Louis VII, il venait y fixer sa résidence et commencer un séjour qui se prolongea dix-huit mois. Entouré de nombreux prélats, Hugues de Toucy l'accueillit dans l'église de Saint-Étienne. Six mois après, le 19 avril 1164, le pape en consacrait l'autel. Il est donc avéré que dès 1163, le gros œuvre, chœur et nefs [1], y compris la voûte et les toitures, était terminé, car la réception solennelle du pape et la dédicace de l'autel n'auraient pu avoir lieu dans un chantier. Il est même probable que l'achèvement de la basilique fut l'une des raisons, sinon la principale, qui déterminèrent le Souverain Pontife à choisir Sens parmi les résidences mises à sa disposition par le roi. Les vastes proportions et la magnificence de cet édifice offraient en effet pour le déploiement des pompes de la cour pontificale un cadre que l'on eût difficilement trouvé ailleurs puisque, cette année même, l'évêque de Paris jetait les fondements de Notre-Dame; puisque Chartres, Bourges, Orléans, Troyes, Reims ne possédaient encore

[1] L'identité absolue de la structure et de la décoration du chœur avec celles de la nef, exception faite de la travée contiguë au portail, prouve que les deux parties de l'église sont contemporaines.

que leurs vieilles basiliques romanes. Du reste, les détails donnés par Geoffroy de Courlon sur les travaux d'ameublement exécutés par Hugues de Toucy suffiraient à prouver l'achèvement de la cathédrale du vivant de ce prélat, à la réserve de quelques parties secondaires.

C'est pour ces travaux complémentaires que le pape Alexandre III sollicitait les aumônes des fidèles dans sa bulle du 6 avril 1165[1]. On se préoccupait alors d'achever la décoration intérieure (sculpture, vitraux); de construire le portail et les tours; de consolider les points d'appui de la haute voûte dont la stabilité inspira de bonne heure des inquiétudes[2].

Ce fut l'œuvre du dernier tiers du XIIe siècle.

Le plan primitif. — A l'aube du XIIIe siècle la cathédrale était complète. L'immense nef, encadrée de bas côtés dont une arcature en plein cintre festonnait la muraille, se prolongeait, sans interruption au transept, jusqu'à l'abside, répétant la belle alternance des piliers et des colonnes jumelles correspondant à l'ordonnance de la voûte sexpartite. Le transept dont la voûte ne dépassait

[1] « ... Ejusdem ecclesie que de novo construitur et ex maiore parte sui adhuc imperfecta existit necessitatem attendentes... » (Archives de l'Yonne, Dépôt de Sens, G 124.)

[2] La voûte n'avait pas été, à l'origine, contrebutée extérieurement par des arcs-boutants; du moins les arcs actuels, comme l'indique très visiblement l'irrégularité des reprises, furent appliqués après coup, et, si l'on en juge par leur ressemblance frappante, à l'époque même où l'on contruisait à Paris les arcs-boutants de Saint-Germain-des-Prés.

pas en hauteur celle des basses nefs, consistait en deux travées doublant le bas côté dans l'axe des deux chapelles à absidiole voûtée en cul-de-four. Une troisième chapelle dédiée à Saint-Savinien, prolongeait le chevet de l'église, comme à Auxerre dans la cathédrale romane de 1030. Encadrée de deux hautes tours [1] destinées sans doute à recevoir des flèches de pierre, la façade occidentale présentait son triple portail paré d'une multitude de statues et de bas-reliefs dont les ors et les vives couleurs faisaient resplendir les ébrasements, les tympans et les voussures.

L'architecte de la cathédrale. — On sait qu'un architecte sénonais fut choisi, en 1175, parmi de nombreux concurrents, pour relever la cathédrale de Cantorbéry ruinée par un incendie. Guillaume de Sens accomplit ce prodige de construire, en cinq ans, à Cantorbéry une seconde cathédrale de Sens, tout en conservant les parties de l'édifice ancien que le feu avait respectées. On a cru pouvoir attribuer également à Guillaume la cathédrale de Sens ; mais cette hypothèse, qu'aucun texte ne justifie, est invraisemblable. Certainement Guillaume travailla à l'achèvement de Saint-Étienne de Sens. Mais, à moins de lui prêter une longévité extraordinaire, il ne saurait être l'architecte, déjà

[1] Ces tours dataient des dernières années du XII[e] siècle. Dans celle du nord (Tour de plomb) le chanoine André Le Roux avait fondé avant 1210, un autel dédié à saint Michel. La chapelle de Saint-Vincent, établie au premier étage de la tour du midi, fut dotée, en 1221 par Pierre de Mantes.

assez expérimenté et assez hardi pour oser s'écarter des méthodes traditionnelles, qui en 1130 jetait les fondements de la cathédrale de Sens. S'il vivait encore en 1179, cet homme devait être d'un âge bien avancé. Or, à cette époque, Guillaume de Sens était encore dans la force de l'âge : il dirigeait lui-même le chantier de Cantorbéry puisqu'il tomba d'un échafaudage et dut revenir en France où il mourut en 1180.

II. — XIIIe ET XIVe SIÈCLES
REMANIEMENTS ET ADDITIONS A L'ÉDIFICE PRIMITIF

Voûtes et fenêtres du vaisseau central. — Le 23 juin 1184, un terrible incendie dévasta Sens. La moitié orientale de la cité fut atteinte et les églises furent particulièrement éprouvées. Des traces rougeâtres sur les murs du déambulatoire et aux parois extérieures du triforium indiquent que les flammes gagnèrent la cathédrale. La robuste ossature des voûtes résista, mais il est probable que plusieurs voûtains subirent l'action du feu et qu'il fallut les reconstruire.

Au lieu de les refaire dans leur profil primitif qui donnait à la voûte une forme bombée, on décida de les rehausser afin d'agrandir les fenêtres. Les baies géminées de ces fenêtres étaient, selon la tradition romane, de petites dimensions et mesuraient parcimonieusement la lumière au vaste vaisseau. A Notre-Dame de Paris dont les fenêtres



Photo Mon. Hist.

L'ABSIDE ET LE PALAIS ARCHIÉPISCOPAL.

primitives ressemblaient à celles de Sens, on avait pris dès 1225, le parti d'en allonger les baies par le bas. A Sens, la naissance des fenêtres descendant presque au niveau de la pointe du triforium il n'y avait qu'une ressource : surhausser les formerets et les voûtains correspondants et ajourer la partie du mur goutterot ainsi dégagée, ce qui permettait de doubler presque la hauteur des fenêtres.

Cette transformation date des environs de 1230 ainsi que la reconstruction de la chapelle absidale.

Fondation d'autels. — De nombreux autels sont créés au cours du XIII[e] siècle, les uns adossés aux stalles du chœur, les autres aux piliers de la nef. Des chapelles sont établies en 1214 et 1221 dans les salles occupant le premier étage des tours.

Sens traverse alors une période glorieuse et prospère sous l'épiscopat de Gautier Cornut (1222-1241), le conseiller de Blanche de Castille, qui, le 27 mai 1234, bénit, dans sa cathédrale, le mariage de saint Louis et de Marguerite de Provence, et y accueille, le 10 août 1239, le saint roi, venant y déposer la Sainte Couronne d'épines.

Écroulement et reconstruction de la tour sud. — Le jeudi saint, 5 avril de l'an 1267-68, la tour qui s'élevait à l'angle sud-ouest du grand portail s'écroule, faisant de nombreuses victimes, ébranlant dans sa chute les travées voisines de la nef et

une partie de la façade. Le jour de Pâques il ne restait plus qu'un monceau de ruines [1].

L'archevêque Pierre de Charny, grâce aux aumônes des fidèles, encouragées par les indulgences accordées par les papes Clément IV et Nicolas IV, entreprend aussitôt la reconstruction. Une bulle de 1289 déclare que les travaux sont commencés.

Pendant le XIVe siècle, les travaux de détail sont dirigés par les maîtres de l'Œuvre, Nicolas de Chaumes (1319), Jean de Valrenfroy (1341), Poyncard (1344), Nicolas de Reuilly (1360-1378).

Chapelles des bas côtés de la nef. — L'aménagement d'une vaste chapelle sous la nouvelle tour suggéra sans doute la pensée d'en créer d'autres, aux flancs de la nef d'abord, puis du déambulatoire. On commença en 1293 par le bas côté nord. Les quatre chapelles du bas côté sud furent bâties de 1305 à 1310.

Vers la même époque, après avoir élevé sur l'emplacement de la chapelle primitive, la chapelle de Notre-Dame, on entreprenait de reconstruire un nouveau transept ; mais ce travail, interrompu à quelques mètres du sol, devait rester dans cet état jusqu'à la fin du XVe siècle.

[1] Un texte confus de Geoffroy de Courlon a pu faire croire qu'il s'agissait d'une tour romane antérieure à la cathédrale actuelle. Son texte désigne une tour qui s'élevait devant l'église abbatiale de Saint-Pierre-le-Vif. La tour anéantie en 1268 était contemporaine du grand portail et de la tour nord encore subsistante dont sans doute elle reproduisait l'ordonnance.

L'archevêque Etienne Bécard de Penoul (1292-1309) contribue à toutes ces entreprises. On attribue également à son épiscopat la construction d'un jubé, détruit au XVIII[e] siècle, dont les arceaux délicatement ciselés fermaient l'entrée du chœur[1].

Le généreux prélat couronne ses largesses en léguant la somme nécessaire pour remanier les voûtes de deux travées de la nef et y pratiquer des fenêtres semblables à celles qui avaient été faites dans le chœur quatre-vingts ans plus tôt[2]. Le Chapitre fit du même coup transformer toutes les fenêtres de la nef, à l'exception de celles de la première double travée à l'ouest ouvertes quelques années auparavant lors de la reconstruction de la tour et des parties de la nef entraînées dans sa chute.

Le maître autel datait de cette époque. La table de marbre vert antique reposait sur un massif de maçonnerie et, en avant, sur des colonnettes de pierre. Aux angles, reliées par des tringles servant à tendre les courtines et les tapisseries, des colonnes de cuivre hautes d'environ 4 mètres, étaient surmontées d'anges portant des chandeliers

[1] De nombreux fragments en ont été recueillis dans le Musée lapidaire de l'Officialité.

[2] « Item damus... mille ducentas libras turon. ad faciendum et construendum vitrearias duarum votarum navis nostrae Senonensis ecclesiæ, a dexteris et a sinistris, ad modum et formam aliarum vitreariarum chori et capitis ejusdem ecclesiæ, solvendas... per vices et annos secundum quod continuo operabitur in eisdem vitreis faciendis. » (Archives de l'Yonne, G 698.)

et les instruments de la Passion. Une cinquième colonne, dominée par une grande croix d'orfèvrerie, servait à suspendre le pavillon abritant la *Sainte Coupe* au-dessus du fameux rétable, *la Table d'Or* datant du XIIe siècle et dont les panneaux, sertis de gemmes antiques, représentaient en relief le Christ entouré d'anges et d'évangélistes, la Vierge, saint Jean et le martyre de saint Étienne.

Guillaume de Broce en fit la dédicace le 22 octobre 1332. Il avait, la veille, consacré huit des nouvelles chapelles.

Chapelles du déambulatoire. — En 1341, on élève deux chapelles, au flanc du déambulatoire sud. La plus voisine du chevet de la chapelle Notre-Dame a pour fondateur le pape Clément VI qui avait été archevêque de Sens. Vers la fin du XIVe siècle, Gile de Poissy fonde la chapelle du déambulatoire nord.

La Tour de pierre. — Malheureusement les travaux de la tour avaient dû être interrompus. Comme sa voisine du nord, terminée par un beffroi et un comble de charpente recouvert de plomb, elle dépasse à peine le pignon de la grande nef. Elle est surmontée d'un campanile à toiture d'ardoises abritant l'horloge.

III. — XVe ET XVIe SIÈCLES

Le clocher. — Malgré de fréquentes consolidations, le petit clocher qui surmontait, comme à

Reims, la croupe du grand comble, menaçait ruine. Il est abattu en 1379 et Henriet Girart, maître charpentier à Châtillon, construit, sur la croisée du transept, une flèche portée sur une galerie à pinacles. A peine achevé, ce clocher est frappé de la foudre le dimanche 4 juin 1413. Il faut reconstruire trois des arcs-boutants qui en étayaient la base.

État de l'édifice au XVe siècle. — Lorsque la paix permit enfin de songer aux travaux urgents, les ravages causés par le temps avaient pris des proportions désolantes. A l'intérieur, le croisillon sud inachevé déshonorait la nef de son « appenti de bois qui obscurcissait l'église. »

Au dehors, les maçonneries de la Tour de pierre, mal défendues par les abris provisoires qu'on y avait improvisés, étaient désagrégées ; les terrasses des tours et du bas côté nord étaient traversées par les pluies ; les arcs-boutants, malgré leur revêtement de plomb, étaient disjoints. Pour se procurer les ressources nécessaires, dès 1440 le Chapitre avait fait appel à tous les concours : lettres de pardon, quêtes faites au loin par des prêtres porteurs de reliques du trésor, subventions royales, dons du clergé et des fidèles et particulièrement de l'archevêque Tristan de Salazar.

Croisillon sud. — On décida de commencer par l'achèvement du croisillon sud. Au printemps de



Photo Mon. Hist.

Cour du palais archiépiscopal.

1490, un architecte parisien renommé, Martin Chambiges, est appelé. Les travaux commencent le 8 novembre. En 1495 on réunit le croisillon à la nef par la démolition des deux arcades reliées par une pile de colonnes jumelles[1] et du mur goutterot correspondant. Au mois de novembre 1497, on dresse sur la pointe du pignon la statue de Notre-Dame. Les huit statues du portail ont été sculptées par un « tailleur d'ymaiges » d'Auxerre, Pierre Gramain. Les voûtes sont achevées en 1498; les remplages des fenêtres et de la rose, en août 1499. Le 12 novembre 1500, trois verriers troyens Liévin Varin, Jehan Verrat et Baltazar Godon, font marché pour les vitraux. La rosace est posée en juin 1502; les fenêtres latérales, au mois de décembre suivant. Les verriers reçoivent pour leur travail 805 livres 50 sols.

Croisillon nord. — Le 7 octobre 1500, avant même l'achèvement du croisillon sud, on commence les fondations du bras nord du transept. En avril 1502, les maçons abattent la première travée de la chapelle Saint-Jean, l'architecte désirant remplacer l'arc en plein cintre qui en forme l'entrée sur

[1] La continuité des arcades de la nef, sans interruption au transept, n'est pas attestée seulement par les vestiges de la pile, démolie en 1495, retrouvés par Viollet-le-Duc sous le dallage. La simple inspection des gros piliers du transept montre que les assises au-dessus du niveau des chapiteaux des arcades sont d'une construction postérieure. De plus, on peut voir au-dessus de la voûte, employés dans la construction des murs du transept, des fragments ornés de moulures à billettes provenant évidemment de la démolition à cet endroit du mur goutterot primitif.

l'ancien transept[1]. En 1503, Pierre Gramain est chargé d'exécuter les vingt-six statuettes des voussures d'après le programme dressé par l'un des plus érudits membres du Chapitre, M[e] Philippe Hodoart, doyen de la Faculté de théologie de Paris et fondateur du collège de Sens. Un autre imagier, André Lecoq, exécute en pierre de Bailly-près-Auxerre, six grandes statues. En 1506, la construction atteint la naissance de la rosace. L'activité du chantier se ralentit, car les ressources diminuent.

Chambiges, occupé alors à la construction des portails de Beauvais vient stimuler l'œuvre de Sens. En 1512, on monte la charpente. L'année suivante on abat le mur séparant le croisillon de la nef.

Le 21 juillet, les maçons terminent le pignon ; et en novembre, tout est achevé ; le maître de l'œuvre reçoit le solde de son compte. On pose en 1516 et 1517 les verrières des fenêtres latérales, œuvres de deux artistes troyens fixés à Sens, Jean Hympe, père et fils. La rose, don personnel du doyen Gabriel Gouffier, parent de l'amiral Bonnivet, date de quelques années plus tard.

Achèvement de la Tour de Pierre. — Dès 1490, on avait commencé la taille des pierres destinées

[1] Il ne reste, à la vérité, dans le croisillon nord, aucune trace de ce transept du XII[e] siècle, mais, puisqu'il existait du côté du midi, l'équilibre du plan ne permet pas de mettre en doute son existence. Au portail sud, Chambiges s'est servi de la construction commencée au XIV[e] siècle qui elle-même avait respecté une partie des piles de celle du XII[e] siècle. Au nord, il fit table rase puisqu'il fit creuser les fondations du portail.

au couronnement de la tour. A l'achèvement du croisillon nord, en juillet 1517, les maçons en posent les premières assises à l'un des angles de l'étage supérieur. Après de longues hésitations sur le style à adopter, on approuve, le 14 avril 1528, le marché passé avec Cardin Guérard et Nicolas Godinet qui vont se succéder comme maîtres de l'œuvre. Cardin Guérard meurt en 1532 au moment où la tour vient d'être couronnée de ses balustrades aux ajours encore flamboyants, jalonnés d'élégantes aiguilles gothiques.

Campanile de l'horloge. — C'est son successeur Godinet qui élèvera sur l'angle sud-ouest de la terrasse la tourelle hardie, audacieusement plantée en porte-à-faux, pour servir de campanile à la vieille horloge que

Les borgois de Sens ont fait faire
L'an M trois cens soixante seize [1]

Si Guérard est resté fidèle aux traditions gothiques, Godinet est franchement partisan de l'art nouveau et son œuvre entièrement conçue dans le goût de la Renaissance. La ville contribue à la dépense pour 300 livres, le cardinal Duprat pour 1.200. Décidée d'un commun accord entre la ville et le Chapitre, le 24 novembre 1533, cette construction est terminée en 1534 et l'on érige alors sur la petite coupole qui la surmontait une statue colossale

[1] Inscription de la grosse cloche de l'horloge.

de pierre, œuvre du sculpteur Jean Notin, représentant le Sauveur portant une croix. Le tout est doré par le peintre Jehan Hympe qui avait déjà enluminé les grandes armoiries et les groupes sculptés au tympan des baies du beffroi.

Les bourdons. — Dès 1535 on projette de construire un beffroi pour loger deux cloches énormes et le Chapitre fait abattre 120 chênes dans la forêt du Petit Pas. En 1543 on s'apprêtait à la fonte des bourdons, mais la guerre la fait ajourner. Elle eut lieu en 1560, par les soins d'un habile fondeur d'Auxerre, Gaspard Mongin-Viard.

IV. — XVIIIe SIÈCLE

Les décors « à la romaine » et le vandalisme révolutionnaire. — Les troubles religieux de la fin du XVIe siècle détournèrent pour longtemps les esprits des préoccupations artistiques. Le XVIIe siècle jouit paisiblement de l'œuvre de ses devanciers. Mais, dès le commencement du XVIIIe siècle, sévissent l'engouement de l'antique et le mépris des chefs-d'œuvre du moyen âge. Dans toutes les cathédrales gothiques, on rêve de décorations classiques et de mobilier « à la romaine », imitant plus ou moins les fastueuses mais déplorables transformations subies par le chœur de Notre-Dame de Paris.

Les chanoines sénonais ne pouvaient résister au courant. Une expertise occasionnée par un procès, réclame la réfection des stalles, le remplacement



Photo de l'auteur.

GRILLE ÉRIGÉE EN 1762 PAR LE CARDINAL DE LUYNES,
A L'ENTRÉE DU CHŒUR,
ACTUELLEMENT DANS LA COUR DU PALAIS ARCHIÉPISCOPAL.

des clôtures en ferronnerie du XIIe siècle et le déplacement de l'orgue, l'enlèvement des nombreux tombeaux d'archevêques, la démolition du



Photo de l'auteur.

LA CHARITÉ.
Statue du jubé du XVIIIe s. par Joseph Hermand
(Musée de sculpture du palais Synodal.)

jubé du XIIIe siècle dont on juge « la figure épouvantable » ; enfin le remplacement du maître autel.

Dès 1730, ce programme se réalise. En 1739 disparaît l'autel consacré par le pape Alexandre III.

En 1742, Servandoni érige le grand autel à baldaquin, lointaine imitation de l'autel de Saint-Pierre de Rome. En 1746, on démolit les bâtiments du trésor; ils sont remplacés par de nouvelles sacristies. En 1760, l'entrée du chœur est murée par deux autels, œuvre d'Hermand qui se dit « sculpteur-stukateur ordinaire du roi de Pologne », encadrant une porte de ferronnerie, don du cardinal de Luynes. En 1769, réfection du dallage de toute l'église et destruction des innombrables pierres tombales si précieuses pour l'histoire et pour l'art. En 1772, Hermand mutile la chapelle absidale ; il en aveugle à moitié la fenêtre centrale pour placer le rideau de plâtre formant fond à un groupe en stuc du martyre de saint Savinien ; il revêt l'arcature élégante et les peintures murales de panneaux de plâtre interrompus par des pilastres. Enfin, pour tout harmoniser, en 1767, des spécialistes italiens badigeonnent la cathédrale tout entière, du sol à la voûte, et reçoivent 5.000 livres pour cette horrible besogne.

Projet de reconstruction du grand portail. — Plusieurs fois atteint par la foudre, le campanile de l'horloge inspirait des craintes justifiées. A maintes reprises les architectes avaient signalé le danger. Plusieurs projets furent élaborés. Deux notamment furent présentés par un neveu de l'architecte du Panthéon, qui signait : *Soufflot le Romain*. Il proposait un ravalement général du portail ouest qu'il revêtait d'une façade froide et nue,

pastiche de celle de Saint-Sulpice combinée avec le portique à fronton grec du Panthéon.

Heureusement le Chapitre recula devant cette monstruosité. Bientôt du reste les tragiques événements de la Révolution apportèrent d'autres soucis.

L'œuvre révolutionnaire. — Déjà dévastée par les exécuteurs des décrets proscrivant les signes de féodalité ou confisquant l'orfèvrerie d'abord puis le cuivre des cloches et même le plomb des cercueils, la cathédrale subit, le 7 novembre 1793, l'assaut des bandes de forcenés qui prenaient le nom d'armée révolutionnaire. A coups de marteaux emmanchés de longs bâtons, ils broyèrent tout ce qu'ils ne pouvaient renverser des statues et des figures des portails. Seule, la statue de Saint-Etienne, coiffée du bonnet phrygien et portant sur son évangéliaire l'inscription : LIVRE DE LA LOI, fut épargnée, grâce à ces certificats de civisme. La flèche du transept avait été abattue, tous les tombeaux détruits, le trésor saccagé. En avril 1794, il fallut démolir une partie du beffroi de la tour nord dépouillé de son revêtement de plomb et dont la charpente pourrie menaçait de s'effondrer.

V. — Les restaurations du XIXe siècle

Après cette longue tourmente qui fit tant de ruines. l'époque du Premier Empire, pendant

laquelle la vieille métropole resta dépouillée de son siège épiscopal, fut une période d'abandon.

Les deux sièges soutenus par la ville en 1814 furent particulièrement funestes au vieil édifice. Pendant les deux bombardements des 10 et 11 février et du 3 avril, il reçut d'innombrables et profondes blessures. Les combles du chœur et du transept, des chapelles de l'abside et des bas côtés étaient défoncés par les boulets; les verrières criblées par les projectiles eurent surtout à souffrir. Le vitrail de la Sibylle, surmontant l'autel de la Chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, fut traversé par un boulet, et l'on voit encore sur les dalles des nefs les traces des feux de bivouacs allumés par les « cosaques » dans les nuits du 11 février et du 10 avril et dont les chaises de l'église firent les frais.

Avec le gouvernement de la Restauration et le rétablissement du siège archiépiscopal en 1821, s'ouvre enfin une ère de résurrection. En 1827, l'architecte Durand réclame d'urgence la réfection de deux arcs-boutants du chœur, l'établissement d'un comble au-dessus de la croisée du transept dont la toiture est béante depuis la démolition de la flèche, enfin la consolidation du campanile de l'horloge, dont on avait dû, en 1809, abattre le couronnement. Ces travaux s'achèvent en 1836.

Un nouvel architecte, Robe lin, fait approuver en 1837, un vaste projet comprenant la restauration de toute la façade ouest et des deux tours, et la réfection de tous les combles. On termine,

l'exécution de ce programme, en 1848, par la démolition du beffroi en charpente recouverte de plomb qui surmontait la tour nord, et par la mise en place, à l'étage supérieur de la Tour de pierre, de statues géantes d'archevêques, sculptées par Maindron dans un style barbare, et de groupes, œuvres d'un artiste sénonais, Déligand.

En 1859, malgré des protestations énergiques, l'architecte, inspiré par Viollet-le-Duc, commence la démolition des chapelles élevées à la fin du XIIIe siècle au flanc du bas côté nord. Il relève le mur primitif avec son arcature et ses fenêtres en plein cintre; mais, pour donner quelque satisfaction aux besoins du culte qui réclamaient la conservation des chapelles, il ajoure cette arcature et construit derrière des chapelles basses d'un goût sévèrement critiqué.

L'année 1863 marque l'achèvement des travaux du bas côté nord et le commencement de ceux qui doivent transformer de la même façon le bas côté méridional. Ils se prolongent jusqu'en 1870.

De 1869 à 1876 la décoration du XVIIIe siècle disparaît : jubés, grilles, boiseries, pinacles du XVIe siècle accrochés aux piliers, sont successivement supprimés. Seul, le maître-autel de Servandoni trouve grâce, et encore sa démolition fut-elle plus d'une fois discutée. « Il faut reconnaître que l'aspect général a gagné en beauté à une partie des dégagements opérés, écrit en 1877 de Guilhermy, mais on aurait pu toutefois y mettre plus de modération et de discernement. »

De 1878 à 1900, grâce à la sollicitude du cardinal Bernadou et de Mgr Ardin, son successeur, les travaux de restauration continuent. Ils font disparaître complètement le badigeon italien, consolident les précieuses verrières et conservent, en leur rendant leur aspect primitif, les chapelles du déambulatoire qu'on a renoncé enfin à sacrifier au principe, trop souvent funeste, de l'unité de style.

II

DESCRIPTION ARCHÉOLOGIQUE

I. — Plan et aspect général

La cathédrale actuelle a la forme d'une croix latine. Son axe est parfaitement rectiligne.

La nef et le chœur au chevet arrondi sont entourés d'un bas côté, interrompu par les croisillons depuis la surélévation du transept au XVIe siècle. Les portails du transept font saillie aux flancs de l'édifice. Trois chapelles seulement existaient à l'origine : une dans l'axe de l'abside, les deux autres à l'est de chacun des croisillons ; quatorze autres sont venues, à différentes époques, s'y ajouter.

La façade occidentale n'est plus homogène depuis les reconstructions nécessitées par le désastre de 1268. Un mur plein reliant les deux tours et masquant le pignon du grand comble l'alourdit. Mais l'ensemble est imposant avec sa haute *Tour de pierre* surmontée elle-même du hardi campanile qui en fait l'originalité. Six portes, dont trois à la grande façade, donnent accès dans l'église.

Dimensions :

Longueur totale ; hors œuvre	122 mètres.
— dans œuvre.	113m,50
Longueur du transept; hors œuvre	55m,20
— dans œuvre	43m,20
Largeur totale dans œuvre (sans les chapelles).	27m,90
— de la grande nef (d'axe en axe). . .	15m,25
— des bas côtés	6m,70
— du transept.	11m,90
— de la façade ouest.	46m,74
Hauteur de la tour de plomb.	42m,20
— de la terrasse de la tour de pierre .	66m,40
— du campanile	11m,85
— de la grande nef (sous voûte). . . .	24m,40
— du transept sud —	27 mètres.
— du transept nord —	27m,50
— des bas côtés —	12m,10

II. — L'intérieur

Vue de l'entrée de la nef, la cathédrale donne une impression de grandeur. La pureté des lignes, l'harmonie des proportions, la sobriété de la décoration, l'ampleur des nefs largement éclairées en sont les principales caractéristiques. Le visiteur familiarisé avec les nefs surélevées du XIIIe et du XIVe siècle est au premier abord surpris par les proportions de celle de Sens, qui apparaît d'autant moins élevée que sa largeur est plus grande. Mais si l'on se souvient que l'architecte assez osé pour lancer sur ce vaste vaisseau une voûte d'ogives, dont les propriétés n'étaient que très imparfaitement connues, ne pouvait s'affranchir complètement des formules romanes ni de la crainte de compromettre la solidité de l'édi-

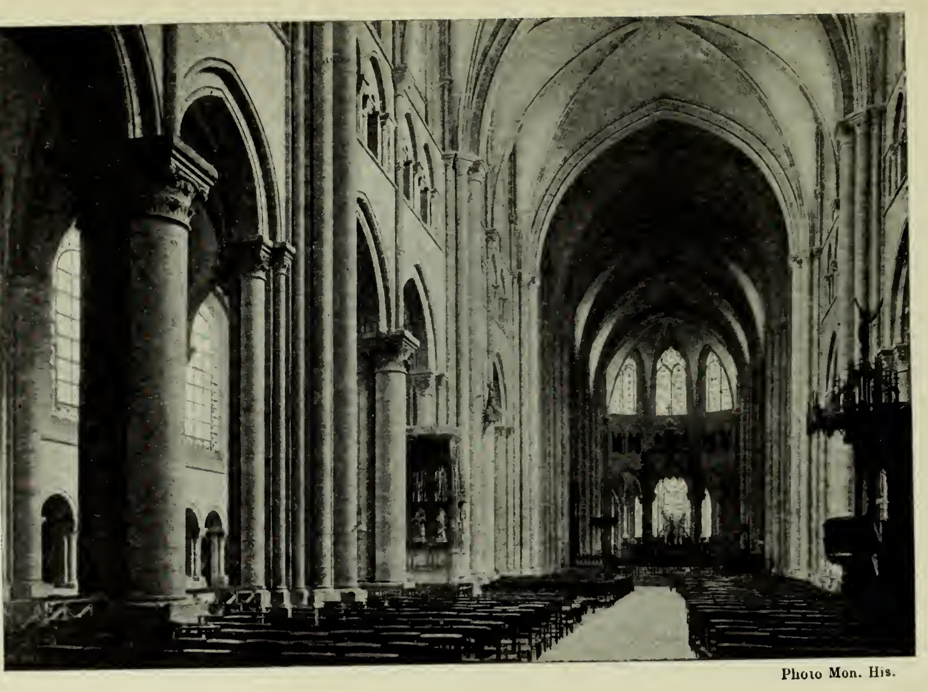


Photo Mon. His.

VUE D'ENSEMBLE, INTÉRIEUR.

fice en raison même de son élévation, on doit rendre hommage à l'artiste qui a su concevoir une telle œuvre. Il l'a équilibrée si bien que les voûtes n'ont subi aucune déformation et que les piles ont résisté, sans la moindre déviation, à leur formidable poussée.

Vaisseau central. — Le vaisseau central se compose : 1° d'une travée simple mais couverte d'une voûte sexpartite accolée au portail et bandée entre les deux tours ; 2° de trois doubles travées à voûte sexpartite mesurant en moyenne 13 mètres de longueur sur une largeur un peu plus grande ; 3° du carré du transept formé d'une ancienne double travée dont les piles et le doubleau intermédiaire ont été détruits lors de l'élévation des croisillons ; 4° du chœur contenant deux doubles travées semblables à celles de la nef, plus un hémicycle recouvert d'une voûte soutenue de huit branches d'ogives.

Voûtes. — De robustes doubleaux en tiers-point, délimitent les doubles travées. Leur méplat est flanqué de deux boudins.

Les doubleaux intermédiaires, ainsi que les arcs ogives, se composent de trois gros boudins juxtaposés d'égal calibre. Les clés de voûte inscrites dans la largeur de ces arcs sont ornées de couronnes de feuillages. Leurs palmettes stylisées, ponctuées de coups de trépan, sont encore dans la radition romane et attestent que les nervures de

la voûte sont bien contemporaines des chapiteaux du déambulatoire.

Les formerets primitifs ont presque tous disparu lors de la surélévation des quartiers latéraux de la voûte. Toutefois la première travée de la nef, adossée à la façade ouest, a gardé sa voûte primitive en forme bombée. Ses formerets appuyés à la tour nord n'ont pas été remaniés ; le sommet de leur arc en plein cintre est de 3m,50 inférieur à la clef de voûte.

On retrouve du reste des témoins du départ des formerets primitifs dans chaque lunette de la voûte. On y voit, encore en place, surmontant une colonnette, le chapiteau qui lui servait de sommier. Dans les trois lunettes de l'abside subsistent même des segments du formeret primitif, brusquement interrompus par le formeret du XIIIe siècle.

Supports. — Correspondant logiquement à l'ordonnance de la voûte, les piles portant les grands doubleaux et les retombées des ogives alternent avec des piles faibles destinées aux doubleaux de recoupement.

Les piles fortes ont un noyau central cruciforme avec redans dont les angles restent nettement accusés. Il est cantonné de quatre fortes colonnes engagées accompagnées de colonnettes logées dans les angles rentrants. Du côté de la nef, un faisceau formé de la colonne et de quatre colonnettes monte jusqu'à la naissance des fenêtres pour recevoir les retombées du doubleau et des arcs ogives

ainsi que la base des colonnettes destinées aux formerets. Les autres membres de la pile s'arrêtent au niveau de la retombée des arcades formées toutes d'une double archivolte en tiers-point.

Aux piles fortes du chœur et de l'abside la colonne correspondant au doubleau dans le chœur et à la branche d'ogive de l'abside est remplacée par un pilastre dont chaque face est décorée d'une large gorge entre deux colonnettes à peine dégagées de la masse.

Sous les tours, les piliers ont été renforcés de colonnettes en nombre égal aux retombées des doubleaux et des arcades à triple archivolte.

Les piles faibles sont formées de colonnes jumelles aux assises appareillées, accouplées sur un socle commun et sous un tailloir unique, qui reçoit les arcades de la nef et les doubleaux des bas côtés.

Cette disposition, qui se retrouve dans la première travée de la nef de Saint-Rémi de Reims et au chœur de Saint-Martin d'Étampes, dégage de façon très heureuse la perspective de la nef et rompt la monotonie des piles uniformes. C'est le trait le plus caractéristique de Saint-Étienne de Sens que Guillaume de Sens s'est plu à reproduire à Cantorbéry.

De la plateforme du tailloir débordant sur la nef part une longue colonnette, un peu grêle, posée en délit et reliée à la muraille à intervalles irréguliers par une ou deux, quelquefois trois, bagues aux profils variés. Elle aboutit à un chapiteau,

mal proportionné à son support, qui reçoit le doubleau intermédiaire de la haute voûte.

Au côté sud de la première travée de la nef, les colonnes jumelles ont été remplacées, à la fin du XIIIe siècle, par une grosse colonne cylindrique, cantonnée sur trois côtés de demi-colonnes, et du côté regardant la nef d'un groupe de trois colonnettes engagées.

La travée simple mais à voûte sexpartite adossée au portail n'a pas de pile intermédiaire. Son doubleau de recoupement est reçu du côté nord sur une forte console ornée d'un mufle.

Bases et chapiteaux. — Un soubassement unique sur plan octogonal forme l'assiette des piles fortes et reçoit les socles carrés de chacun des fûts de colonnes.

Les bases sont uniformément composées de deux tores séparées par une scotie bien accentuée. Le tore inférieur d'une hauteur partout égale est très écrasé sous les colonnes jumelles; il est renflé proportionnellement au calibre de la colonne correspondante. Des griffes s'en détachent pour meubler les angles des socles.

Les chapiteaux, de hauteur différente suivant les proportions des colonnes, ont une ornementation sobre et variée de larges feuillages et de robustes crochets. Le profil des tailloirs, toujours carrés, est tantôt une doucine séparée de deux méplats par des filets, tantôt un méplat relié à un boudin par un cavet.

Triforium. — Au-dessus des arcades, un cordon torique marque la naissance du triforium. Il est composé d'arcs en tiers-point, avec boudins sur l'arête, portés sur des colonnettes en délit. Ces arcs, disposés deux par deux au-dessus de chaque arcade, encadrent chacun deux baies secondaires aux arêtes simplement chanfreinées, séparées par une colonnette. Les seules exceptions à cette ordonnance, belle dans sa simplicité, se rencontrent dans les deux premières travées de la nef. Du côté nord, les arcades des baies géminées sont ornées d'un boudin. Du côté sud, le triforium, reconstruit au XIIIe siècle, vise à plus d'élégance et le tympan des arcs est orné d'un quatrefeuille aveugle. Les baies du triforium ouvraient jadis directement sous le comble des bas côtés, comme à Cantorbéry. On les a fermées d'une grossière maçonnerie.

Hautes fenêtres. — Un second bandeau torique au-dessus des arcs du triforium souligne la naissance des fenêtres.

On a vu comment ces fenêtres, formées primitivement de baies géminées basses et étroites, ont été transformées, celles du chœur, vers 1230, celles de la nef vers 1310. Toutes sont en lancette aiguë, et leurs meneaux, sans aucune mouluration dans le chœur, les partagent en deux baies en arc brisé surmontées d'un trèfle. A la différence de celles du chœur, les fenêtres de la nef ont leurs baies trilobées.



Photo Mon. Hist.

DÉAMBULATOIRE SUD ET ESCALIER DU TRÉSOR.

Mur occidental. — Masqué en partie par l'orgue et sa tribune, le mur dans lequel s'ouvre la porte principale a été en grande partie reconstruit après le désastre de 1268. Sa décoration et la grande fenêtre du portail datent de cette époque.

La grande claire-voie en tiers-point est divisée en quatre baies par trois meneaux à fines colonnettes reliées à la base par une balustrade ajourée de quatrefeuilles et au sommet par des arcs tréflés. Le meneau central sert de point d'appui à deux arcs brisés qui encadrent deux trilobes et à une grande rosace à huit lobes. Ce remplage n'était pas destiné originairement à être fermé de vitraux.

Bas côtès. — L'ordonnance primitive s'est conservée sans altération aucune dans plusieurs des travées du tour du chœur. La voûte a subsisté partout, sauf au flanc des travées ouvertes pour la création des chapelles, et dans les trois premières travées du bas côté sud reconstruites après la chute de la tour.

Cette voûte bombée est soutenue par des arcs ogives ayant pour profil une arête entre deux tores avec petite rosace à la clef. Alors que toutes les arcades ouvrant sur le vaisseau central sont en arc brisé, les doubleaux et les formerets sont en plein cintre ; seuls les doubleaux placés sous les tours, à cause de l'étranglement formé par le renforcement des piliers et par leur triple rouleau, sont en tiers-point.

Les arcs doubleaux n'ont aucune mouluration ; on en a seulement chanfreiné les arêtes. Du côté du vaisseau central, les doubleaux et les arcs ogives retombent, soit sur la colonne engagée des piliers, et les deux colonnettes qui la flanquent, soit sur le large tailloir des colonnes jumelles. Au mur extérieur, les piles séparant les travées sont uniformément composées d'une colonne engagée entre deux colonnettes. Celles-ci portent les formerets alors que la colonne est réservée au doubleau. Quant aux branches des ogives, aucun appui ne leur a été réservé dans la pile. Pour les recevoir, l'architecte a planté au-dessus des tailloirs une console ornée d'une ou parfois deux figures grimaçantes [1].

Aux travées de l'abside, la voûte, couvrant un plan trapézoïdal curviligne, révèle les tâtonnements du constructeur. De longueur inégale et d'écartement irrégulier, les branches d'ogive dessinent en convergeant vers la clef des lignes tortueuses.

Entre les piles du mur extérieur, un emmarchement continu de trois degrés sert de socle aux colonnettes isolées d'une arcature aveugle. Cette

[1] Ce parti qui semble être une reprise, a parfois fait supposer que la voûte d'ogives a été appliquée après coup. Or l'emploi de modillons comme supports des nervures de la voûte est très commun à cette époque. On le retrouve à Saint-Quiriace de Provins, à Donnemarie-en-Montois, à Montargis, à Saint-Denis même. Le doubleau intermédiaire de la première travée de la nef de Sens repose également sur une console. Outre que la règle attribuant à chaque nervure un support spécial n'était sans doute pas encore définie, l'architecte a probablement voulu ne pas rétrécir les nefs latérales par des piles trop compliquées et trop saillantes.

arcature en plein cintre bordé d'un boudin compte trois baies dans les travées ordinaires ; les travées tournantes du déambulatoire en ont cinq et celles qu'occupent les chapelles de Sainte-Colombe et du Sacré-Cœur devaient en compter six. Un cordon mouluré tangent au sommet de cette arcature souligne la naissance de larges et hautes fenêtres. Elles sont encadrées de menues colonnettes dont une bague partage la hauteur, et d'un cintre surhaussé. La travée nord de l'abside est éclairée de deux fenêtres géminées, reproduites, bien que murées, dans la travée sud correspondante. Un document antérieur à la construction de la chapelle de Sainte-Colombe atteste que la travée qu'elle occupe aujourd'hui était percée de trois baies en tiers-point d'inégale hauteur.

Les travées du XIIIe siècle sous la Tour de pierre, ont reproduit, mais dans le style de l'époque, l'arcature et le fenestrage des travées anciennes. Les arcs, tous trilobés, y sont tantôt cintrés, tantôt brisés selon que l'exige la largeur du panneau qu'ils recouvrent.

Quant à la restitution faite au milieu du XIXe sieèle des murs des deux bas côtés elle justifie les véhémentes protestations qui en accueillirent le projet. Obligé de ménager une pente, si peu prononcée qu'elle soit, pour la couverture de ces chapelles, l'architecte a pris le parti de relever le cordon qui, dans les travées anciennes, est tangent à l'arcature. Dans le nu du mur il a laissé apparaître un arc de décharge malencontreux et, en raccour-

cissant les fenêtres, il en a alourdi les proportions.

Croisillons. — Chacun des croisillons, surélevés vers 1500, comprend deux travées barlongues. Les voûtes, à nervures prismatiques pénétrant dans les piles, dépassent en hauteur celles de la nef. A l'ouest, les arcades correspondant aux bas côtés de la nef, ont gardé leur doubleau en plein cintre. La double arcade ouvrant à l'est sur le déambulatoire et la chapelle a été remaniée, au XIVe siècle dans le croisillon sud, au XVIe dans le croisillon nord. L'arcature qui revêt le bas des murs au revers des portails et dans la travée attenante date des mêmes époques.

Chambiges, ne pouvant donner à ces croisillons l'élévation normale dans les constructions de son temps, a préféré supprimer l'étage du triforium et prolonger jusqu'à la pointe des arcades les immenses fenêtres dont il les a éclairés. Le remplage de ces fenêtres dessine par des arcs tréflés et surbaissés un double registre de panneaux surmontés d'un tympan aux ajours flamboyants.

Le maître s'est gardé de répéter un type identique dans le remplage, d'une hardiesse et d'une légèreté merveilleuses, des rosaces. Celle du sud (1499) a pour centre une étoile à cinq rayons ; elle mesure avec la clairevoie inférieure 18 mètres d'élévation. La rosace du nord (1516), haute de 15 mètres, est le développement d'une rose à six pétales

Chapelles du déambulatoire[1]. — *De saint Jean-Baptiste.* — La travée ouverte (1502-1506) sur le croisillon et sur le déambulatoire est abritée d'une voûte à nervures et liernes prismatiques, ornée à la clef d'un *Agnus Dei* et aux quatre clefs secondaires des emblèmes des évangélistes. Elle est éclairée d'une fenêtre à quatre baies en partie aveugle, avec tympan flamboyant.

L'arc doubleau du XIIe siècle, moins élevé que la voûte précédente la relie à une absidiole, voûtée en cul-de-four, entourée d'une arcature identique à celle du déambulatoire et éclairée de trois fenêtres en plein cintre percées dans l'épaisseur du mur.

Saint Thomas de Cantorbéry. — Ouverte vers 1370 entre deux contreforts. Voûte à nervures toriques avec arêtes et clef feuillagée. La fenêtre est partagée par un meneau central portant la retombée de deux arcs brisés qui embrassent chacun une double baie trilobée sous un trèfle inscrit dans un triangle curviligne. Son tympan est meublé d'un losange curviligne encadrant quatre trilobes disposés autour d'un quadrilobe central.

De sainte Colombe. — Bâtie (1704-1710) sur plan ovale avec pilastres composites entre lesquels s'ouvrent cinq fenêtres cintrées sans meneaux. L'entablement supporte une calotte de plâtre, décorée d'une gloire et de bandeaux ; elle a remplacé la voûte de pierre écroulée en 1723.

De saint Savinien (*chapelle absidale*). — Bâtie vers 1230. Composée d'une travée et d'un sanctuaire à pans coupés recouvert d'une voûte à huit branches d'ogives reliées par une belle clef feuillagée. Une élégante arcature, que le

[1] Partir du croisillon nord pour terminer au croisillon sud. — Les chapelles de la nef sont des constructions modernes.

XVIIIe siècle avait gravement mutilée, revêt la naissance des murs ; les arcs brisés, décorés à leur point de départ de légères tiges de feuillages, sont portés sur des colonnettes en délit, posées sur un banc qui contourne la chapelle. Les profils de l'arcature, comme des nervures, ont un tore avec arête saillante. Un fenestrage aveugle surmonté d'un quadrilobe occupe les murs latéraux de la travée; cinq fenêtres de même dessin éclairent le chevet.

Du Sacré-Cœur, anciennement de Notre-Dame de Lorette (1541-1556). — Orientée dans l'axe de la cathédrale avec chevet arrondi; voûte en forme de calotte aplatie, décorée de caissons au centre desquels trois médaillons à couronnes de feuillages encadrent des écussons martelés. Cette voûte repose sur une corniche denticulée portée sur des pilastres à chapiteaux composites. Quatre larges fenêtres éclairent la chapelle; elles sont partagées par des meneaux, les unes en quatre baies, les autres en trois.

Sacristie et Trésor. — Dans l'une des arcades de la travée tournante qui fait suite à cette chapelle, un tympan orné d'un *Agnus Dei*, sculpture du XIIe siècle, marque l'emplacement de l'entrée primitive de la sacristie ou « Trésor d'en bas ».

La travée suivante a été remaniée pour pratiquer au XIIIe siècle un escalier donnant accès à la salle du « Trésor d'en haut ». L'arcature a été surhaussée et ses colonnettes, posées sur les bases du XIIe siècle, sont surmontées de chapiteaux à crochets saillants et tailloirs polygonaux. A gauche l'arc retombe sur un chapiteau du XIIe siècle représentant un cavalier chassant. A droite, il est reçu par une console du XIIIe siècle figurant un buste d'homme barbu. La porte inférieure de la sacristie avec ses belles pentures date du XIIe siècle; celle du trésor, reconstruit en 1747, est garnie de ferronneries fleurdelisées du XIIIe siècle.

Chapelles de sainte Apolline et de saint Martial. — Construites en 1341, entre les contreforts du XII[e] siècle; voûte à nervures toriques avec filets saillants et clefs feuillagées. Larges fenêtres à quatre baies trilobées accouplées sous deux quatrefeuilles inscrits sous un arc brisé, et surmontées d'un tympan à quatrefeuille plus grand.

Chapelle de Notre-Dame (1295-1320). — Elle est composée d'une travée carrée, ouverte sur le croisillon sud et sur le déambulatoire, et d'une absidiole polygonale ouvrant également sur le déambulatoire. La travée carrée est voûtée sur nervures toriques à arêtes, avec clef feuillagée. Au mur une arcature trilobée, dont les colonnettes menues se prolongent pour former les meneaux d'une fenêtre à triple baie. L'une de ces baies est aveuglée par le contrefort du portail voisin; un quadrilobe occupe le tympan.

L'absidiole est voûtée sur six branches d'ogives rayonnant autour d'une clef à médaillon de bois polychromé représentant en relief le couronnement de la Vierge. L'arcature se continue au pourtour, formant soubassement aux fenêtres à baies géminées surmontées d'un trèfle. Deux de ces fenêtres, qui prenaient jour primitivement au dehors, sont à claire-voie depuis la construction de la chapelle Saint-Martial.

Chapelle de Sainte-Croix[1]. — Contemporaine de la reconstruction de la « Tour de pierre » et des deux travées de bas côtés voisines, elle en reproduit les caractères architectoniques : arcature trilobée avec chapiteaux feuillagés à tailloirs en hexagone irrégulier; fenêtre en lancette, divisée en deux baies trilobées avec trèfle au tympan, encadrée de deux fausses fenêtres à baie unique trilobée ; fenestrage aveugle répétant le dessin de la fenêtre sur chaque côté de

[1] Sous la *tour de pierre.*

la chapelle; voûte sur croisée d'ogives à nervures toriques garnies d'une arête et large clef feuillagée.

Chapiteaux. — Les nombreux chapiteaux des piliers et de l'arcature des bas côtés offrent une variété de types et de décoration qui mériterait une étude spéciale. Leur exécution semble appartenir à deux époques différentes, bien que peu distantes. Les chapiteaux du déambulatoire, du triforium et des arcades du chœur doivent être attribués aux environs de 1150 ; ils sont encore dans la tradition romane. Ceux de la nef sont plus uniformes, leurs crochets sont plus saillants, leur décoration presque exclusivement végétale. Ils furent sans doute exécutés plus tard, soit dans la dernière période, soit même après l'achèvement de la construction, vers 1180.

Trois seulement sont historiés, mais il est probable que le percement des chapelles en a détruit un bon nombre. L'un se voit à l'arcature de la dernière travée nord du déambulatoire : il représente deux personnages piochant la terre et, sur la face, un homme taillant la vigne dont une femme recueille les sarments. L'autre, au-dessus de l'entrée de la sacristie, sert de sommier à l'arcade de l'escalier du trésor : un cavalier y poursuit un oiseau. Peut-être tous deux appartenaient-ils à un calendrier, la taille de la vigne figurant mars, la chasse le mois de mai.

Un troisième surmonte la colonnette de la première baie géminée du triforium, à l'entrée du

chœur, côté nord. Trois des faces sont sculptées : en avant, la Vierge présente au temple l'enfant Jésus que reçoit le vieillard Siméon ; derrière la Vierge, sur l'un des retours, saint Joseph porte les colombes de l'oblation rituelle ; sur l'autre côté, l'ange prescrit aux trois Mages, pendant leur sommeil, de ne pas retourner chez Hérode.



Phot. de l'auteur.

Chapitéau du déambulatoire.

Un des chapiteaux de l'arcature de la deuxième travée du bas côté nord, présente sur chaque face une tête émergeant du feuillage : en avant une tête de femme ; sur les côtés des figures bestiales.

Quantité de chapiteaux reproduisent soit des monstres enlacés si communs dans l'art roman, soit des groupes d'animaux réels ou fantastiques inspirés des tissus orientaux. Griffons et lions

affrontés, lézards ailés et monstres grimaçants alternent avec des aigles éployées, des colombes adossées à un épi de maïs, des moineaux becquetant du blé. Les plus beaux de cette série se rencontrent sous les doubleaux du déambulatoire nord ; sur l'un, deux lions saisissent chacun une chèvre ; sur un autre, des dragons ailés monocé-



Phot. de l'auteur.

CHAPITEAU DU DÉAMBULATOIRE.

phales aux queues de serpents enlacées dévorent un petit personnage aux cheveux hérissés.

Le plus grand nombre ont pour motifs des feuillages et des fruits, tantôt émergeant de la gueule de monstres, tantôt liés de galons perlés : le tout fouillé délicatement et harmonieusement agencé, chaque chapiteau ayant sa note originale.

III. — Extérieur

Le chevet. — Avant l'addition des nombreuses chapelles qui en ont détruit l'unité, l'extérieur de l'église devait présenter un aspect sévère mais harmonieux. Autour de l'abside circulaire, les bas côtés décrivaient une ceinture concentrique interrompue seulement, dans l'axe, par l'absidiole de la chapelle Saint-Savinien.

Le *comble* très élevé, à pente très rapide, repose directement sur la corniche du mur goutterot ; il était à l'origine recouvert de tuiles vernissées polychromes, à dessins géométriques. Il en subsiste de nombreux fragments sur la pente sud de la toiture de la nef.

La corniche, ornée d'une ligne de billettes entre deux boudins, est soutenue par les petits arceaux d'une bande lombarde reposant sur des modillons à têtes grimaçantes. Dans certaines travées, notamment à la deuxième du chœur au côté sud, on voit encore nettement tracés, quoique noyés dans la maçonnerie depuis le remaniement des voûtes et des fenêtres, les arcs en plein cintre ornés de billettes de l'arcature qui revêtaient le mur goutterot entre l'extrados des anciens formerets et la corniche.

Les *arcs-boutants*, ajoutés après coup, mais avan la fin du XII[e] siècle, sont dépourvus de tout ornement. Ils sont soutenus par des pilastres polygonaux à beaux chapiteaux feuillagés et se soudent

aux contreforts de faible relief de la bande lombarde. Arcs-boutants et contreforts se répètent identiques à chaque pile qu'elle soit forte ou faible, l'architecte ayant eu plus souci de leur aspect décoratif que de leur rôle utile.



Photo de l'auteur.

CHŒUR EXTÉRIEUR. CÔTÉ SUD.

A l'étage inférieur, les pignons des chapelles du XIVe siècle ajourés de quadrilobes, et la balustrade flamboyante refaite au-dessus de la chapelle de la Vierge, lors de la construction du croisillon, ont transformé complètement la physionomie première de l'édifice. On la retrouve à quelques travées nord du déambulatoire; la muraille, maçonnée de blocage enduit de mortier, est simplement

percée par les baies des fenêtres et se termine par une corniche simple, soutenue de corbeaux à figures variées.

L'*absidiole de la chapelle de Saint Jean*, également construite en petit appareil irrégulier recouvert d'un enduit, répète la même ordonnance.

Croisillon nord et portail d'Abraham (1503-1513). — Cette façade très riche est encadrée de deux gros contreforts revêtus de niches, de gâbles et de crossettes et terminés par une terrasse octogonale à balustrade trilobée.

Divisée par un trumeau, avec dais repercé de fenestrages flamboyants, la porte s'ouvre sous une profonde archivolte en tiers point. Au tympan sept niches s'étagent avec leurs socles et leurs dais. Toutes sont vides comme celles des ébrasures et des contreforts. A la seconde voussure douze statuettes décapitées, représentent les douze tribus d'Israël. A la troisième, quatorze statuettes assises figurent des prophètes alternant avec des sybilles. Enfin, se détachant sur une série de moulures prismatiques, une guirlande d'arcs trilobés irréguliers, avec pendentifs intermédiaires terminés par des figurines, s'accroche à l'intrados. Le gâble à jour avec écussons martelés, porte un socle comme amortissement ; il dépasse une balustrade flamboyante coupée de deux clochetons formant socles.

La grande rosace prend naissance au niveau de cette balustrade. L'intrados de son arc en tiers-

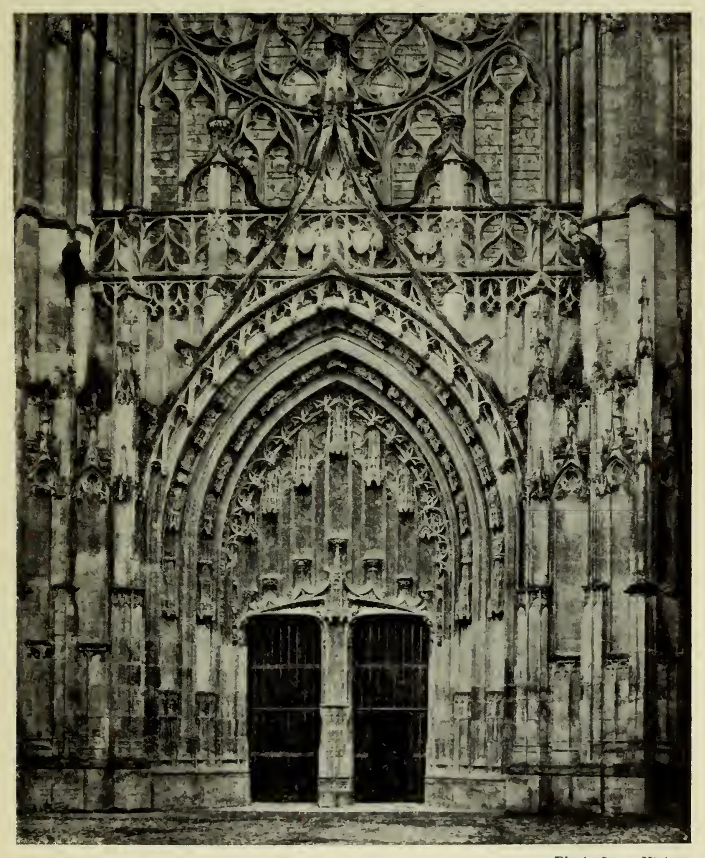


Photo Mon. Hist.

PORTAIL DU TRANSEPT NORD, DIT D'ABRAHAM.

point est également rehaussé d'une arcature tri-lobée avec pendentifs historiés. A la balustrade supérieure, les panneaux avec vases et enroulements coupés de petits pilastres de style Renaissance, dénotent une époque plus avancée.

Une rose occupe le milieu du pignon. Le quatre-feuille ouvert à son centre est entouré de fleurons et de trilobes. Une fine arcature trilobée à jour, avec crête fleuronnée, relie les rampants à crochets à deux clochetons. Sur la pointe se détache une statue moderne du patriarche Abraham.

La maison de l'Œuvre[1], avec ses deux étages de pilastres, celui du bas comprenant quatre travées voûtées sur nervures, est attenante à ce portail.

La nef. — L'extérieur de la nef répète l'ordonnance du Chœur et du chevet. Les contreforts toutefois y sont sommés de fleurons. Enfin si la corniche à billettes et modillons se poursuit jusqu'à la tour, les petits arcs cintrés de la bande lombarde n'apparaissent plus dans les trois dernières travées à l'ouest dont l'achèvement fut sans doute plus tardif. Les murs des bas côtés, couronnés d'une balustrade et percés de grandes baies, ainsi que les chapelles basses sont l'œuvre du XIXe siècle.

[1] Le Chapitre avait fait construire en 1517 le rez-de-chaussée pour abriter la « librairie » de la Cathédrale. L'étage fut élevé plus tard, en 1543.

Porte Saint-Denis. — Un petit portail avec tourelle d'escalier (1er tiers du XIVe siècle) occupe



Photo de l'auteur.

VOUSSURES DU PORTAIL D'ABRAHAM.

la travée contiguë à la tour nord. Trois niches à fines colonnettes, arcs tréflés et gâbles fleuronnés s'ouvrent dans les ébrasures, au-dessus d'un sty-

lobate à moulures. Le tympan en tiers-point est nu. Il est encadré de deux voussures peuplées d'angelots porteurs de cierges, d'encensoirs et de couronnes, d'un joli mouvement et d'une belle expression. Le gâble meublé de trois trèfles est inscrit dans la main courante de la terrasse supérieure, et accompagné de quadrilobes aveugles, de gargouilles et de clochetons.

Façade occidentale. — Divisée en trois parties dans le sens vertical, par quatre puissants contreforts qui épaulent les deux tours, la façade est également partagée, dans le sens horizontal, par des bandeaux ornés de feuillages. Ils soulignent les étages correspondant aux deux chapelles superposées aux bas-côtés et qui occupent l'intérieur de chacune des tours.

La tour nord, dite Tour de plomb (1180-1200), subsiste seule de la façade primitive élevée à la fin du XII[e] siècle. A l'étage inférieur s'ouvre un portail à triple archivolte en arc brisé surmonté d'une arcature de quatre baies aveugles aux arcs en plein cintre trilobés, chargés de billettes et feuillages. Les chapiteaux des colonnettes ont des crochets saillants, indices d'une époque très rapprochée du XIII[e] siècle. Le second étage délimité par une corniche à feuillages, est orné, à l'ouest et au nord, de trois grandes lancettes en tiers-point, à moulures toriques, séparées par des faisceaux de colonnettes; seule l'arcade médiane, plus large que ses voisines, est ouverte d'une baie.

Au-dessus, une corniche à billettes, soutenue de modillons et posée en encorbellement sur les ressauts des contreforts dont elle arrondit les contours[1], marque la naissance du troisième étage. Sur ses trois faces se superposent : 1° une arcature aveugle en plein cintre de même type que celle des bas côtés ; 2° une galerie, aveugle sur les contreforts, ajourée sur les faces de la tour, communiquant par une baie haute et étroite avec la grande salle intérieure voûtée sur croisée d'ogives ; 3° une haute arcature aveugle dont l'arc trilobé et feuillagé s'appuie sur des colonnettes jumelles reposant sur de petits personnages marchant sur des lions.

Les premières assises d'un étage supérieur qui ne fut jamais achevé apparaissent au-dessus de la balustrade trilobée couronnant la tour. Elles étaient jusqu'en 1848, recouvertes d'un beffroi de charpente, aux larges lucarnes trilobées, surmonté d'une toiture pyramidale, le tout revêtu de plomb, s'élevant à 25 mètres au-dessus de la plate-forme actuelle.

Partie centrale. — L'étage inférieur qui a survécu aux éboulements de 1268 est entièrement occupé par le vaste portail en tiers-point accompagné de deux médaillons dans les écoinçons. Une corniche de feuillage sert de soubassement à l'immense fenêtre ajourant le second étage. Un

[1] On retrouve le même parti à Saint-Denis et à Champeaux.

meneau central recevant les retombées de deux arcs brisés la divise en deux baies symétriques partagées chacune en trois lancettes de hauteurs inégales surmontées d'une rose à six lobes ; son tympan est meublé d'une rosace à huit lobes. La maigreur de ses meneaux contraste avec la vigueur des lignes de la tour de plomb.

Au dernier étage, en retrait derrière un passage à balustrade trilobée, une petite rose à seize rayons trilobés et quatrefeuille central, accostée de deux arcades trilobées, éclaire le grand comble.

Au sommet, trois larges arcades abritant des statues modernes sont couronnées d'une balustrade que domine une croix monumentale.

Tour de pierre. — Au-dessus des niches prolongeant jusqu'au contrefort d'angle la décoration du portail en arc brisé, se dessine la silhouette de la statue équestre du roi Philippe VI. Le bandeau compris entre les deux cordons feuillagés surmontant ce portail était jadis meublé d'une arcature.

Le premier étage est ajouré à l'ouest et au midi d'une vaste fenêtre de même type que la fenêtre centrale.

Au-dessus, reposant sur une corniche feuillagée, une galerie aux arcs brisés trilobés revêt les trois faces de la tour. A son centre une haute lancette éclaire la salle intérieure voûtée. Cette galerie se répète au registre supérieur formant cinq niches sur les faces ouest et sud.

Des statues colossales, d'un goût déplorable ont été placées, en 1848, dans ces niches, en même temps que les figures du Christ et des anges plaquées au sommet du pignon et de la Tour de plomb.

La tour se détache ici de la masse du portail. La moitié inférieure date du XIVe siècle ; le reste est du commencement du XVIe. Sur chaque face, elle est ajourée de deux hautes baies jumelles, avec triple rang d'archivoltes à feuillages frisés. Chaque baie, aux côtés sud et ouest, est surmontée d'un écusson colossal, accosté de supports. Ces écussons modernes sont des répliques de ceux que la Révolution avait mutilés. Ils portent du côté ouest, les armoiries de l'Église de Sens et de l'archevêque Tristan de Salazar ; au sud, celles du roi et du cardinal Duprat.

Une balustrade aux ajours flamboyants, coupée d'aiguilles à crossettes et fleurons, borde la terrasse.

Campanile (1534). — Sur le contrefort sud-ouest, soutenue par un encorbellement mouluré, s'élève la lanterne octogone renfermant l'horloge. Son premier étage plein est ceinturé d'une galerie à balustrade jalonnée de pilastres formant contreforts avec petits arcs-boutants et gargouilles. Le second étage est ajouré de huit baies en plein cintre portées par des pilastres, épaulées de contreforts et arcs-boutants et soutenant une voûte à huit branches de nervures. La terrasse supérieure, entourée depuis 1845 d'une balustrade, était jadis

surmontée d'un autre étage portant une calotte sur laquelle se dressait une statue colossale.



Photo de l'auteur.

Grand portail.

Iconographie des portails. — Bien qu'affreusement mutilés en 1793 le portail central et celui de

la tour nord sont d'un intérêt capital pour l'histoire de la sculpture gothique dont ils offrent, croit-on, le plus ancien spécimen.

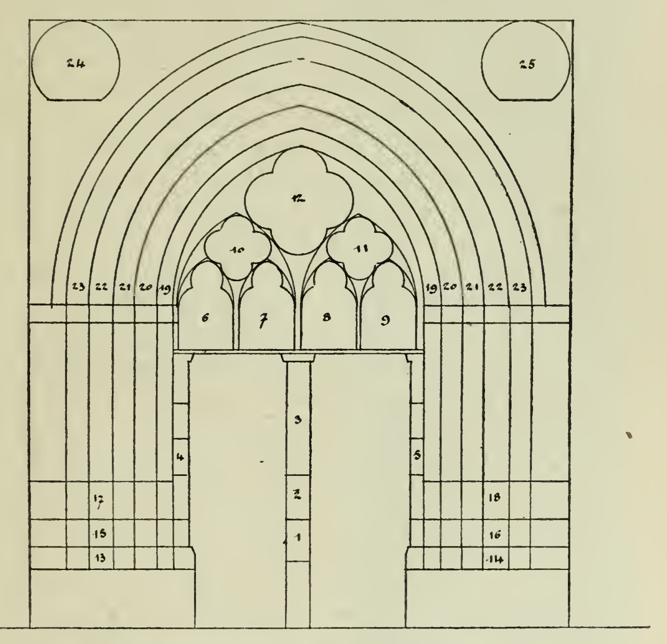


SCHÉMA DES MOTIFS DU GRAND PORTAIL.

Portail central. — La riche décoration sculpturale de ce portail aux proportions grandioses revêtait complètement le tympan soutenu par un trumeau, les larges ébrasements et les cinq rangs de voussures.

Les trois faces du trumeau, au-dessus du stylobate, étaient animées de scènes traitées en bas-relief (1); il n'en reste qu'un personnage foulant le raisin dans une cuve, et un

autre à moitié nu, appartenant peut-être à un groupe de la lapidation de saint Etienne. Plus haut, posée sur un dais à colonnettes qui abritait une scène disparue (2), une magnifique statue de saint Etienne (3) en costume de diacre, portant l'évangile, la seule qu'ait épargnée le marteau révolutionnaire. Cette statue, justement admirée pour la souplesse des draperies et la noblesse de l'expression, rappelle encore la tradition romane par la finesse des plis, par l'agencement de la chevelure en boucles symétriques, par la disposition des pieds sur un plan incliné. Elle est un document unique du début de la sculpture gothique, marquant la transition entre les sculptures de Chartres, de Bourges, de Saint-Loup de Naud, d'Etampes, et la statuaire gothique de Paris, d'Amiens, de Laon.

Sur les deux côtés du trumeau des rinceaux de feuillages et de vigne, peuplés de figures humaines ou de bêtes, sont ciselés avec un art merveilleux.

Aux pieds droits de la porte, dont les vantaux sont modernes, cinq petites arcades trilobées abritent (4) les vierges sages, (5) les vierges folles.

Le tympan primitif, brisé sans doute en 1268, a été remplacé vers la fin du XIIIe siècle. On suppose qu'il représentait le Christ du jugement dernier, comme au portail de la cathédrale d'Auxerre où les vierges de la parabole sont disposées comme à Sens. Le tympan actuel contient, encadrées dans les arceaux et les quadrilobes d'un fenestrage gothique des scènes de la vie de saint Etienne : (6) sa prédication; (7) son expulsion de la synagogue; (8) sa lapidation; (9) Saul gardant les vêtements des bourreaux; (10) le lion et l'aigle, symboles de ses vertus, veillant sur le corps du martyr; (11) son âme recueillie par les anges; (12) le Christ entouré d'anges l'accueillant dans la gloire.

Les ébrasements et les voussures forment à ce tableau un cadre somptueux.

Au soubassement s'étagent trois registres de bas reliefs garnissant les faces de cinq ressauts correspondant aux niches supérieures.

Au rang inférieur (13 et 14) rosaces géométriques variées, refaites en 1876 d'après les originaux.

Les deux autres registres comprennent chacun douze petits tableaux en bas relief, de chaque côté de la porte. Ils offrent un abrégé de cette encyclopédie symbolique, synthétisant toute la science théologique, qu'aimaient dès lors à figurer les imagiers des cathédrales.



Photo N. D.

Trumeau du grand Portail S. Étienne.

A gauche (15) dans une série d'encadrements perlés, se déroule une théorie d'animaux réels ou légendaires ; ce sont, en allant de gauche à droite, un oiseau gigantesque, un âne assis rappelant l' « Ane qui vielle » de Chartres, un homme domptant un lion, un cygne, un lion, un ours se dressant contre un homme, un chameau, une autruche portant un enfant, un griffon, un basilic, l'éléphant chargé d'une tour crénelée, enfin le légendaire sciopode, cet homme couché sur le dos s'abritant comme d'un parasol sous son unique et énorme pied, figurant les mystères de l'Orient.

Souvent les animaux symbolisent des vertus et des vices. Peut-être ne doit-on voir ici que le *Miroir de la Nature* évoquant les variétés d'êtres créés et rappelant la géographie de l'univers.

Sur le même plan, au côté droit (16) des reliefs semblables, mais que la dégradation de la pierre rend presque indéchiffrables, représentent, de gauche à droite : un homme porté par un dauphin, une sirène, des combats, des buveurs, la personnification de la charité pressant un enfant sur son sein. On y a reconnu le *Miroir moral*, rappelant la lutte des vices contre les vertus.

Séparé du précédent par un cordon mouluré richement orné de palmettes, le TROISIÈME REGISTRE représente un même nombre de bas reliefs, encadrés cette fois de colonnettes dont la base garnie de griffes et le chapiteau à tailloir carré accusent encore le XIIe siècle finissant.

A gauche (17) est le *Miroir de la Science* personnifié par les Arts libéraux. Comme le Trivium et le Quadrivium complétés par la Philosophie ne suffisaient pas à remplir les douze panneaux, on y a ajouté quatre personnages barbus lisant des rouleaux de parchemin et représentant, croit-on, les philosophes les plus fameux et les sciences secondaires.

De gauche à droite : Aristote et Platon; la Grammaire; la Rhétorique; la Dialectique, ceinte d'un serpent; l'Arithmétique; la Géométrie; l'Astronomie; la Musique; la Philosophie — sur la bordure au bas de sa robe est répétée la lettre Π, sur son col le Θ qui rappellent les deux branches : la Théorie et la Pratique, de la Reine des sciences. — Enfin deux personnages qui seraient la Médecine et l'Alchimie.

A droite (18) le *Miroir moral* se continue par les travaux des mois. Leur cycle est représenté (de gauche à droite) par Janus; un vieillard se chauffant; la taille de la vigne; le semeur; la chasse; la fauchaison; la moisson; le battage

du froment; la vendange; la récolte dû vin; la glandée; l'abattage du porc.

Des douze grandes STATUES des Apôtres faisant corps avec des colonnes dont les chapiteaux sont restés abrités sous les dais en bastilles, il ne reste que quelques débris des supports.

Les cinq rangs de VOUSSURES peu profondes sont peuplées de 70 belles statues, mesurant environ 1 m. 20 de hauteur. Toutes sont décapitées, mais la grâce de leurs mouvements, les plis allongés de leurs longues robes et, chez quelques-unes, le croisement des jambes si bien dans la tradition romane, attestent qu'elles sont contemporaines et du même art que le saint Etienne du trumeau et les figures des vierges.

A la première voussure interne (19) 12 anges aux ailes éployées portent des cierges, des encensoirs, des livres et des couronnes.

A la deuxième (20) 14 figures assises, vêtues de longues dalmatiques, tiennent des livres et des palmes.

Dans la troisième (21) 14 personnages debout : guerriers appuyés sur de grands boucliers et martyrs portant des palmes et des couronnes.

Dans la quatrième (22) 14 figures debout, drapées dans des manteaux, tiennent soit des banderolles, soit des livres ouverts et des vases.

Dans la cinquième (23) 16 statues de femmes vêtues de longues tuniques à riches orfrois ou de manteaux, portent chacune un disque orné de fleurs et de feuillages, dans lesquels on reconnaît la figuration des vertus.

Enfin, les deux grands médaillons placés dans les écoinçons au-dessus des archivoltes complètent le sens de la parabole des vierges. Du côté des vierges sages (24) la cité céleste ouvre largement ses portes ; sur le seuil, l'époux accueille les vierges fidèles. Du côté des vierges folles (25) la porte est fermée.

Portail Saint-Jean (*Tour nord*) (Fin du XIIe siècle). — L'ébrasement est décoré d'un soubassement meublé d'un



Photo de l'auteur.

FAÇADE OCCIDENTALE. PORTAIL S. JEAN.

médaillon à huit lobes encadré de deux colonnettes à chapiteaux feuillagés. A gauche une femme échevelée, assise sur

un coffre s'y appuie convulsivement pour le tenir fermé; au-dessus est gravé le mot AVARICIA. A droite : une femme couronnée, LARGITAS, assise entre deux vases de fleurs et deux couronnes suspendues, tient de chaque main une cassette ouverte.

Au-dessus, de chaque côté, des niches surmontées de dais à bastilles abritaient trois statues colonnes. Elles représentaient, dit-on, d'un côté trois prophètes, de l'autre un roi, une reine et leur fille. Il ne reste que les colonnettes

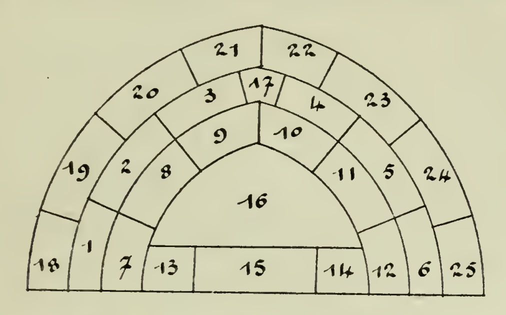


SCHÉMA DES VOUSSURES DU PORTAIL S. JEAN.

séparant les niches et deux supports, sculptés d'une bête et d'un marmouset, sur lesquels reposaient les statues.

Le tympan et sa triple archivolte en tiers-point, cernée d'un bandeau de feuillages finement ciselés, représentent l'histoire de saint Jean-Baptiste.

(1) Apparition de l'archange Gabriel à Zacharie ; (2) rencontre de Zacharie et d'Élisabeth ; (3) conception de Jean ; (4) Visitation ; (5) naissance de Jean ; (6) bain de l'enfant ; (7) on demande à Élisabeth de lui donner un nom ; (8) Zacharie écrit : « il s'appellera Jean » ; (9) circoncision de Jean ; (10) il baptise ; (11) sa prédication ; (12) visite des disciples de Jean au Sauveur ; (13) baptême du Christ ;

(14) décollation de Jean; (15) festin d'Hérode, Salomé apporte la tête de Jean; (16) le Christ accosté d'anges



Photo de l'auteur.

VOUSSURES DU PORTAIL S. JEAN.

porteurs de couronnes accueille le martyr; (17) buste d'un ange.

Les scènes de l'archivolte extérieure rappellent la légende des reliques de saint Jean : (18) Julien fait profaner le tom-

beau ; (19) on brûle les ossements, les fidèles de Sébaste les recueillent ; (20) Valens veut faire apporter dans son

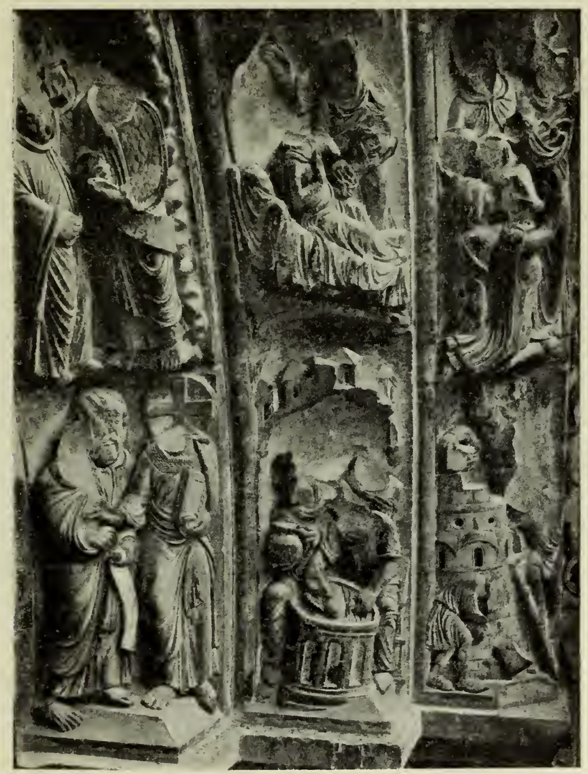


Photo de l'auteur.

Voussures du portail S. Jean.

palais le chef de saint Jean, les chevaux refusent d'avancer ; (21) saint Jean révèle au moine Marcel le lieu où sont cachées ses reliques ; (22) invention des reliques ; (23) victoire de Théodose sur le tyran Eugène ; (24) Théodose

apporte les reliques à Constantinople ; (25) on y construit une église à saint Jean.

Portail de la Tour de pierre. — La sculpture de ce portail date de la fin du XIII[e] siècle. Surmontant le soubassement mouluré, une élégante arcature tapisse les ébrasements de la porte et toute la muraille entre les contreforts. Chaque arcade tréflée et surmontée d'un gâble à crochets avec trilobe au tympan, encadre une délicieuse statuette en demi-relief, malheureusement décapitée, représentant un prophète. Des niches dont toute la partie saillante a été abattue surmontaient cette arcature et abritaient sans doute les statues des rois de Juda, ancêtres de la Vierge.

Les quatre scènes du tympan, cernées d'une double voussure en tiers-point peuplée d'anges, représentent : *au registre inférieur* (de gauche à droite) : 1° la mort de la Vierge ; 2° sa sépulture ; 3° l'Assomption ; *au-dessus*, le couronnement de la Vierge.

Portail de Moïse (1490 à 1500). — Le portail du croisillon sud, plus sobre que celui du nord, est cependant d'une ampleur et d'une décoration remarquables. Il est flanqué de deux énormes contreforts servant de tourelles d'escalier, terminés par d'élégants clochetons semés des fleurs de lis et des hermines de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Une couronne royale en entoure la pointe au-dessous du bouton terminal.

Les ébrasements de la porte, comme les deux arcatures qui la flanquent, sont des vestiges de la construction commencée puis abandonnée dans la première moitié du XIV[e] siècle. La porte a une seule baie en anse de panier surbaissée. Elle est encadrée de gorges meublées de guirlandes de feuillages. Les cinq niches du tympan à dais flamboyants, ainsi que les voussures, sont l'œuvre de la fin du XV[e] siècle.

Ces voussures ont une grande ressemblance avec celles du portail nord : la première avec sa dentelle de trilobes ; la seconde parée de pampres chargés de raisins; la troisième historiée de groupes séparés par des dais ; la quatrième festonnée d'arcs trilobés à pendentifs.

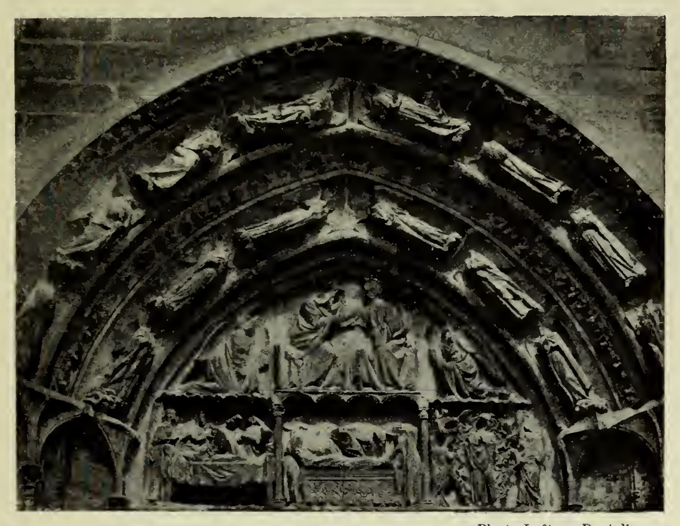


Photo Lefèvre-Pontalis.

FAÇADE OCCIDENTALE. TYMPAN DU PORTAIL NOTRE-DAME.

Les huit groupes ont été horriblement mutilés. On y peut encore reconnaître des épisodes de la vie de la Sainte Vierge : (en commençant au bas à droite) l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, l'Annonce aux bergers, l'Adoration des Mages, la Circoncision, la Fuite en Egypte.

Le gâble de la porte, émergeant de l'arcature trilobée qui garnit le plein du mur, dépasse la balustrade flamboyante d'une galerie. Il est surmonté d'une statue moderne de Moïse.

Une seconde balustrade relie les deux tourelles à la naissance du pignon.. Celui-ci est revêtu d'une arcature trilobée, au milieu de laquelle est une rose à huit rayons aveugles et quatrefeuille ajouré au centre. Une statue moderne de la Sainte Vierge domine la pointe du pignon.

III

DÉCORATION INTÉRIEURE

I. — Sculptures

Le maître autel, élevé en 1742 par l'architecte Servandoni, est de brèche d'Alep. La table de jaspe est celle de l'autel du XIVe siècle. Le baldaquin aux lambrequins duquel se voient les armoiries de l'archevêque Languet de Gergy est porté par quatre colonnes de marbre de Rance provenant de la Place des Victoires à Paris.

Autel de Salazar. — Un haut retable de pierre, adossé au troisième pilier, côté nord de la nef, avec dais finement sculptés, est le dernier vestige de la chapelle élevée, de 1500 à 1515, par l'archevêque Tristan de Salazar, à la mémoire de ses parents Jean de Salazar et Marguerite de la Trémoille. Les écussons du lambrequin et des jolies portes de bois ouvrant sur les côtés, ont été brisés en même temps que le dais de marbre noir porté sur quatre colonnettes que surmontaient les statues agenouillées des défunts. On voit encore, répétées comme motifs décoratifs, les étoiles et les feuilles de l'écu de Salazar et les initiales I. M. Dans

les niches, à pinacles flamboyants, deux statues de marbre de la Sainte Vierge et de saint Etienne appartiennent à l'école de la Renaissance. La troi-

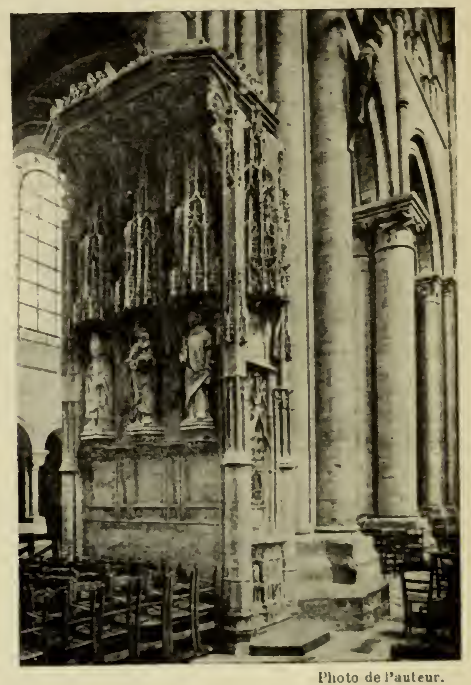


Photo de l'auteur.

RESTES DU MONUMENT ÉLEVÉ PAR L'ARCHEVÊQUE TRISTAN DE SALAZAR A LA MÉMOIRE DE SES PARENTS.

sième, de pierre, représentant saint Savinien, est encore dans la tradition gothique.

Statue de saint Thomas de Cantorbéry. — Encadrée sous une arcade de la troisième travée du

déambulatoire nord, une statue de pierre, de la fin du XIIe siècle, figure un évêque assis, sous un dais

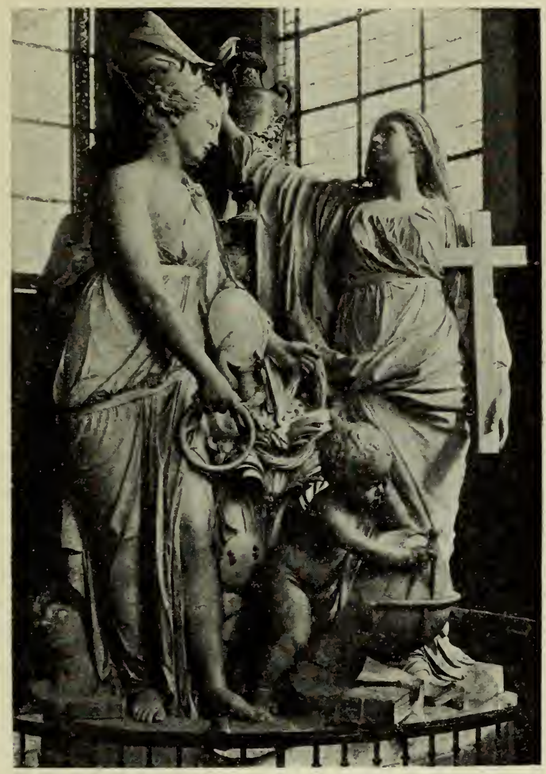


Photo de l'auteur.

MAUSOLÉE DU DAUPHIN, PÈRE DE LOUIS XVI.

supporté primitivement par deux colonnettes. Cette statue a été découverte en 1897, dans la muraille d'une maison voisine de la cathédrale et

que la tradition signalait comme ayant abrité saint Thomas de Cantorbéry pendant son séjour à Sens.

Mausolée du Dauphin. — Depuis 1852, on a transporté dans la chapelle de sainte Colombe (*au nord de l'abside*) le monument funèbre élevé par le roi Louis XV au Dauphin son fils, mort en 1765, et à la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, morte en 1767. Ce mausolée, œuvre de Guillaume Coustou, avait été érigé en 1777 sur la sépulture des princes, au milieu du chœur. Sauvé, pendant la Révolution, par l'architecte Person qui l'avait fait disparaître, il fut reconstitué en 1814. Conçu dans le goût du XVIIIe siècle, il présente deux groupes allégoriques aux côtés d'un cénotaphe surmonté de deux urnes et portant, sur chaque face, les épitaphes composées par le cardinal de Luynes, ami du Dauphin. L'un des groupes représente l'Immortalité et la Religion avec, à leurs pieds, le Génie des sciences et des arts ; l'autre, le Génie de l'Hymen entre un adolescent figurant l'Amour conjugal et le Temps qui recouvre d'un voile les urnes.

Tombeau du cardinal Antoine Duprat. — La même chapelle abrite quatre bas-reliefs d'albâtre de grande valeur. C'est ce qui reste, avec le gisant très mutilé, du somptueux mausolée du ministre de François Ier.

Les deux grands bas-reliefs figurent l'entrée du légat à Paris et l'intronisation de l'archevêque ;

les petits, une séance de la chancellerie et le concile de la province de Sens, tenu à Paris en 1532.

Tombeau des frères du Perron (même chapelle). — Comme celui de Duprat, le monument érigé en 1636, par l'évêque d'Angoulême à ses deux oncles, le cardinal Jean du Perron et l'archevêque Jacques du Perron, a été détruit. Il était formé d'un entablement soutenu de trois groupes de colonnes jumelles, abritant une urne accostée de deux anges pleureurs ; sur la plateforme étaient disposées les deux statues agenouillées du cardinal grand aumônier, qui se reconnaît à la *cappa* avec le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit, et de son frère Jacques, revêtu de la chape.

Charité de Saint-Nicolas (même chapelle). — Bas-relief de marbre, signé *Gois 1778* provenant de la décoration faite par Nicolas de Livry, évêque de Callinique et abbé de Sainte-Colombe de Sens, dans la chapelle de Saint-Loup et Saint-Germain.

Martyre de Saint-Savinien (chapelle de l'abside). — Groupe de stuc ayant pour fond un lourd rideau de maçonnerie représentant le martyre de l'apôtre du Sénonais, exécuté en 1772 par Jean-François Hermand.

Rétable de la Passion (chapelle de Saint-Martial), exécuté en 1531 pour la chapelle de Saint-Eutrope, lors de sa restauration par les chanoines

Richer et Fritard, il représente, disposées sur deux registres, dix scènes de la Passion.

Tombeau du cardinal Bernadou † 1891 (même chapelle). — Œuvre du sculpteur sénonais Émile Peynot, exécutée en 1898.



Photo de l'auteur.

Statue de la Vierge.

Statue de la Vierge. — Dominant l'autel moderne de la chapelle du croisillon sud, la belle statue de la Vierge fut donnée en 1334 par le chanoine Manuel de Jaulnes pour l'autel dont on achevait alors la décoration. Cette statue jadis polychromée et dorée avec orfrois rehaussés de gemmes et d'émaux, est assise sur un trône à dossier dont le marchepied est décoré de petits reliefs représentant l'Annonciation, la Visitation et la Nativité.

Une autre statue de marbre, signée Lorta (1752-1837) est un don du cardinal de Luynes.

II. — Vitraux

Fin du XII[e] siècle. — Les plus anciens vitraux de la cathédrale — il en reste quatre seulement dans le déambulatoire nord — ont été exécutés à une date sans doute très rapprochée de 1184, après l'incendie qui dévora la ville et atteignit la cathédrale[1].

I[2]. — *Histoire de saint Thomas de Cantorbéry*[3]. — Médaillons circulaires sur fond de rinceaux. (1) Réconciliation de saint Thomas avec Henri II d'Angleterre par le roi

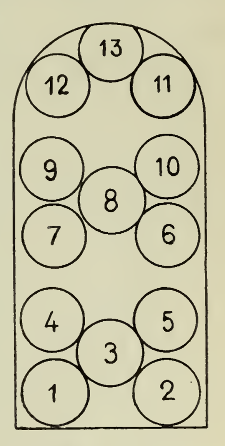


Schéma du vitrail de saint Thomas de Cantorbéry.

[1] Ces verrières, dont certains détails se retrouvent à Cantorbéry, à Chartres, à Bourges, semblent sinon sortir du même atelier, — car il est vraisemblable qu'il n'existait pas alors d'ateliers fixes mais que les verriers se transportaient de ville en ville lorsque l'achèvement des travaux d'une cathédrale nouvelle nécessitait leur concours, — du moins être l'œuvre d'une même école.

S'il en est ainsi, les vitraux de Sens ont du être exécutés entre ceux de Cantorbéry qui datent des environs de 1180 et ceux de Chartres qui remontent à 1206.

[2] Voir sur le plan de la cathédrale, les lettres marquant l'emplacement des verrières. Nous donnons des schémas de deux vitraux — Saint Thomas de Cantorbéry et Bon Samaritain, — pour aider à la recherche des scènes représentées. Celles-ci sont, dans les autres cas, seulement citées et numérotées.

[3] Elle commence seulement après le départ de Sens où l'archevêque exilé avait demeuré plus de quatre ans. Peut-être une autre verrière en retraçait-elle la première partie. Peut-être aussi le vitrail de Sens n'est-il qu'une réplique d'un carton exécuté pour Cantorbéry.

Louis VII ; (2) il débarque en Angleterre ; (3) fait son entrée à Cantorbery ; (4) est reçu par les moines ; (5) il prêche ; (6) il célèbre la messe ; (7) il reçoit une lettre du roi ; (8) il accueille ses envoyés ; (9) il fait la dédicace d'une église ; (10) il confirme ; (11) son martyre ; (12) sa sépulture ; (13) le Christ accueille son ame.

J. — *Histoire de saint Eustache.* — Panneaux en forme d'amande formés par le recoupement de cercles autour d'un losange. (Le tiers inférieur de la verrière est moderne.) — Lire de bas en haut. — (1) Vision de Placide pendant une chasse ; (2) le Christ lui apparaît et lui ordonne de se faire chrétien avec sa femme et ses enfants ; (3) leur baptême ; Placide reçoit le nom d'Eustache ; (4) disgracié, il part en exil ; (5) il franchit la mer ; (6) à l'arrivée, les matelots retiennent sa femme ; (7) en traversant une rivière, il perd ses deux fils ; (8) abandonné, il travaille la terre ; (9) après avoir retrouvé sa femme et ses enfants, il rentre en grâce auprès de l'Empereur ; (10) il remporte des victoires ; (11) Adrien, successeur de Trajan, prescrit d'adorer les idoles ; (12) Eustache et les siens refusent ; (13) ils sont brûlés dans un taureau d'airain.

K. — *Parabole de l'enfant prodigue.* — (Lire de bas en haut). (1) Le Prodigue réclame sa part d'héritage ; (2) le père partage sa fortune entre ses deux fils ; (3) le prodigue s'enfuit avec des femmes ; (4) il se fait couronner de roses ; (5) trois démons l'enchaînent ; (6) il garde les pourceaux ; (7) il revient à son père ; (8) on tue le veau gras ; (9) le festin ; (10) le fils aîné demande la raison de cette fête ; (11) le père le conjure de rentrer ; (12) le fils se rend à sa prière.

L. — *Parabole du Samaritain*[1]. — (1) La Jérusalem

[1] On a justement admiré l'agencement de ce superbe vitrail qui groupe si bien, autour de chaque scène de la parabole figurée dans les losanges sur la ligne médiane du vitrail, le commentaire retraçant l'histoire de la Rédemption.

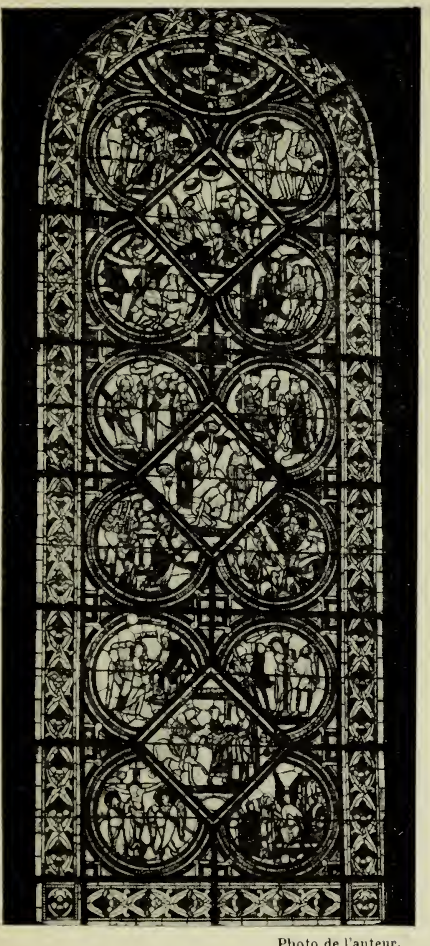


Photo de l'auteur.

VITRAIL DU SAMARITAIN.

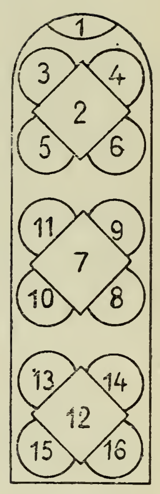


SCHÉMA
DU VITRAIL.
PARABOLE
DU SAMARITAIN.

céleste ; (2) *L'homme dépouillé sur la route de Jéricho : symbole de la chute de l'humanité ;* (3) Dieu interdit à Adam et Eve de manger du fruit défendu ; (4) leur désobéissance : (5) leur malédiction ; (6) leur expulsion du Paradis terrestre.

(7) *Le lévite et le prêtre passent sans le secourir : symbole de l'impuissance de la loi ancienne;* (8) le buisson ardent ; (9) Moïse et Aaron devant Pharaon ; (10) le veau d'or ; (11) le serpent d'airain.

(12) *Le Samaritain conduit à l'hôtellerie l'homme qu'il a recueilli et pansé : il remet à l'hôtelier l'argent nécessaire à sa guérison : symbole du Christ qui a racheté l'humanité et l'a confiée à son Eglise;* (13) Jésus condamné par Pilate ; (14) la flagellation ; (15) la crucifixion [1] ; (16) la résurrection.

XIII[e] siècle (vers 1230). — 1° *Hautes fenêtres de l'abside.*

A. — *Vie de la Sainte Vierge :* (1) annonciation ; (2) nativité ; (3) annonce aux bergers ; (4) les mages devant Hérode ; (5) adoration des mages ; (6) fuite en Egypte ; (7) chute des idoles ; (8) assomption.

B. — *La Passion :* (1) baiser de Judas ; (2) couronnement d'épines ; (3) flagellation ; (4) portement de la croix ; (5) calvaire ; (6) résurrection ; (7) Christ en majesté.

C. — *Vie de saint Etienne :* (1) prédication de saint Etienne ; (2) sa condamnation ; (3) il est chassé de la ville ; (4) Saul garde les vêtements des bourreaux ; (5) la

[1] Détail à noter : au lieu de représenter aux côtés de la croix, la Synagogue, avec l'Eglise qui recueille le sang du Rédempteur, on y a placé l'archange, — le même qui interdisait à l'humanité l'entrée du Paradis, — remettant au fourreau son épée. On a voulu par là rappeler que la justice de Dieu a reçu satisfaction par la mort du Christ

lapidation; (6) anges thuriféraires; (7) l'âme du saint portée au ciel par les anges.

2° *Chapelle de l'abside.*

N. — Verrière composite formée de médaillons empruntés à des légendes de saint Jean l'Evangéliste, de saint Pierre et de martyrs.

On y reconnaît : (1) saint Jean ressuscitant Drusiana ; (2) vocation des fils de Zébédée ; (3) martyre de saint Jean devant la Porte latine ; (5) son départ pour Pathmos ; (8) saint Pierre marchant sur les flots ; (9) saint Pierre visité dans sa prison par le Christ.

O. — Verrière composite ; panneaux carrés. (1) Saint Savinien baptise les Sénonais ; (2) il comparaît devant le proconsul ; (3) il est conduit au supplice ; (4) son martyre ; (5) saint Eustache condamné à l'exil; (6) il part avec sa femme et ses enfants.

P. — *Histoire de saint Paul* (*panneaux en losange*). — Lire de bas en haut. — (1) Saul partant pour Damas; (2) sa conversion ; (3) son baptême ; (4) il prêche l'Eucharistie ; (5) il débarque à Chypre; (6) il s'échappe de Damas ; (7) des soldats le poursuivent ; (8) il prêche à Athènes ; (9) incrédulité des Athéniens ; (10) il guérit un aveugle ; (11) il comparaît devant Festus; (12) le Christ l'encourage ; (13) il est jeté à la mer ; (14) son martyre.

Premier tiers du XIVe siècle. — Plan : R, S. — Fragments importants de vitraux provenant des chapelles détruites de la nef, reconstitués en 1897.

Les deux vierges (en R et S) sont presque entièrement anciennes, ainsi que saint Jacques, saint Philippe et le tympan de la verrière S.

Commencement du XVIe siècle. — Croisillon sud.

Vitraux exécutés de 1500 à 1502 par les verriers troyens Liévin Varin, Jehan Verrat et Baltazar Godon.

T. — *Arbre de Jessé*, don de l'archidiacre Louis la Hure. Les deux baies du centre sont occupées par l'Arbre de Jessé sur fond pourpre. Dans les baies externes sont figurés (de bas en haut) : 1° à gauche : Naum et Zacharie ; le buisson ardent ; la toison de Gédéon ; 2° à droite : Daniel et Isaïe ; Aggée et Amos ; Aaron devant l'arche ; la porte fermée.

U. — *Légende de saint Nicolas,* don des magistrats de l'Officialité figurés au bas de la verrière avec leurs saints patrons.

V. — *Rosace :* Le jugement dernier. *Soubassement :* Vie de saint Etienne.

X et Y. — *Légende de l'Invention du corps de saint Etienne.*

Croisillon nord. Lettres E G H. — Vitraux exécutés en 1516-1517 par Jean Hympe, père et fils.

E. — Histoire d'Abraham.

G. — Histoire de Joseph.

H. — Seize saints archevêques de Sens.

F. — La rosace, don personnel du doyen Gabriel Gouffier qui figure agenouillé dans la scène de l'Annonciation, est postérieure de quelques années aux fenêtres voisines dont elle se distingue par le fini et le modelé des figures autant que par l'harmonie des tons. Elle est l'œuvre d'un verrier resté inconnu, pénétré de l'influence italienne. *La rose du Paradis* représente le Christ environné d'un concert d'anges.

Au soubassement (de gauche à droite) : 1° l'archange Gabriel annonce à Zacharie la délivrance des âmes détenues dans les limbes ; 2° il apparaît à Zacharie dans le temple ; 3° l'Annonciation ; 4° Gabriel prédit à Daniel le triomphe de

l'Eglise sur la Synagogue ; 5° il annonce au même prophète la chute de l'Antéchrist.

Chapelles. — M. — Quatre quadrilobes provenant des tympans des fenêtres de la chapelle absidale où ils avaient remplacé, en 1522, les vitraux du XIIIe siècle. Ils représentent : un Calvaire, saint Pierre, saint Paul, saint Savinien apôtre de Sens.

Q. — *La sybille de Tibur.* — Ce vitrail attribué par une tradition qui remonte au XVIIe siècle au célèbre peintre verrier sénonais Jean Cousin le père, reproduit un thème très en vogue au XVIe siècle. On le retrouve, près de Sens, dans la chapelle du château de Fleurigny, œuvre du même artiste.

La Sybille de Tibur montre à l'empereur Auguste la Vierge qui doit donner au monde un Sauveur, et l'invite à se prosterner devant Celui qui sera plus grand que lui.

Ce vitrail, traversé par un boulet wurtembergeois en 1814 a subi de nombreuses restaurations.

Z. — *Histoire de saint Eutrope, 1er évêque de Saintes.* — Ce vitrail, daté de 1536, appartenait à la chapelle détruite de saint Eutrope. Il est, comme le précédent, attribué à Jean Cousin le Père. Il a été reconstitué, en 1866, dans une baie pratiquée pour lui faire place au mur du bas côté sud.

(1) Eutrope enfant quitte le roi de Babylone ; (2) il se trouve sur le passage du Sauveur ; (3) il fait partie des cinq mille hommes nourris par la multiplication des pains ; (4) il reçoit la bénédiction du Sauveur lors de l'entrée à Jérusalem ; (5) son baptême ; (6) saint Clément le fait évêque de Saintes ; (7) il convertit sainte Estelle ; (8) son martyre. Au tympan l'Annonciation et les évangélistes.

XVIIe siècle. — *Croisillon nord.* — D. — *Saints protecteurs de l'église de Sens ;* verrière exécutée en 1646 par



Photo de l'auteur.

LA SIBYLLE DE TIBUR.
(Vitrail attribué à Jean Cousin, le père).

Antoine de Soulignac, maître peintre à Paris, en remplacement du vitrail d'un XVIe siècle renversé par un ouragan en février 1644. Elle fut placée le 2 août 1646.

Deux registres de personnages aux proportions colossales, encadrés par deux ordres d'architecture.

Registre inférieur (de gauche à droite) : sainte Paule, sainte Colombe, sainte Béate, sainte Madeleine.

Registre supérieur : saint Savinien, saint Etienne, saint Laurent et saint Potentien.



Photo de l'auteur.

La charité du Samaritain.

III. — Le Trésor

La cathédrale de Sens a eu la rare bonne fortune de conserver quelque chose de son ancien trésor. Sans doute les merveilleuses pièces d'orfèvrerie dont les inventaires dressent la longue liste ont été impitoyablement jetées au creuset par

le vandalisme révolutionnaire. Mais ce qui a échappé au désastre constitue encore un ensemble de la plus haute valeur.

Tapisseries. — Au premier rang se placent les tapisseries dont deux surtout, dons princiers du


Photo de l'auteur.

LE TRÉSOR. CHAPELLE DES ARCHEVÊQUES.

cardinal archevêque de Sens, Louis de Bourbon (1536-1557) sont parmi les plus belles et les plus précieuses connues.

L'Adoration des Mages (hauteur 1^{m},38 ; largeur 3^{m},31) tissée soie et or est une œuvre évidemment flamande de composition sinon d'exécution. La Vierge tenant l'enfant est assise sur un trône d'or-

fèvrerie placé à l'entrée de l'étable. Sa robe de



Photo de l'auteur.

Tapisserie du Cardinal de Bourbon. L'adoration des Mages.

velours pourpre et son ample manteau bleu ont

des orfrois chargés de pierreries. A ses côtés les Mages accompagnés d'hommes d'armes apportent leurs présents et, à sa gauche, deux personnages représentant, le premier saint Joseph, le second un donateur vêtu d'une longue houppelande de velours bleu et d'un manteau rouge avec coiffure ecclésiastique. Les emblèmes, devises et armoiries répétés dans la bordure indiquent que ce personnage est le cardinal Charles de Bourbon, archevêque de Lyon, étroitement apparenté aux ducs de Bourgogne Philippe le Bon, son oncle, et Charles le Téméraire, son beau-frère et précisent la date de ce somptueux parement d'autel qui fut exécuté entre la promotion de Charles de Bourbon au cardinalat (1475) et sa mort (1488).

Le Couronnement de la Vierge (hauteur 1 mètre; largeur 2m,92 ; soie et or). — Le second parement provenant de l'archevêque de Sens, Louis de Bourbon, doit avoir la même origine. Il diffère du premier cependant par une finesse plus grande encore de travail et par le dessin qui dénote une influence française. Cette pièce splendide et sans égale n'a malheureusement plus sa bordure et elle a subi de graves mutilations au XVIIIe siècle. Dans l'état primitif le panneau central était plus élevé ; la scène du couronnement de la Vierge, alors entourée d'un double cercle de Chérubins et de Séraphins et superposée au *Concert d'anges*, qui en est maintenant séparé, dominait les deux scènes latérales. Celles-ci représentent d'un côté Salomon accueillant sa mère Bethsabée, la faisant

asseoir sur son trône et la couronnant ; de l'autre



Photo de l'auteur.

LE COURONNEMENT DE LA VIERGE.

Esther aux genoux d'Assuérus obtenant le salut

de son peuple : symboles de la puissance d'intercession de la Reine du Ciel.

Moins riches que ces deux merveilles, les autres tapisseries ont encore une haute valeur. Un parement d'autel du début du XVI[e] siècle représente *Notre-Dame de Pitié* entre saint Michel et saint Étienne ; c'est un don de Jean de Bray, doyen de Sens de 1493 à 1504. On pense que ce parement complétait la série des tapisseries aujourd'hui disparues de la Vie de saint Étienne faite, en 1505, pour décorer les stalles du chœur, et qu'il est comme elles l'œuvre du maître tapissier parisien Guillaume Rasse d'après les cartons de Gautier de Campes.

Une vaste tenture haute de 3m,45 sur 7m,55 de largeur, représentant *Judith et Holopherne*, est une épave, venue à Sens on ne sait comment, du fastueux mobilier dont le cardinal Wolsey, ministre du roi Henri VIII, avait orné son château d'Hampton-Court.

Les Tissus anciens. — Non moins précieuse pour l'art et l'archéologie est la collection incomparable de tissus de soie et de lin, la plupart remontant au haut moyen âge, recueillie dans les châsses du trésor.

Quelques fragments de soieries sont l'œuvre de la dernière période de l'art antique comme la *Scène de Chasse* figurant un chasseur terrassé par un guépard ; d'autres sortent des ateliers égypto-byzantins comme l'*Histoire de Joseph* avec inscriptions grecques, ou bien des métiers de la Perse,

comme le morceau orné de personnages coiffés de la tiare sassanide.

Les suaires de *saint Victor* représentant, croit-on, Daniel dans la fosse aux lions ; de *saint Siviard* dont les vastes médaillons de damas blanc sont meublés de griffons ailés s'enlevant en pourpre et or ; de *sainte Colombe et saint Loup* avec ses lions stylisés affrontés et ses chiens poursuivant des renards ; des *saints Innocents*, de *saint Léon* et de *saint Potentien*, sont des spécimens universellement connus de l'art du VIIIe au Xe siècle.

L'art barbare y est représenté par de nombreux tissus de lin, la plupart brochés de dessins s'enlevant en rouge, en jaune ou en vert sur le fond, et dont le plus curieux est le morceau figurant l'Assomption de la Sainte Vierge dans de larges médaillons elliptiques dont la bordure reproduit une inscription liturgique latine.

Les ornements liturgiques. — Les pièces du costume ecclésiastique qui tenaient une si grande place dans les arts décoratifs du moyen âge sont d'autant plus recherchées qu'elles sont devenues excessivement rares. Le trésor en possède plusieurs : une chasuble faite d'une soierie byzantine, attribuée à l'archevêque saint Ebbon, contemporain de Charles Martel et qui mit en fuite les hordes sarrasines qui avaient ravagé les vallées du Rhône et de l'Yonne ; un ornement, composé de la chasuble, de l'aube, de l'étole, du manipule et du collet, ayant servi à l'archevêque martyr de

Cantorbéry, saint Thomas Becket, pendant son séjour à Sens (1166-1170); deux étoles, un manipule, une ceinture, une mitre et des sandales aux étincelantes broderies d'or, provenant du tombeau d'un autre archevêque exilé de Cantorbéry, saint Edme, dont le corps est conservé dans l'abbatiale de Pontigny; enfin plusieurs mitres épiscopales du XIIIe et du XIVe siècle et des fragments nombreux de galons et de broderies provenant de sépultures des archevêques du XIIIe et du XIVe siècle.

Les Ivoires du trésor de Sens sont fameux.

Le *peigne liturgique de l'évêque saint Loup* (VIIe siècle), la *pyxide* cylindrique sur laquelle un artiste romain a sculpté en fort relief une chasse au lion et au tigre ; le *coffret arabe* aux ciselures ajourées avec ses inscriptions reproduisant des textes du Coran sont aussi connus que le *diptique* représentant le triomphe de Bacchus et de Diane, aujourd'hui conservé dans les vitrines de la bibliothèque municipale. Mais la pièce capitale est la *Sainte-Châsse*, le plus beau des coffrets byzantins connus. C'est un édicule à douze pans surmonté d'une toiture de même plan. Chaque face est meublée d'une élégante arcature encadrant trois registres superposés. Au bas se déroulent en relief des scènes de la vie de David ; au-dessus commence l'histoire de Joseph ; les tympans abritent des animaux affrontés, lions ou paons, ainsi que des luttes d'animaux rappelant les motifs préférés des tissus persans. Sur la toiture se continue l'his-

toire de Joseph. Ce précieux coffret qui date au plus tard du xe siècle fut sans doute apporté d'Orient



Photo de l'auteur.

Trésor de Sens. — Peigne liturgique de S. Loup. pyxides et coffret d'ivoire.

à l'époque des croisades ; il fut alors consolidé d'une ceinture de plaques émaillées dont les vives

couleurs tranchent sur la pâleur de l'ivoire aujourd'hui dégagé de la polychromie qui en rehaussait primitivement les reliefs.



Photo de l'auteur.

La sainte chasse. — Ivoire byzantin.

Orfèvrerie. — De toutes les merveilles d'orfèvrerie, châsses, reliquaires, figures, vases sacrés, rétables d'autel que possédait jadis le trésor, il ne reste presque rien. Seul le ciboire d'argent

doré, du XIIe siècle, autrefois suspendu au-dessus du maître autel, a été sauvé. Il rappelle dans son élégant profil et la sobriété de ses ciselures les ciboires presque semblables de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. D'un caractère moins archéologique, les deux bas-reliefs d'argent qui ornent la châsse de Saint-Loup ont été exécutés en 1698 par Guillaume Jacob, maître orfèvre à Paris.

A noter parmi les émaux limousins une chasse d'émail champlevé et la crosse de l'archevêque Pierre de Charny, mort en 1274.

Une belle croix reliquaire à double croisillon du XIIIe siècle, ornée de cabochons et de filigranes, et provenant de l'église abbatiale de Pontigny, est venue récemment s'y adjoindre.

IV. — Les cloches

Les Sénonais sont justement fiers des *bourdons* de leur cathédrale, sauvés providentiellement du creuset révolutionnaire. Ces deux énormes cloches — l'une pèse 16.000 kilos (2 m. 60 de diamètre), l'autre 14.000 (diam. 2 m. 32) — ont été fondues à Sens par un maître fondeur d'Auxerre, Mongin Viard, l'an 1560.

Le campanile de l'horloge abrite de plus trois cloches, plus anciennes encore, servant de timbres. La cloche Marie pèse 7.000 livres et date de 1376. Les deux plus petites furent fondues en 1377 par Jehan Jouvente, fondeur du roi Charles V.

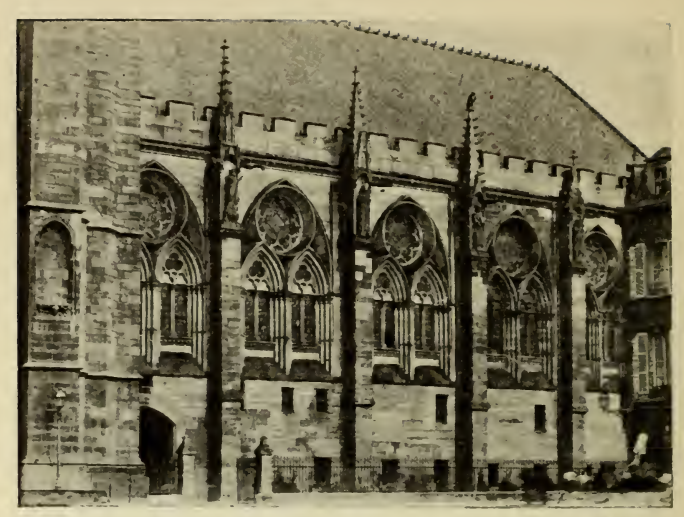


Photo de l'auteur.

LE PALAIS SYNODAL.

PALAIS ARCHIÉPISCOPAL

L'officialité. — « Gautier Cornut (1222-1241) fit construire le nouveau palais dans la cour de l'archidiacre[1]. » De ce palais, une partie notable a subsisté après bien des vicissitudes, c'est l'*officialité*, communément appelée le *palais synodal*, dont la façade monumentale prolonge au midi le grand portail de la cathédrale. La chute de la Tour de pierre, en 1268, écrasa les voûtes de la grande salle et la partie de l'édifice attenante à l'église. A plusieurs reprises les modifications apportées dans sa

[1] Chronique de Geoffroy de Courlon.

distribution intérieure pour les services de l'officialité en altérèrent gravement le caractère.

A l'époque de la Restauration, un architecte en avait demandé la démolition pour dégager la cour intérieure du palais. Viollet-le-Duc qui appréciait,



Photo Mon. Hist.

OFFICIALITÉ. — SALLE DU REZ-DE-CHAUSSÉE.

malgré ses mutilations, cet édifice qu'il déclarait « unique en France » en dirigea la restauration aux frais de l'État ; elle fut achevée en 1861.

Le palais synodal a trois étages. Une cave à deux nefs de chacune cinq travées dont la voûte d'ogives repose sur quatre colonnes trapues. Du côté nord des fosses éclairées par un étroit soupirail servaient de cachots.

Le rez-de-chaussée comprend : 1° au nord, un passage voûté donnant accès dans la cour du palais ; 2° deux travées voûtées d'ogives occupant la moitié de la largeur de l'édifice et qui servaient de geôle ; l'autre moitié au levant séparée de la première par un mur épais, comprend également deux travées à voûtes d'ogives, dans lesquelles sont aménagées trois cellules et un petit vestibule communiquant par une trappe avec le cachot inférieur. Les parois de ces cellules, éclairées par d'étroites fenêtres pratiquées à une grande hauteur et munies de hottes de pierre, sont couvertes d'inscriptions et de figures gravées à la pointe par les prisonniers et dont plusieurs remontent au XIV[e] siècle ; 3° une vaste salle voûtée à deux nefs séparées par des colonnes et répétant l'ordonnance de la cave. Elle abrite un musée de sculpture formé de morceaux provenant de la cathédrale ; 4° une dernière salle plus basse éclairée à l'ouest et au midi, servant d'annexe au musée.

L'étage supérieur est entièrement occupé par une nef unique de six travées éclairées chacune du côté ouest par de vastes fenêtres et du côté du levant par des lancettes. Un mur nu occupe l'extrémité nord adossée à la cathédrale ; l'extrémité sud est presque entièrement ajourée par une claire-voie accouplant deux fenêtres identiques à celles de la façade, sous un trèfle renversé placé au tympan. Afin de restreindre la portée des voûtes l'architecte les a fait retomber, comme à la chapelle basse de la Sainte-Chapelle, sur un faisceau

de colonnettes élevé vis-à-vis de chaque contrefort de la façade ouest et séparé de lui par un passage.

La façade ouest est divisée en six travées par des contreforts couronnés de pinacles abritant de



Photo Mon. Hist.

GRANDE SALLE SYNODALE DE L'ARCHEVÊCHÉ,

grandes statues. Celle du milieu représente saint Étienne ; à ses côtés sont les deux premiers évêques de Sens, saint Savinien et saint Potentien ; aux extrémités : du côté nord, l'archevêque fondateur, Gautier Cornut, à genoux ; du côté sud, saint Louis prosterné. Ces statues sont des copies modernes. La statue originale de saint Louis est conservée au musée de sculpture ; elle offrirait un

haut intérêt iconographique, étant contemporaine du saint roi, si elle n'avait été décapitée par les iconoclastes révolutionnaires.

Les murs du rez-de-chaussée sont nus, percés irrégulièrement de petites fenêtres sans aucun ornement. Le fenestrage de la grande salle est d'un puissant effet décoratif.

L'aile Louis XII. — Le palais synodal clot à l'ouest une vaste cour formant un parallélogramme irrégulier, entourée, au nord par la cathédrale, au midi et à l'est par le palais archiépiscopal. Le bâtiment attenant au palais synodal date de 1683. Il est prolongé par une construction élevée sous l'épiscopat de l'archevêque Étienne Poncher (1519-1525). Seul le rez-de-chaussée est ancien, le premier étage et la partie supérieure du pavillon sont des reconstructions modernes. Du côté de la rue, la porte encadrant le passage voûté communiquant avec la cour, est justement admirée pour ses élégants pilastres où les profils et les clochetons gothiques se marient avec les arabesques de la Renaissance, sa frise merveilleusement ciselée, les groupes de bourreaux, costumés en reîtres qui lapidaient un saint Étienne placé au sommet du fleuron central et aujourd'hui disparu.

Sauf cette porte et la frise où se répètent, interrompus par des balustres, ici les têtes de maures et les coquilles de l'écusson d'Étienne Poncher, plus loin, au pavillon d'angle, bâti au commencement du XVIIe siècle, les harpes des frères du

Perron, cette façade d'aspect sévère, est peu ornée.

Du côté de la cour, au contraire, l'alternance de la brique et de la pierre, les encadrements riches et variés des hautes fenêtres et des pilastres, la porte élégante et le puits ouvert dans la muraille



Photo Mon. Hist.

Palais archiépiscopal. — Ailes Henri II et Louis XII.

avec sa margelle et son dais pyramidal donnent à l'ensemble un charme particulier.

L'aile d'Henri II. — *Construite* en 1557 *par le cardinal Louis de Bourbon*, est d'un style beaucoup plus sobre. Malheureusement les arceaux de la galerie du rez-de-chaussée ont été murés et ont perdu leur caractère.

LES ÉGLISES

Saint-Savinien

L'ancienne église paroissiale du faubourg Saint-Savinien est le plus antique sanctuaire de la ville de Sens et de la région. Reconstruite sur le tombeau de l'apôtre des Sénonais au XIe siècle, elle fut sauvée de la destruction, en 1793, par M. Simon Blanchet qui l'acheta et la rendit plus tard au culte.

Elle comprend une nef couverte d'un berceau primitivement lambrissé, aujourd'hui enduit de plâtre, et éclairée de petites baies en plein cintre. Les deux bas côtés ont été reconstruits au XIXe siècle. Deux chapelles couvertes d'une voûte en berceau forment croisillons. Elles communiquent avec le carré du transept par deux arcades géminées en plein cintre à double archivolte de minces claveaux. De chaque côté ces arcades retombent sur une pile cylindrique construite en petit appareil avec joints épais, élevée sur une base à griffes et couronnée d'un chapiteau dont la corbeille trapue est ornée de palmettes et abritée sous un tailloir entouré d'une torsade. Sur le tailloir de la pile du côté nord est gravée l'inscription : VIR CLARVS BALDVINUS ET PETRONILLA UXOR EIVS HANC....

Ce sont les noms des fondateurs qui ont fait reconstruire cette église au XIe siècle.


Photo de l'auteur.

ÉGLISE S.-SAVINIEN.

Sous le sanctuaire surélevé, voûté en berceau et terminé par un chevet droit percé de trois étroites fenêtres, un caveau carré, également voûté en

berceau et orné d'inscriptions du xie siècle renferme un autel dont la pierre encore tachée de sang est vénérée comme ayant été empourprée du sang du martyr. Ce caveau, remanié au xie siècle, occupe l'emplacement du *martyrium* de la basilique primitive.

La tour élevée sur le carré du transept a deux étages. L'étage inférieur est éclairé au sud et au nord de deux fenêtres accouplées en plein cintre percées chacune de deux petites baies géminées que sépare une colonnette. L'étage supérieur, coiffé d'une flèche pyramidale de charpente recouverte d'ardoises a été construit au début du xiiie siècle. Les baies jumelles en tiers-point qui l'ajourent sur chaque face sont reliées par une frise feuillagée contournant le clocher au niveau des chapiteaux.

Saint-Jean

La chapelle de l'hôpital est ce qui reste de la belle église abbatiale construite dans la première moitié du xiiie siècle par les chanoines réguliers de Saint-Augustin de l'abbaye Saint-Jean dont la fondation datait de l'an 1111. A moitié détruite pendant la guerre de Cent ans, elle était en ruine lorsque, au milieu du xviie siècle, les religieux résolurent d'en relever le chœur en le restaurant autant qu'ils le pouvaient dans le style gothique. Seules les piles de l'abside offrant un faisceau de huit colonnettes groupées autour d'une colonne

centrale, les dernières travées du déambulatoire et la chapelle absidale appartiennent à la construction primitive. Le mur du déambulatoire est décoré d'une arcature en plein cintre portée sur des colonnettes à chapiteaux feuillagés et tailloirs polygonaux. Les fenêtres sont des triplets inscrits sous les formerets des voûtes ; une galerie de circulation, commune aux églises champenoises et bourguignonnes, passe à travers leurs pieds droits et traverse également les piles. La chapelle absidale à cinq pans offre la même disposition avec cette différence que la baie centrale des triplets dépasse de très peu la hauteur des autres et qu'un large oculus percé en plein mur occupe le tympan.

Saint-Maurice

Pittoresquement assise près du pont, au bord de l'Yonne dont les eaux reflètent sa gracieuse silhouette et sa flèche élancée, cette église date de la deuxième moitié du XIIe siècle, mais a subi de graves remaniements. Incendiée pendant les guerres de religion, minée par les eaux de la rivière, elle a perdu son abside primitive, remplacée au XVIe siècle par un mur droit à haut pignon qu'encadrent encore les deux absidioles en hémicycle du XIIe siècle. La voûte a été refaite au XVIe siècle ; les deux travées et le portail ouest, au XVIIIe. Les piles qui portaient la voûte sexpartite, les bas côtés couverts d'une voûte d'ogive, l'arcature recouvrant les murs, les deux chapelles avec leurs absidioles



Photo Lévy.

Église S. Maurice dans l'île l'Yonne.

en cul-de-four, attestent encore l'importance et la pureté de lignes de l'édifice primitif.



Photo de l'auteur.

Église S. Maurice.
Statue de S. Maurice.

Le maître-autel, avec son rétable de pierre à double étage de colonnades, avait été fait en 1568 pour la chapelle de la Sainte-Vierge de la Cathédrale. Il a été transporté à l'église Saint-Maurice en 1901.

L'église possède plusieurs œuvres d'art classées : un panneau de bois sculpté de la première moitié du XVI[e] siècle,

orné de l'écusson aux huit crosses de la métropole Sénonaise; une statue équestre en bois peint, de la même époque, représentant saint Maurice ; un curieux bas-relief de pierre polychromée, daté de 1567, figurant sainte Madeleine au désert ; la belle châsse d'ébène rehaussée de cuivres ciselés d'époque Louis XV, renfermant les reliques des saints Fort, Guinefort et Aveline.

Saint-Pierre-le-Rond

La nef principale date, ainsi que le chœur, du début du XIIIe siècle. Elle est éclairée de baies hautes et étroites en lancettes. Le chœur, où se voient encore les amorces d'une voûte, a pour fenestrages des baies géminées surmontées d'un oculus, percés en plein mur. La voûte en berceau de la nef, faite de bardeaux, a été remaniée au XVIe siècle et prolongée au-dessus du chœur.

Dans les premières années du XVIe siècle, la chapelle de la Vierge fut construite, au flanc nord, par Jean Laisné, valet de chambre et chirurgien du Roi, et sa femme Philippe de Remilly, morts en 1519 et 1520. Ils figurent tous deux dans le groupe sculpté de la Descente de Croix, au-dessus de l'autel. A la même époque fut construit le bas côté, prolongeant cette chapelle et communiquant avec la nef par quatre arcades. Cinq fenêtres aux remplages flamboyants éclairent ce bas côté. Elles ont conservé en grande partie leurs belles verrières de l'époque. La première à l'ouest, représente au-

dessus de saints patrons, la Nativité, le Couronnement de la Vierge, et au tympan l'Immaculée Conception entourée des attributs symboliques.

La deuxième représente saint Pierre entre sainte Catherine et saint Jean évangéliste.

La troisième saint Sébastien et sainte Barbe avec une Annonciation et un Calvaire.

La quatrième, l'histoire de Joseph avec des donateurs.

La cinquième, dont les panneaux inférieurs sont modernes, a conservé au tympan une Annonciation avec des anges musiciens, et saint Cosme et saint Damien.

La tour date du XVIIe siècle ainsi que le rétable monumental du maître-autel.

Cette église possède de nombreuses sculptures anciennes : une Vierge assise en bois (à l'extérieur, au chevet du chœur) une sainte Anne du XIVe siècle ; un Christ de pitié, un bas-relief de saint Hubert et une Notre-Dame de pitié du XVIe ; deux belles statues de bois de saint Benoît et saint Romain (XVIIe), une vierge (bois) réplique de la Vierge faite par Bouchardon pour l'église Saint-Sulpice de Paris (XVIIIe).

BIBLIOGRAPHIE

Époque antique : **Mur romain.**

LALLIER. — Recherches sur les murailles gallo-romaines. *Bulletin de la Soc. Archéologique de Sens*, I, 36-73.

CHARTRAIRE. — Rapports sur la démolition de parties de l'enceinte romaine en 1903 et 1908. *Bulletin Archéologique*, 1903 et 1910.

JULLIOT. — Essai sur l'enceinte de la ville de Sens, 1 plan et 7 planches. *Mémoires de la Soc. Archéol. de Sens*, série in-4°, n° IV.

Inscriptions et monuments.

LALLIER. — Notes sur les fouilles exécutées en 1849 dans l'amphithéâtre de Sens. *Bull. de la Soc. Archéol.*, II, 70-74.

JULLIOT. — Inscriptions romaines (*ibid.*, XII, 19-40).

JULLIOT. — Inscriptions et monuments du Musée gallo-romain (51 pl. en héliogr.). *Mémoires de la Soc. Archéol.*, in-4°.

JULLIOT. — Une façade des thermes romains. *Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*. LV, 123-146.

Mosaïques.

JULLIOT. — Mosaïque romaine découverte à Sens. *Bull. de la Soc. Archéol.*, XII, 226-229.

HÉRON DE VILLEFOSSE. — Le soleil maîtrisant ses chevaux, mosaïque découverte à Sens. (Fondation Eugène Piot.) *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXI, 1913.

Cathédrale.

TARBÉ. — Description de la cathédrale de Sens. Sens. Tarbé 1841, 148 pages, in 8°.

CHALLE. — Mémoire sur la cathédrale de Sens. *Congrès scientifique de France*, 25e session II, 182-190.

Quantin. — Notice historique sur la construction de la cathédrale de Sens. Auxerre, Gallot-Fournier 1842, 56 p. in-8°.

Quantin. — Le grand portail de la cathédrale de Sens, *Annuaire de l'Yonne*, 1850, 313-318.

Victor Petit. — Guide pittoresque dans la ville de Sens. Auxerre, Perriquet, 1847, 192 pages, in-12.

Th. Mémain. — Sens, histoire et description. Sens, Mosdier, 1885, 66 pages in-12.

A. de Montaiglon. — Antiquités et curiosités de la ville de Sens, *Gazette des Beaux-Arts*, 1880.

Vaudin. — Fastes de la Sénonie. Paris, Champion, 1882, 328 pages in-8°.

Crosnier. — Iconographie des portails de Sens. Congrès Archéologique de 1847.

Brullée. — Description des verrières de la cathédrale de Sens, *Bull. de la Soc. Archéol.*, VII, 152-212.

Julliot. — L'horloge de Sens, *ibid.*, IX, 386. — Inventaire des reliques, joyaux et ornements du trésor, *ibid.*, XI. 339. — Epitaphes et tombeaux des archevêques, *ibid.*, XVI, 175. -- Les cloches de la cathédrale de Sens, XVII, 217. — Notice sur les ornements pontificaux donnés à la cathédrale, *Bulletin Archéologique*, 1885.

Chartraire. — Inventaire du trésor, *Sens, Duchemin, 1897*, 112 pages in-8°. — La sépulture du Dauphin et de la Dauphine, Sens, Duchemin, 1907, 248 p. in-8°. — Une statue de Saint-Thomas Becket, *Bulletin Archéologique*, 1899. — La Vierge de la cathédrale de Sens, *ibid.*, 1912. — La sculpture du grand portail de la cathédrale de Sens, *ibid.*, 1914. — Deux projets de reconstruction du grand portail de la cathédrale de Sens au xviiie siècle, *Bull. de la Soc. Archéol.*, 1910. — Les anciens tissus du trésor de Sens. *Revue de l'Art chrétien*, 1911.

M. Prou et Chartraire. — Note sur un tissu byzantin à personnages et inscriptions du trésor de Sens. *Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*, t. LVIII. — Authentiques de reliques conservées au trésor de Sens, *ibid.*, LIX.

Ch. Porée. — Sens, guide archéologique. *Congrès archéologique de France, LXXIVe session tenue à Avallon en 1907.* Paris, Picard, 1908, p. 205 à 232. — Les architectes et la construction de la Cathédrale de Sens. *Ibid.*, p. 559-598.

TABLE DES GRAVURES



Photo de l'auteur.

Eglise S. Pierre. — Retable de l'autel de la Vierge.

TABLE DES MATIÈRES



Photo Lefèvre-Pontalis.

Jessé.



PETITES MONOGRAPHIES DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

AMÉDÉE BOINET

La Cathédrale de BOURGES

Paris

La
Cathédrale de Bourges

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

La Cathédrale d'Albi, par J. Laran. 48 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Amiens, par A. Boinet, 43 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Bayeux, par J. Vallery-Radot. 51 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Bourges, par A. Boinet. 49 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Chartres, par René Merlet. 38 grav. et 2 plans. *Edition anglaise.*

La Cathédrale de Clermont-Ferrand, par H. du Ranquet. 40 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Limoges, par René Fage. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Lyon, par Lucien Bégule. 56 grav. et 1 plan.

La Cathédrale du Mans, par G. Fleury. 42 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Reims, par L. Demaison. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Rouen, par A. Loisel. 50 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Sens, par l'abbé E. Chartraire. 43 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Cluny, par Jean Virey. 40 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Fontenay, par Lucien Begule. 60 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Moissac, par A. Anglès 38 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Vézelay, par Charles Porée. 34 grav. et 1 plan.

L'Église de Brou, par Victor Nodet. 40 grav. et 1 plan.

Le Château d'Anet, par A. Roux.

Le Château de Chambord, par Henri Guerlin. 41 grav. et 2 plans.

Le Château de Coucy, par Eugène Lefèvre-Pontalis. Introduction historique de Ph. Lauer. 36 grav. et 2 plans.

Le Château de Rambouillet, par Henri Longnon. 34 grav. et 2 plans.

Les Châteaux de Touraine, *Luynes, Langeais, Ussé, Azay*, par Henri Guerlin, 45 grav.

Le Château de Vincennes, par le Colonel F. de Fossa. 35 grav. et 2 plans.

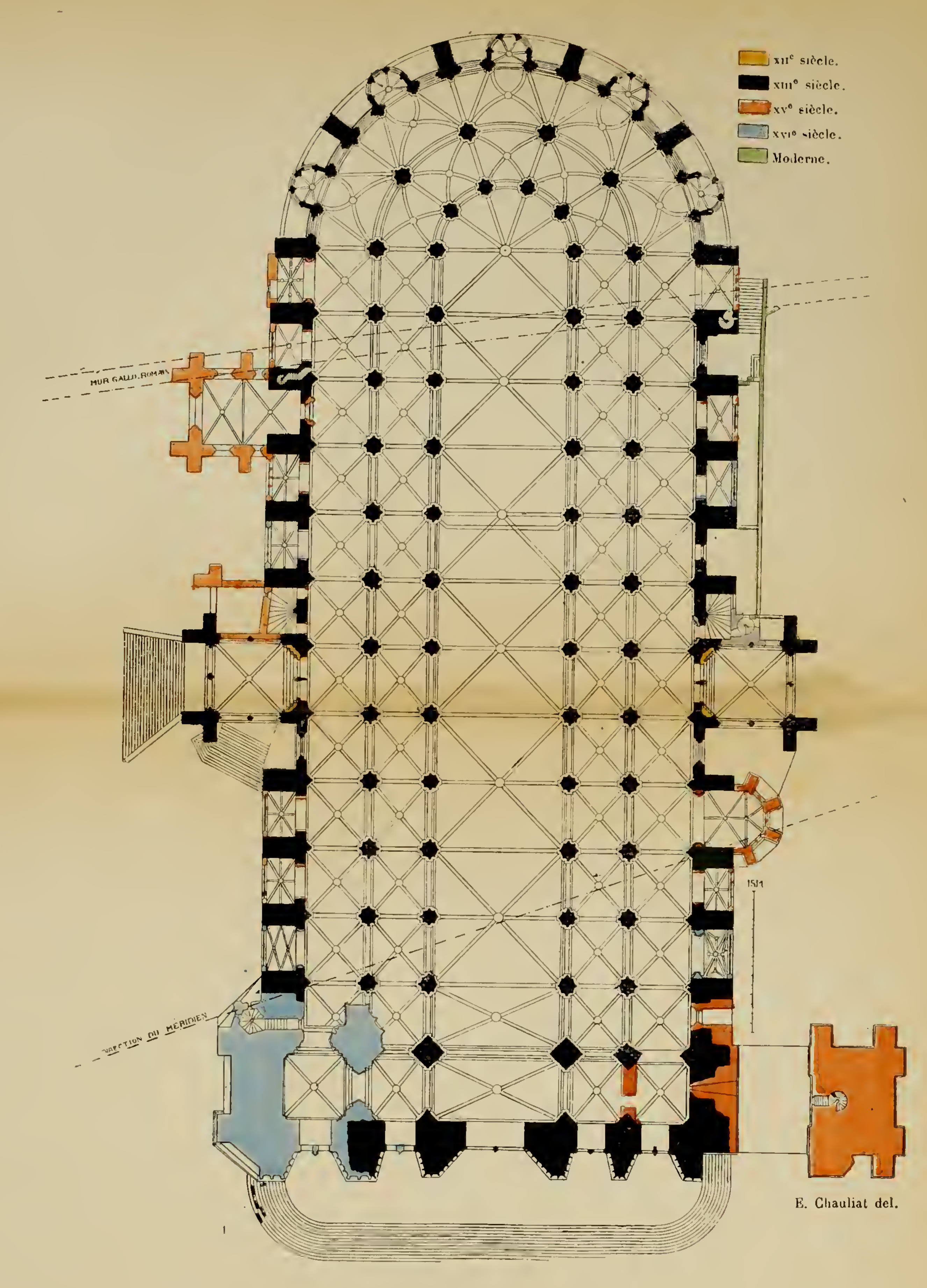
L'Hôtel des Invalides, par Louis Dimier. 35 grav.

Le Mont-Saint-Michel, par Ch.-H. Besnard. 54 grav. et 4 plans.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. Lécureux. 39 grav. et 1 plan.

Senlis, par Marcel Aubert. 39 grav. et 1 plan.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. 5-736.



Plan de la cathédrale de Bourges.

Petites Monographies des Grands Édifices
* * * de la France * * *
Publiées sous la direction de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

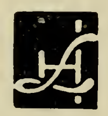
La Cathédrale de Bourges

PAR

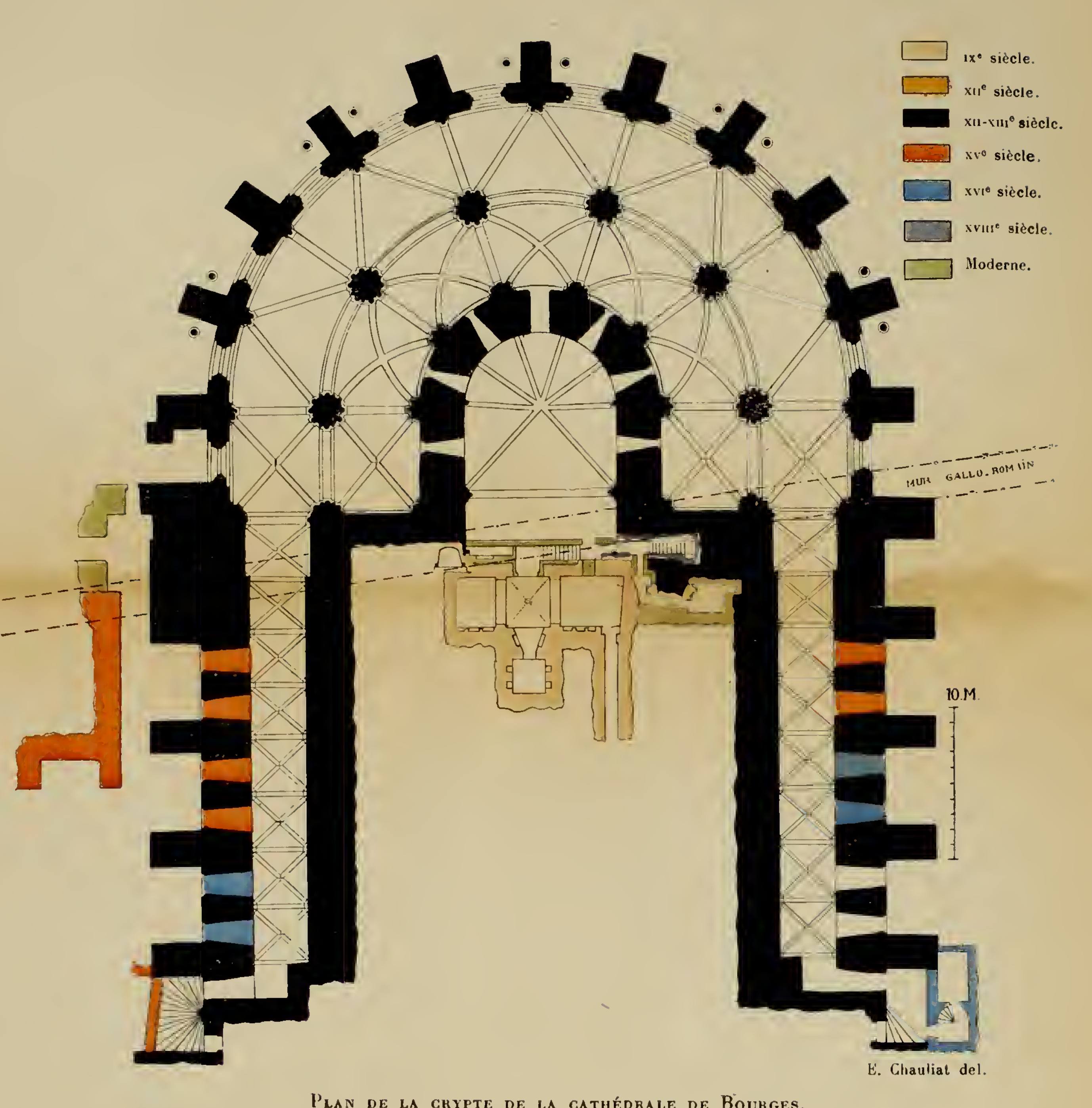
AMÉDÉE BOINET
Archiviste-Paléographe
Bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Ouvrage illustré de 49 gravures et 2 plans.

Deuxième édition.



PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon, 6



PLAN DE LA CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES.



Photo Neurdein.

La cathédrale et les jardins de l'archevêché

AVANT-PROPOS

La cathédrale de Bourges, une des merveilles les plus vantées de l'époque gothique, attend encore sa monographie critique et complète. Dans l'espoir qu'elle tentera un jour la plume d'un archéologue érudit et patient, nous avons rédigé ce modeste ouvrage destiné à indiquer brièvement au visiteur les beautés de ce grandiose édifice, qui se distingue par l'harmonie et l'élancement de ses lignes, par la richesse de sa sculpture et par l'incomparable suite de ses verrières.

Comme tant d'autres belles églises du moyen âge, Saint-Étienne de Bourges a eu beaucoup à souffrir des injures du temps et des hommes. Les guerres de religion, le mauvais goût des chanoines du XVIIIe siècle et la Révolution lui ont porté des coups funestes. Les restaurateurs du XIXe siècle commirent à leur tour de lourdes fautes, malheureusement irréparables.

Les publications d'ensemble sur le monument ne sont pas très nombreuses. Indépendamment du livre du chanoine Romelot (1824), qu'on ne doit consulter qu'avec beaucoup de prudence, nous citerons surtout la *Description historique et archéologique* du baron de Girardot et d'Hippolyte Durand (1849), l'*Histoire et Statistique monumentale du département du Cher* (1883) de Buhot de Kersers, et le guide de l'abbé Barreau (1885). L'*Histoire du Berry* de Raynal (1844-1847) contient aussi d'utiles renseignements.

L'admirable série de vitraux a fait l'objet de deux travaux très importants de la part des Pères Cahier et Martin et du marquis Des Méloizes, qui ont ainsi rendu à nos grands peintres-verriers d'autrefois un hommage digne d'eux. Nous tenons à mentionner encore les études très documentées, parues de nos jours, du marquis Des Méloizes et de MM. Gauchery,

Roger et Pierre, qui figurent dans notre bibliographie. Enfin, nous nous permettons d'indiquer le volume que nous avons consacré aux sculptures de la façade occidentale.

C'est pour nous un devoir de remercier, en terminant cet avant-propos, M. Paul Gauchery pour les indications et les notes qu'il nous a données et communiquées si aimablement, ainsi que notre confrère et ami, M. Gandilhon, qui nous a guidé avec beaucoup d'obligeance à travers les archives départementales du Cher. Qu'ils veuillent bien recevoir ici l'expression de notre sincère gratitude.



Photo A. Boinet.

CUL-DE-LAMPE D'UNE GALERIE DE LA CRYPTE



Photo Martin-Sabon.

Détail de la porte centrale de la façade occidentale

I

HISTOIRE

Les Cathédrales antérieures à la fin du XIIe siècle. — L'histoire des églises qui ont précédé la cathédrale actuelle est extrêmement confuse. Nous ne possédons que quelques données très vagues qui reposent uniquement sur la tradition ou sur les affirmations d'auteurs suspects.

La plus ancienne église, dédiée à saint Étienne, datait du temps même de saint Ursin, qui, vers le milieu du IIIe siècle, vint évangéliser le Berry. Léocade, gouverneur de l'Aquitaine, accorda l'autori-

sation de transformer son palais de Bourges en sanctuaire, pour que le saint évêque pût y déposer les reliques du premier martyr de l'Église, qu'il avait apportées de Rome.

Vers 380, l'évêque saint Pallade aurait édifié au même endroit un second temple, un peu à l'Ouest de l'emplacement occupé, au début du siècle suivant, par le mur gallo-romain. Dans la seconde moitié du VI[e] siècle, Grégoire de Tours nous dit que l'église de Bourges est magnifiquement construite. Fait-il allusion à un monument élevé postérieurement à celui qu'on attribue à saint Pallade ? C'est ce que nous ne pouvons préciser.

Plusieurs historiens du Berry déclarent que l'évêque Raoul de Turenne fit ériger vers 850 une nouvelle basilique. On a supposé que l'abside était alors portée sur une tour de l'enceinte romaine. Nous verrons qu'on a découvert une absidiole remontant sans doute à cette époque et que l'ancien caveau des archevêques qui subsiste encore paraît dater également du IX[e] siècle.

Nous lisons encore ailleurs que sous l'épiscopat de Gauslin (1014-1029), qui fut un grand bâtisseur, on entreprit les travaux d'un monument plus vaste, en commençant par la nef. Cette nouvelle église fut-elle entièrement terminée à cette époque ? Aucun texte ne nous renseigne. Toujours est-il qu'on a découvert en 1856, sous le chœur de l'édifice actuel, les vestiges d'une construction romane, remontant à la première moitié du XII[e] siècle. C'est dans le chœur de cette cathédrale que Louis VII

fut sacré roi de France en 1137. Les deux portes sculptées qui ornent aujourd'hui les porches latéraux en faisaient partie.

La cathédrale actuelle. — Les documents relatifs à la cathédrale élevée au XIIIe siècle sont extrêmement rares. Nous ne connaissons jusqu'ici ni le nom de l'architecte qui a conçu ce vaste monument, ni la date initiale des travaux.

En 1195, l'archevêque Henri de Sully (1184-1199) fait un don de 500 livres pour subvenir, dit-il, aux frais que nécessitent les « réparations » importantes. Il ne parle nullement, dans sa donation, d'une reconstruction, ce qui autoriserait à penser que le monument n'a pas été commencé dans le dernier quart du XIIe siècle, comme certains auteurs l'ont prétendu. On peut répondre, il est vrai, que les réparations en question étaient alors effectuées à la nef qui servait au culte pendant que le chœur était rebâti, et alléguer, en outre, un texte de 1172, d'après lequel l'archevêque Étienne de la Chapelle donne à un de ses clercs, maître Eudes, un emplacement devant la cathédrale pour y bâtir une maison, à condition qu'il le cédera, si cela est nécessaire, pour la reconstruction de l'église. Ce dernier document nous fait donc entrevoir que l'on songeait dès cette époque à bâtir un nouvel édifice. Enfin il est fort possible que Henri de Sully, frère d'Eudes de Sully, évêque de Paris et ancien chanoine de Bourges, ait songé sérieusement à élever une grande cathédrale, qu'il ait consulté ou appelé

le maître d'œuvre chargé à ce moment de poursuivre l'achèvement de la basilique parisienne et qu'il ait même fait commencer les travaux de la crypte. Nous verrons que Saint-Étienne de Bourges et Notre-Dame de Paris présentent certaines analogies, surtout dans le plan.

Quelques textes et la tradition nous invitent à croire que le chœur de la cathédrale de Bourges fut construit sous l'épiscopat de saint Guillaume (1200-1209). Dans un acte, non daté, celui-ci déclare que certaines aumônes ou offrandes seront consacrées entièrement à l'œuvre et à la fabrique de l'église. Un passage de sa vie a paru mériter d'être pris en considération. En 1209, saint Guillaume se disposait à partir pour la croisade contre les Albigeois. Il vint faire ses adieux aux fidèles dans la cathédrale même, mais comme l'endroit où il prêchait était exposé à tous les vents, il fut pris d'une violente fièvre qui l'emporta peu après. On a supposé que le fait avait eu lieu dans l'ancienne nef, ouverte sans doute de plusieurs côtés par suite de la reconstruction du chœur.

Lorsque la canonisation de saint Guillaume fut prononcée le 7 mai 1218, on retira son corps de la crypte pour le transférer dans le chœur et ses reliques furent déposées dans une châsse d'or et d'argent élevée sur des colonnes derrière le maître-autel. A cette date le chœur était donc pour ainsi dire terminé. Les travaux avaient été menés très rapidement.

En 1266, le chapitre attribue, sur une somme de

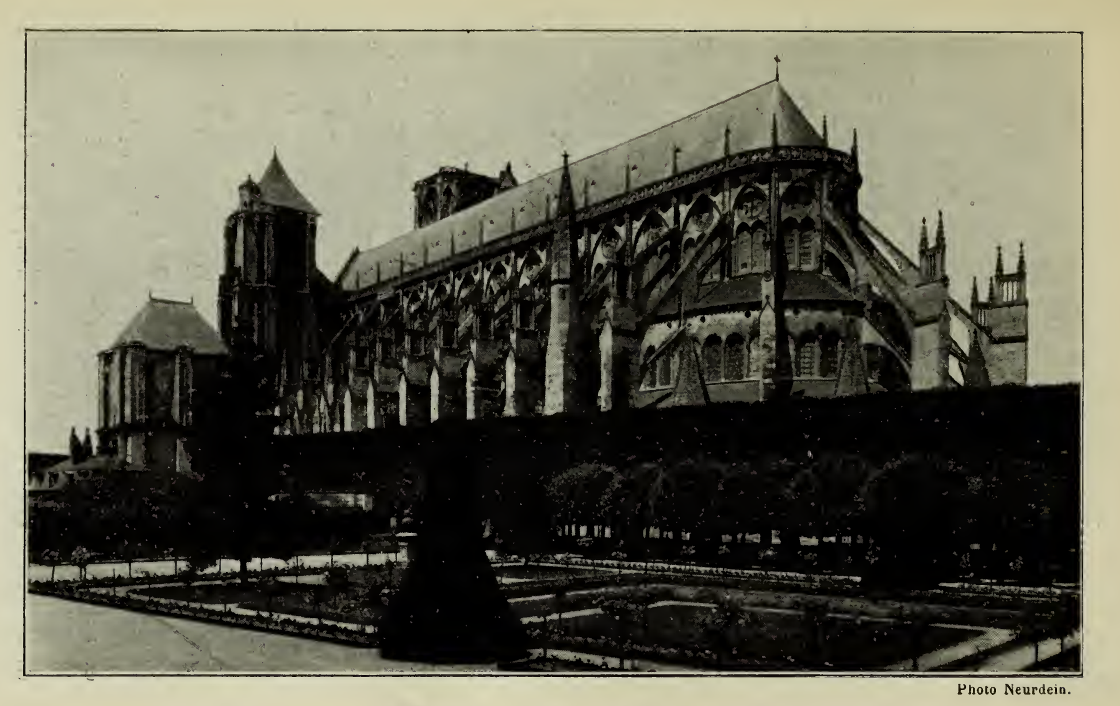


Photo Neurdein.

Vue générale. Façade méridionale

500 livres, 200 à l'œuvre de la fabrique, mais le document n'est guère précis. En tout cas, à cette époque, la nef était presque achevée. En 1313, les chanoines obtinrent de Philippe le Bel la remise d'un subside de 400 livres pour les employer aux réparations importantes de l'église dont les voûtes menaçaient ruine, par suite d'un incendie ou en raison de certains tassements qui s'étaient produits dans le sol.

Le 5 mai 1324, l'archevêque Guillaume de Brosse dédia le monument. Cette dédicace a trompé certains auteurs qui ont cru qu'elle nous donnait la date d'achèvement de la façade occidentale et de ses portes sculptées. En réalité, celle-ci était certainement terminée, comme la nef — sauf le grand pignon central et la tour nord — depuis une quarantaine d'années. Parmi les sculpteurs ayant travaillé aux portes, on peut nommer Aguillon de Droues (ou Droves) qui a eu soin d'inscrire son nom sous un des bas-reliefs des soubassements.

A la fin du XIII[e] siècle, on éleva les deux jolis porches latéraux, en avant des portes romanes. Vers 1390 environ, le duc Jean de Berry fit exécuter à la façade principale, par son architecte Guy de Dammartin, le grand fenestrage ou « grand housteau » qui occupe toute la largeur du vaisseau central. Une curieuse miniature des Très Riches Heures de ce prince à Chantilly, peinte entre 1485 et 1489 par Jean Colombe, de Bourges, et figurant la Présentation de la Vierge au Temple, reproduit dans ses dispositions essentielles, avec toutefois

une certaine fantaisie, la façade telle qu'elle était au xve siècle, avant les modifications opérées un peu plus tard.

C'est aussi à la fin du xive siècle que la cathédrale fut surmontée d'une flèche en charpente revêtue de plomb, établie sur le grand comble, au-dessus de la troisième voûte sexpartite de la nef, ce qui nécessita la construction d'une troisième volée d'arcs-boutants.

Au commencement du xve siècle, la tour sud de la façade fut contrebutée par un pilier du plus disgracieux effet, l'édifice donnant, de ce côté, de sérieuses inquiétudes. C'est à partir de ce moment que s'élevèrent entre les contreforts de la nef et du chœur toute une série de chapelles qui furent embellies de remarquables vitraux et dont les fondateurs furent : Pierre Trousseau (1404), Pierre Aimery (1406), Guillaume de Boisratier (début du xve siècle), Simon Aligret (avant 1412), Robinet d'Étampes (1420-1425), Jacques Cœur (1447), Pierre Fradet (1456), Pierre de Beaucaire (avant 1462), Jean de Breuil (1466) et Jean Le Roy (1472). La sacristie fut bâtie aux frais de Jacques Cœur en 1446-1447.

Les textes nous donnent le nom d'un architecte nommé Robert de Touraine, procureur général, en 1410, de Dreux de Dammartin, maître des œuvres du duc de Berry. Il paraît avoir travaillé assez longtemps à la cathédrale et était encore en fonctions en 1423. On ne sait pas au juste ce qu'il a fait.

Dans le troisième quart du xve siècle environ,

on éleva une nouvelle flèche en charpente, mais elle fut en outre reliée par une toiture transversale à deux pignons, en charpente également, bâtis sur les murs latéraux du vaisseau central, ce qui donnait l'apparence d'un transept.

Le début du XVIe siècle fut marqué par une grande catastrophe. Le 31 décembre 1505, la tour nord s'écroula, entraînant avec elle une partie des voûtes adjacentes et le portail situé à sa base. Cette tour qui était restée longtemps inachevée et qui n'avait été terminée qu'à la fin du XVe siècle par les soins de l'archevêque Guillaume de Cambrai, reposait sur des fondations peu solides. Des architectes appelés de diverses parties de la France avaient déclaré que le désastre était imminent et sur leurs conseils on s'était décidé le 11 décembre 1506 à une reconstruction complète. Mais il était trop tard !

Le chapitre ne se laissa pas décourager par ce malheur. On fit des quêtes dans tout le diocèse et le roi lui-même accorda une somme de 3.000 livres par an. L'archevêque Michel de Bucy contribua pour sa part aux dépenses. Guillaume Pelvoysin fut choisi au début comme maître-maçon et chargé de démolir le pied de la tour qui restait encore debout et menaçait ruine, mais il ne paraît pas avoir eu, dans la suite, la direction des travaux.

Les architectes ou maîtres de l'œuvre furent Colin Byard, Jean Cheneau, Guillaume Pelvoysin et Jacques Beaufils. Colin Byard, qui travailla à Paris, au pont Notre-Dame, et à Blois, a peut-être donné les plans de la tour. Il resta à Bourges de

1508 à 1515. Jean Cheneau, qui paraît dans les comptes de 1508 à 1511, aux mêmes gages que Byard (10 sous par jour), a été employé à la cathédrale d'Auch. Guillaume Pelvoysin, né en 1477, habitait Bourges où il construisit l'Hôtel-Dieu en 1522 et la tour du Pont d'Auron. Ce fut lui qui resta le plus longtemps dans les chantiers de Saint-Étienne. Il touchait toutefois moins que les deux architectes précédents. Après 1540, on n'a aucune trace de lui. Jacques Beaufils le seconda de 1515 à 1518.

La pose de la première pierre eut lieu le 16 octobre 1508. Les travaux furent assez lents au début. Ainsi, en 1514 on n'avait pas encore dépassé le linteau des portes ; mais en 1520 on était parvenu au niveau de la dernière galerie extérieure et le 3 juillet 1523 à la 304e marche de l'escalier intérieur. Le 11 avril 1524, on arrêta que la tour serait terminée par une terrasse, comme à Notre-Dame de Paris, puis qu'on y placerait l'horloge donnée en 1372 par Jean, duc de Berry. De 1535 à 1537, il est souvent question des basses et moyennes voûtes contiguës à la tour, entre autres de celles de la chapelle de Bucy (aujourd'hui des fonts baptismaux). Les comptes vont jusqu'à l'année, 1542, mais tout était pour ainsi dire terminé en 1540. Le total des dépenses s'élevait à 60.000 livres environ.

Les documents nous renseignent d'une façon très complète sur les sculpteurs qui furent chargés de décorer la porte Saint-Guillaume, au pied de la tour, qu'il fallut entièrement refaire, et celle de la Vierge, en partie conservée. Le principal fut Mar-

sault Paule, né à Châteauroux et fils d'un orfèvre de Bourges. Il travailla à la cathédrale de mai 1511 à octobre 1515. On lui doit bon nombre des bas-reliefs de la vie de la Vierge et du Christ qui ornent les soubassements, le « Trépassement de Notre-Dame », des statuettes pour les voussures et la statue de saint Guillaume. Parmi ses collaborateurs, il faut citer surtout Nicolas Poyson et Pierre Byard. Le premier est mentionné dans les registres de comptes de janvier 1513 à octobre 1515. Son œuvre la plus importante paraît avoir été une statue de la Vierge qui a disparu. Il a sculpté aussi des bas-reliefs pour les soubassements et des figurines pour les voussures. Quant à Pierre Byard, sans doute parent de Colin l'architecte, il resta peu de temps (en 1513 seulement). Il exécuta quelques pièces d'imagerie non expressément spécifiées.

Nous connaissons encore les noms des artisans qui exécutèrent les « tabernacles » ou dais abritant les grandes statues ou les statuettes des voussures. Ce sont : Jehan Longuet, Martin Hauquer, Mathellin Vannelles, Guillemin d'Estréez, Jehan Hudde, Guillaume Robert, Jehan Chersalle, etc. Ce dernier se retrouve à Gaillon en 1509.

La miniature des Très Riches Heures du duc de Berry, dont il a déjà été question, nous montre la façade avec des contreforts percés de niches où s'abritent des statues, parmi lesquelles on reconnaît deux personnages lançant des pierres à saint Étienne. Ces contreforts ont été modifiés au cours de la reconstruction de la tour. On en a supprimé

les vides et leur sommet fut garni d'un lanternon.

Quelques chapelles se sont élevées dans la première moitié du XVIe siècle, celles bâties pour Denis de Bar (après 1517), Pierre Copin (1517) et Pierre Tullier (1531-1532). Le Saint-Sépulcre de la crypte fut édifié en 1543, par les soins du chanoine Jacques Dubreuil.

La seconde flèche de la cathédrale, élevée au XVe siècle, fut démolie en 1539 pour raison de vétusté et remplacée par une troisième, en 1543-1544, qui fut accompagnée aussi d'un faux transept dont les pignons, recouverts de plomb peint et doré, étaient ornés de figures en ronde bosse.

Un violent incendie, survenu le 16 mai 1559, endommagea très fortement les voûtes des deux bas-côtés, surtout au nord, et détruisit les orgues appuyées contre le porche nord, la salle des brodeurs, au-dessus de la salle du Chapitre, contre ledit porche, et un certain nombre de vitraux des chapelles et du grand bas-côté. Les travaux de réfection furent estimés à 119.600 livres. Henri II accorda des subsides. En 1584, un ouragan causa encore de graves dégâts.

Au milieu du XVIe siècle, la façade de Saint-Étienne de Bourges devait offrir un ensemble magnifique. Malheureusement les guerres de religion allaient être la cause de ravages irréparables. Le 27 mai 1562, Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, entra dans la ville par surprise ; ses troupes se livrèrent aussitôt à un pillage en règle. La journée du 28 fut particulièrement néfaste. Les protestants se mirent à renverser avec

des cordes les grandes statues de saints qui garnissaient les niches de chaque porte et à briser les bas-reliefs à coups de marteaux. On raconte « qu'ils mettaient tant d'ardeur et d'imprudence à cette œuvre de destruction que quelques-unes des lourdes statues tombèrent sur les profanateurs et les blessèrent de la manière la plus grave ».

« Une voix s'éleva, sans doute au milieu de la foule exaltée, qui proposa d'abattre le vaste édifice et l'on commença aussitôt cette entreprise insensée. Déjà, l'un des énormes piliers qui sont à l'entrée de la nef avait été entamé à sa base et on allait y mettre la poudre quand l'avis des plus modérés prévalut. Ils s'écrièrent qu'il valait bien mieux conserver l'église pour en faire un temple. Mais on fit disparaître tous les signes du culte catholique. Les tombeaux même ne furent pas respectés ; les précieuses reliques de saint Guillaume furent brûlées et on en jeta les cendres au vent ». Le jubé, les œuvres d'art qui garnissaient les autels, le trésor, rien ne fut épargné. Les fragments de reliquaires, de châsses, de vases sacrés que le comte de Montgomery emporta, pour sa part, pesaient 651 marcs. Le chapitre put toutefois cacher une partie des objets précieux, mais il fut obligé d'en vendre après le départ des ennemis, par exemple la châsse de saint Guillaume.

Au cours du XVII[e] siècle, nous avons peu d'événements à noter pour l'histoire de la cathédrale. La chapelle de la Vierge fut embellie par les soins de Claude III de La Châtre († 1614), qui la possédait

alors, et celle de Saint-Jean-Baptiste (aujourd'hui des fonts baptismaux) terminée par Gabrielle de Crevant, veuve du maréchal de Montigny († 1617), qui y éleva un superbe mausolée à la mémoire de son mari. La chapelle Jacques-Cœur, acquise vers le même temps par les L'Aubespine, abrita depuis cette époque un célèbre monument funéraire dû à François Mansart et à Philippe de Buyster et en partie détruit à la Révolution. L'orgue actuel fut commandé en 1663 à Guy Jolly, facteur d'orgues à Paris, et terminé après sa mort par Pierre Cauchois (1667). Un ouragan terrible, survenu en 1680, causa de grands dommages à la verrière du grand pignon.

Après un incendie survenu le 2 mars 1699, on dut construire une quatrième flèche qui fut démolie en 1745, ainsi que le faux transept, parce qu'elle menaçait ruine.

Le XVIIIe siècle devait être une époque funeste pour Saint-Étienne. Cédant au goût du temps, le chapitre décida de modifier complètement la décoration du chœur et de supprimer à cet effet tout le mobilier et les œuvres d'art qui s'y trouvaient. De ces embellissements, — si l'on peut employer ce terme, — qui coûtèrent des sommes énormes, il ne reste presque rien aujourd'hui.

Avant de parler de ces travaux à jamais regrettables, il n'est pas inutile de dire en quelques mots quelle était la disposition du chœur. Il y avait tout d'abord, adossé aux huitièmes piliers de la nef, un jubé orné de sculptures représentant des scènes

de la Passion et dont l'exécution remontait à la fin du XIIIe siècle. Un mur de 15 pieds de hauteur lui faisait suite pour enclore le chœur. Couvert également de sculptures à l'extérieur, il était tendu à l'intérieur de tapisseries à personnages qui apparaissaient au-dessus d'un double rang de stalles hautes et basses. Le maître-autel, consacré en 1526, était entouré de six colonnes de cuivre surmontées de statues d'anges tenant les instruments de la Passion et en avant se dressait un magnifique candélabre à sept branches. Deux autres autels avaient été élevés dans le sanctuaire : celui, très populaire, de saint Guillaume, derrière le grand autel, touchant le tombeau même du saint et devant sa châsse, et au milieu du chœur celui qui reposait sur le tombeau du bienheureux archevêque Philippe Berruyer. Le reste du chœur était occupé par des tombes de pierre, de cuivre, de marbre et de bronze.

Les chanoines, pour justifier leurs projets, donnèrent comme raisons que le maître-autel avec ses dimensions excessives et ses colonnes était très encombrant, que le jubé et les clôtures empêchaient les assistants de voir l'officiant, que les stalles étaient vermoulues et que les tapisseries s'en allaient en loques. A vrai dire, ils avaient, suivant les idées de l'époque, le plus profond dédain pour les œuvres gothiques.

Mais il fallait beaucoup d'argent pour les travaux qu'on voulait entreprendre. La suppression de la Sainte-Chapelle, prononcée par arrêt du Conseil d'État du 11 août 1756, et l'union de ses biens, fruits

et revenus à ceux de la cathédrale vinrent apporter au chapitre, par une chance inespérée, 40.000 livres de rente annuelle. Le 26 février 1757, des lettres-patentes du roi lui abandonnaient en outre le trésor, les ornements et le mobilier de la dite Sainte-Chapelle (tombeau du duc de Berry, verrières, autel de Notre-Dame la Blanche, etc.).

Les chanoines s'adressèrent à René-Michel Slodtz dit Michel-Ange, sculpteur du roi et architecte, si célèbre à l'époque. Celui-ci, par un traité passé le 8 octobre 1756, se chargea de diriger la décoration, de donner les plans et les dessins et de surveiller les travaux de menuiserie, de serrurerie et de marbrerie. Il s'agissait de faire disparaître ou de vendre tout ce qui ornait le sanctuaire et de mettre à la place un dallage en marbre de couleur, un autel des féries, un maître-autel, des stalles neuves avec dossiers, deux jubés ou tribunes, des grilles de fer forgé et un autel de marbre dans la crypte. On voulait aussi reconstruire la sacristie, mais ce projet ne fut jamais exécuté, fort heureusement du reste.

L'autel des féries ou des anniversaires, en marbre, occupait, derrière le maître-autel, l'emplacement de l'ancien autel de saint Guillaume. Celui de la crypte fut élevé vis-à-vis du tombeau du duc de Berry en 1757-1758.

Les deux jubés ou tribunes, en forme d'ambons, à l'entrée du chœur, l'un pour chanter l'évangile, l'autre pour lire l'épître et le graduel, furent terminés en 1762 ; ils étaient ornés de médaillons, de rosaces et de fleurs de lys.

Pour soutenir les grands panneaux des stalles, on éleva un mur de pierre de quatre mètres de hauteur ; on utilisa à cet effet des matériaux de la Sainte-Chapelle et de l'ancien jubé ; d'admirables morceaux de sculpture du XIII[e] siècle furent ainsi noyés dans la maçonnerie.

Les stalles furent la partie la plus importante des travaux de Slodtz. Le marché fut signé le 17 décembre 1757 et la menuiserie confiée à Joseph-Eustache, de Bourges. L'ensemble comprenait cent vingt-quatre stalles hautes et basses, avec miséricordes ornées de palmettes et de feuillages, huit escaliers, trente pilastres encadrant dix-huit grands panneaux et huit petits panneaux adossés aux piliers, avec médaillons contenant la tête d'un saint archevêque de Bourges. Le tout ne fut livré qu'en 1767. La sculpture était de la main même de Slodtz.

Les neuf grilles de fer forgé, d'un beau travail, furent posées en 1760 et exécutées par Joseph Pérez, maître-serrurier de Paris, sur les dessins de Slodtz. Celle de l'entrée du chœur, à deux vantaux, fut surmontée des armes du cardinal de La Rochefoucauld. Elle servit de modèle à la grande grille de la cathédrale d'Amiens.

Slodtz, mort en 1764, ne vit pas terminer la décoration dont il avait été chargé. Ce fut le sculpteur Louis-Claude Vassé, son rival, son ennemi juré, qui prit sa succession à Bourges. L'œuvre de celui-ci comprend le maître-autel et l'ornementation du rond-point.

Le maître-autel, de marbre blanc, avec ornements

en bronze et pilastres cannelés, fut consacré le 21 décembre 1767. Quant à la décoration du rond-point, elle comprenait deux anges de plomb imitant le marbre blanc, portant des torchères et placés sur des socles de marbre aux extrémités du gradin du maître-autel, puis un corps d'architecture, derrière l'autel des féries, qui encadrait une Lapidation de saint Étienne, enfin au-dessus, une gloire d'où descendaient deux anges de plomb qui apportaient une palme et une couronne à saint Étienne, le tout peint couleur de marbre blanc. La Lapidation fut mise en place en 1769.

Pour faire face aux dépenses énormes que nécessitèrent tous ces embellissements, le chapitre fut obligé d'avoir recours à divers expédients. Les revenus de la Sainte-Chapelle et les dons, tels que ceux du cardinal de La Rochefoucauld et de l'archevêque Phelypeaux d'Herbault, étaient malheureusement insuffisants. On vendit alors ou on envoya à la fonte tous les vases et objets d'argenterie qui étaient hors d'usage. On brûla, pour en tirer l'or et l'argent, tous les parements d'autel devenus inutiles et on se défit d'une partie des joyaux et ornements provenant de la Sainte-Chapelle. De plus, en 1768, les précieuses tapisseries du XIVe, du XVe et du XVIe siècle, qui se plaçaient autour du chœur dans les fêtes solennelles, furent, pour une bonne part, aliénées. Les chanoines enfin contribuèrent eux-mêmes aux dépenses en abandonnant à plusieurs reprises leurs quartiers. Les travaux et la décoration exécutés sous

la direction de Slodtz et de Vassé coûtèrent environ 179.000 livres.

Le XVIII[e] siècle a été encore marqué par la suppression, en 1760, d'une partie des verrières du premier bas côté du chœur qui représentaient des figures de saints évêques de Bourges, et cela sous prétexte que l'église était trop sombre.

Tous les embellissements dont nous avons parlé et qui avaient demandé tant d'argent, n'eurent qu'une durée éphémère. La Révolution arriva, et sur l'ordre de l'évêque constitutionnel Torné, le chœur fut de nouveau saccagé. En 1791, on fit disparaître les deux jubés ou tribunes qui étaient à l'entrée du chœur, trente-six stalles, entre les huitièmes et neuvièmes piliers — ce qui diminua le chœur d'une travée — et les belles grilles exécutées par Joseph Pérez. Les Révolutionnaires n'épargnèrent pas non plus la décoration du rond-point. Le maître-autel et l'autel des anniversaires restèrent seuls debout, parce qu'ils furent jugés utiles pour servir d'assises au théâtre sur lequel se célébrèrent successivement le culte de la déesse Raison et celui des Théophilanthropes.

Les richesses que renfermait encore le trésor furent envoyées à la Convention nationale (procès-verbal du 26 brumaire, an II), les camées remis ensuite à la Commission des Monuments, les pierres précieuses déposées provisoirement au Comité des inspecteurs de la salle de la Convention, les métaux, transportés à la Monnaie et fondus.

L'histoire de la cathédrale au XIXe siècle est celle des grands travaux de réfection qui y ont été exécutés et dont les premiers remontent à 1829. Dirigés d'abord par Pajot, architecte d'Orléans, secondé par Jullien, architecte du département du Cher, ils se sont poursuivis avec activité jusqu'en 1847. Ils ont donné lieu à de violentes critiques qui malheureusement n'étaient que trop fondées. Le rapport de Didron, daté de 1848, est à ce sujet très édifiant. Ce fut surtout la façade occidentale qui eut à souffrir de la maladresse et de l'inconscience des restaurateurs. Les sculptures du portail central et des deux portes qui sont à droite furent refaites en grande partie par Romagnési, puis par Caudron, de 1834 à 1846. Ce qu'ils ont fait témoigne le plus souvent d'une ignorance presque complète de l'iconographie du moyen âge. Caudron a restauré le tympan du Jugement dernier, les portails Saint-Étienne et Saint-Ursin, enfin les bas-reliefs des soubassements. Il a employé un mastic en ciment romain jaunâtre qui a produit en certains endroits des effets désastreux. On enfonçait dans la pierre ancienne des goujons de fer ou de cuivre, afin de modeler tout autour le mastic. Mais celui-ci, sous l'action de la chaleur, s'est desséché et fendu, est même tombé, de sorte que les goujons sont à nu. Ajoutons que les statues adossées aux trumeaux ou placées au sommet des pignons sont fort médiocres.

Les sculptures des deux portails de gauche, mutilées par les protestants d'abord, puis sans

doute par les révolutionnaires, n'ont pas été touchées. Vers 1835 les culées extérieures ont été surmontées de deux clochetons réunis par une arcature et le grand comble a été garni d'une balustrade avec hauts pinacles. On reconstruisit aussi la flèche de l'escalier Saint-Guillaume en modifiant son profil. Les six arcs-boutants supplémentaires élevés au XIVe siècle pour soutenir la flèche furent démolis à cette époque. On plaça enfin sur le porche sud, en 1845, une balustrade et six clochetons.

Nous ne nous attarderons pas sur les travaux exécutés vers le même temps à l'intérieur. Nous parlerons surtout des vitraux du chœur et du déambulatoire qui furent restaurés de 1845 à 1847 par un peintre-verrier de Clermont-Ferrand nommé Thévenot. Didron a insisté dans son rapport sur les erreurs commises par ce dernier, mais ses critiques sont peut-être un peu trop sévères. Certaines verrières ont été simplement consolidées et remises en plomb, d'autres ont été complétées. Celles de l'histoire de saint Thomas et de la Nouvelle-Alliance ont dû être reprises entièrement. Quant aux vitraux des chapelles, on en a réparé plusieurs dans la seconde moitié du XIXe siècle. Mais il y en a encore un certain nombre qui sont dans un état assez pitoyable.

Quelques faits méritent encore d'être signalés. En 1850, le cardinal Dupont fit supprimer les murs auxquels étaient adossés les panneaux des stalles qui furent enlevés. On ramassa alors dans les dé-

combres onze grandes pierres sculptées provenant du jubé et de l'ancienne clôture du XIII[e] siècle et qui sont déposées aujourd'hui au musée de Bourges et au Musée du Louvre[1]. Les stalles furent en même temps réduites à soixante-douze.

Les chapelles ont été restaurées ou repeintes au milieu ou dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, par exemple celles de la Vierge (1844), du Sacré-Cœur (1846-1850), de Sainte-Solange (1859-1860) et de Notre-Dame du Mont-Carmel (1863). Le grand orgue a été remis à neuf en 1859-1860, le trône pontifical posé en 1856 et la chaire inaugurée en 1878. Le portail méridional a été l'objet d'une réfection en 1878 et celui du nord peu après. A partir de l'année 1882, d'importants travaux ont été exécutés dans les parties hautes, grâce à un crédit spécial.

En 1904, on a déblayé la partie de la crypte (hémicycle) qui avait été autrefois comblée et on a reculé le Saint-Sépulcre à l'ouest. Le caveau où l'on déposait autrefois les corps des archevêques est depuis cette époque accessible aux visiteurs. Enfin en 1911 on a achevé la restauration du grand fenestrage de la façade occidentale, qui a coûté 60.000 francs.

[1] D'autres fragments ont été découverts en 1894, lors de la pose du calorifère, et en 1905.

II

DESCRIPTION

I

RESTES DES CATHÉDRALES ANTÉRIEURES

Ancien caveau des archevêques. — Sous les deuxième et troisième travées du chœur actuel s'étend une crypte très ancienne que l'on peut à présent visiter et qui servit de 1760 à 1904 à la sépulture des archevêques. Abandonnée sans doute de très bonne heure, elle fut découverte et aménagée à ce dernier usage en 1760, lors des travaux d'embellissement du chœur de l'église haute.

Elle comprend d'abord une salle perpendiculaire à l'axe de l'édifice, adossée à l'est dans toute sa longueur au mur romain, de 11 mètres de long environ, sur 2m,70 de large, d'une hauteur de 3m,10 et couverte d'une voûte en berceau supportée par deux arcs doubleaux. Le sol est à 5m,50 au-dessous de celui de l'église actuelle ; la partie centrale présente une voûte d'arêtes assez grossière. Le long du mur occidental règne une arcature, formée de

pilastres carrés, avec chapiteaux taillés en biseau, sans ornementation ni moulures.

Par un passage percé de chaque côté d'une niche en plein cintre et qui se rétrécit de plus en plus pour n'avoir que $0^{m},75$ de largeur à l'ouest, on parvient ensuite à un petit caveau (ou cella), voûté en berceau, de $2^{m2},20$ de surface environ et de $1^{m},90$ de hauteur, percé sur chacun des murs du nord et du sud de deux niches. Avant les restaurations effectuées en 1859 et 1879, la porte basse et étroite qui fermait le passage dans la partie la plus resserrée, avait conservé son linteau, ses piédroits, ses feuillures et ses gonds, ce qui a fait penser que la petite pièce était destinée à renfermer des objets précieux ou des reliques.

Dans le fond de la cella était autrefois un autel sur lequel on plaçait le cercueil du dernier archevêque mort et qui paraissait remonter à une haute antiquité. Il a malheureusement disparu dans les restaurations récentes.

Un mot à présent des chemins d'accès à cette ancienne crypte. Dans le mur oriental de la première salle est percée une porte qui, avant les travaux de 1904, était murée et qui communique aujourd'hui par un escalier avec l'hémicycle central de la grande crypte du XIIIe siècle. Cet hémicycle avait été coupé en deux par un mur auquel était adossée une Mise au Tombeau. En outre, la partie comprise entre celle-ci et le caveau des archevêques avait été complètement comblée. On l'a déblayée récemment et le Saint-Sépulcre a été reculé vers l'ouest,

ce qui a rendu à l'hémicycle son aspect primitif.

A l'angle sud-ouest s'ouvre un ancien passage ou corridor, d'une longueur de 5m,94 et couvert par de grandes dalles qui sont à un niveau plus élevé que le sol de l'église romane dont il sera question plus loin. Il avait deux portes, une à l'entrée et une à l'extrémité. Il est difficile de savoir comment et à quel endroit exactement il communiquait avec l'église supérieure.

Enfin il existe encore un ancien chemin d'accès, avec escalier, pratiqué en 1760, dont l'ouverture est marquée dans le premier bas côté sud du chœur actuel (3e travée) par une large dalle. Ce chemin, par lequel on descendait les cercueils des archevêques, a été supprimé à son extrémité, à l'endroit où il faisait un coude pour déboucher presque à l'angle sud-ouest du caveau longitudinal.

La crypte que nous venons de décrire est d'une forme qui ne paraît pas rituelle. Elle rappelle celle de Saint-Aignan d'Orléans. La partie orientale devrait être demi-circulaire. On est donc en droit de supposer qu'elle servait primitivement de sépulture pour les archevêques ou de cachette pour des reliques. Quant à sa date, nous croyons pouvoir la reporter à l'époque carolingienne, c'est-à-dire au temps où fut construite l'église que la tradition attribue à Raoul de Turenne (milieu du IXe siècle).

Des fouilles opérées en 1856 par M. L.-H. Roger, architecte diocésain, lors de la pose des pierres de scellement de la grille septentrionale du chœur, ont amené la découverte, entre le troisième et le

quatrième pilier, d'une absidiole d'une des églises primitives. M. Octave Roger a bien voulu nous donner quelques renseignements intéressants, d'après les notes laissées par son père.

Cette absidiole, dont le sol se trouvait à $1^m,56$ en contre-bas de celui de la cathédrale actuelle, était de petites dimensions; la maçonnerie, assez grossière et économique, était faite de petits moellons calcaires mélangés à des cailloux. Les parements, en pierre de Bourges, n'étaient que plaqués et n'avaient que 20 centimètres d'épaisseur. Le fond était enduit en mortier blanchi à la chaux. De chaque côté de l'entrée, se voyaient deux fûts de colonnes en pierre de Vallenay ($0^m,255$ de diamètre) dont les bases et la partie supérieure étaient moulurées. M. Roger a pu se rendre compte que l'absidiole avait été construite sur le mur gallo-romain.

Quelle date devons-nous lui assigner? Nous penchons beaucoup pour y voir un reste de la cathédrale carolingienne. Dès cette époque, l'abside était peut-être établie sur la tour de l'enceinte gallo-romaine qui s'élevait dans l'axe de l'édifice actuel. Le caveau, dont nous venons de parler, se serait trouvé presque au-dessous du maître-autel. Nous n'avançons toutefois cette hypothèse qu'avec beaucoup de réserve.

Vestiges de la cathédrale romane. — Dans la première moitié du XIIe siècle, la cathédrale a certainement été rebâtie, au moins en partie. C'est ce

que prouvent d'abord les résultats des fouilles faites en 1856-1857 sous le premier bas côté sud du chœur, entre le troisième et le quatrième pilier (3e travée). On a découvert, entre deux excavations, non loin de l'endroit où passe le mur gallo-romain, un mur plein, orné des deux côtés de colonnes de différentes grosseurs dont il ne reste que les bases et 60 ou 70 centimètres de fût, et qui reposent sur un dallage situé à 1m,84 en contre-bas du niveau de l'édifice actuel. Les colonnes sont engagées devant des dosserets et dans les angles rentrants. Les moulures et les griffes nous donnent à croire que ces vestiges appartenaient à une construction du second quart du XIIe siècle environ. Le chevet était bâti sur une tour de l'enceinte gallo-romaine.

Il y a lieu de croire que la cathédrale romane avait d'assez vastes dimensions. Elle comportait des bas-côtés doubles. Les deux belles portes des porches nord et sud de l'édifice actuel en proviennent certainement. Par leur riche ornementation et leur grandeur, elles indiquent que l'église était importante. Nous les décrirons plus loin, en même temps que l'extérieur du monument.

Notons enfin qu'il existe à l'entrée de la chapelle Sainte-Solange, dans le déambulatoire au sud, une grande arcade formée de trois boudins séparés par des perles et deux colonnes avec chapiteaux ornés d'animaux, qui sont aussi des restes de l'église romane.

M. Gauchery pense que les portes latérales et les colonnes de la chapelle Sainte-Solange ont

toujours été à la même place. L'architecte du XIIIe siècle aurait suivi pour les murs latéraux les fondations de l'église du XIIe. Les bases découvertes en 1857 pourraient alors appartenir aux piles d'une crypte, à condition de supposer que le chœur était très surélevé, comme à la cathédrale de Nevers. Il est certain qu'en examinant de près les portes latérales, on ne voit pas trace de démontage et il paraît bien surprenant qu'on ait rapporté dans une chapelle des colonnes qui n'en valaient guère la peine. M. Gauchery incline à croire que la chapelle Jacques-Cœur, symétrique à celle de Sainte-Solange, présentait elle aussi, avant le XVe siècle, des parties romanes

D'autres vestiges de la cathédrale du XIIe siècle ont été encore reconnus par lui, notamment une petite porte en plein cintre, encadrée de deux colonnettes, encore visible aujourd'hui entre le portail sud et la chapelle Sainte-Solange, à la 9e travée, et qui permettait de communiquer avec l'archevêché.



Photo Neurdein.

LE JUGEMENT DERNIER. LES ÉLUS

II

LA CATHÉDRALE ACTUELLE

Plans et dimensions. — Contrairement à la règle adoptée pour presque toutes les grandes églises gothiques, la cathédrale de Bourges n'offre pas le plan en forme de croix latine. C'est un long parallélogramme dont l'extrémité orientale se termine en hémicycle. On distingue : le chœur, à quatre travées (au lieu de cinq primitivement), le rond-point, à cinq pans, la nef, à neuf travées, enfin les deux tours de la façade occidentale, au-dessus de la première travée du petit collatéral. Des bas-côtés doubles règnent sur toute la longueur,

comme à Paris et à Meaux, ce qui n'est pas très fréquent au moyen âge. Sur le déambulatoire s'ouvrent cinq chapelles rayonnantes. Le chœur et la nef sont flanqués de treize chapelles, d'une sacristie et d'une salle capitulaire, qui n'étaient pas prévues primitivement et qui remontent au xve et au xvie siècle.

A la dernière travée droite du chœur, au rond-point et aux doubles bas-côtés, correspond une vaste crypte, de même plan. Par cette crypte, on communique avec l'ancien caveau des archevêques dont nous avons parlé.

Sept portes principales donnent accès dans l'intérieur, cinq à la façade occidentale et deux latérales, à la septième travée de la nef. Ces portes latérales sont précédées d'un porche. L'escalier à vis, ménagé dans la tourelle nord-est de la tour septentrionale de la façade principale, dessert toutes les parties hautes du monument. On parvient à la crypte par deux escaliers qui sont pratiqués à la huitième travée de la nef. Un autre escalier, dit de Saint-Guillaume, au sud, percé dans un contrefort, permet aussi d'atteindre les combles.

La superficie de l'église est de 6.200 mètres carrés environ, ce qui lui donne le cinquième rang après Cologne, Amiens, Chartres et Reims[1]. Les pierres

[1] Les dimensions principales sont les suivantes : Longueur hors œuvre, c'est-à-dire du nu extérieur des maîtres piliers de la façade à celui des contreforts extérieurs de la chapelle de la Vierge : 125 mètres ; dans œuvre : 117^{m},95. Largeur de la nef ou du chœur avec les bas-côtés, hors œuvre : 50 mètres ; dans œuvre : 41 mètres ; largeur du vaisseau central, d'axe en axe :

employées pour la construction proviennent surtout des carrières de La Celle, de Meillant et de Saint-Florent. Pour les parties sculptées, on a choisi de préférence la pierre de Charly.

Crypte. — La crypte de Saint-Étienne de Bourges est de dimensions tout à fait exceptionnelles et surpasse par la beauté et la solidité presque toutes celles qui lui sont antérieures ou contemporaines. Notre-Dame de Chartres paraît seule l'emporter à ce point de vue. Cette église inférieure est une nécessité de construction et non de culte. On n'y venait point vénérer, comme aux époques anciennes, le corps ou les reliques d'un saint.

La cathédrale primitive ne dépassait pas tout d'abord l'enceinte romaine dont il a été déjà question. Puis, lorsque l'église fut reconstruite dans le premier quart du XIIe siècle dans des proportions plus grandes, son abside fut portée par la tour qui se dressait à peu près dans l'axe du monument actuel. Lorsqu'à l'extrême fin du XIIe siècle, l'architecte conçut la cathédrale sur des plans beaucoup plus vastes, il fut obligé, pour construire une partie du chœur et le double déambulatoire, de descendre dans le fossé de la ville et par conséquent de faire un étage inférieur.

Cet étage a été réalisé avec une science parfaite. Son plan répond exactement à celui de l'église

14^{m},96. Hauteur de la grande voûte sous clef : 37^{m},15 ; du premier bas-côté : 21^{m},30 ; du second : 9 mètres ; des grands piliers : 17 mètres.

haute. Il correspond à la dernière travée droite du



Photo Martin-Sabon.

CRYPTE

chœur et à tout le rond-point, avec les bas-côtés.

Un massif demi-circulaire de trois mètres d'épaisseur, entièrement plein, percé seulement de six baies et d'une porte très étroites, sert de support aux piliers du rond-point. Six fortes piles isolées, de $2^{m},10$ de diamètre et de $3^{m},60$ de hauteur, séparent les bas-côtés et se trouvent juste dans le prolongement de celles de l'église supérieure. Elles sont cantonnées de huit colonnes engagées devant des dosserets et de quatre colonnettes. Des groupes de colonnes adossées au massif circulaire et aux murs extérieurs reçoivent les retombées des voûtes.

Le premier bas-côté est voûté d'ogives. Le second présente, sauf à la première travée, une disposition différente qui ne se répète pas à l'église supérieure : le trapèze est divisé en trois triangles dont le plus grand a la pointe tournée vers l'extérieur et s'appuie à la base sur deux piliers. Ces voûtes sont robustes et élevées et rien n'en accuse la situation écrasante.

La crypte est un peu au-dessous du terrain extérieur actuel, mais ses fenêtres, au nombre de douze, entre les contreforts, étant au niveau de l'ancien fossé, qui est assez large, son éclairage est très suffisant. Les fenêtres, dont l'ouverture est ébrasée, sont encadrées d'un tore qui repose sur des colonnettes ne descendant pas jusqu'au sol.

La décoration des chapiteaux est remarquable, tout en étant très sobre. Elle comprend le plus souvent des crochets peu épanouis, entre lesquels se détachent, comme à Notre-Dame de Paris, des feuilles plates de fougère, d'arum ou de nénuphar.

Quelques chapiteaux vers l'ouest ont une ornementation qui rappelle plutôt l'acanthe.

La partie comprise dans le massif demi-circulaire, ou hémicycle, qu'on appelle quelquefois improprement la rotonde, présente une voûte dont les nervures sont à bandeaux plats et retombent en partie sur des pilastres. La moitié de cet hémicycle avait été remblayée anciennement. On l'a complètement dégagée en 1904, ce qui a eu pour résultat de reculer plus à l'ouest le Saint-Sépulcre dont nous parlerons plus loin.

Il paraît certain que dans le projet primitif cette crypte devait s'étendre vers l'ouest et faire disparaître les anciennes parties souterraines situées à l'intérieur de l'enceinte gallo-romaine. Les nervures d'une voûte étaient déjà commencées quand on abandonna ce projet.

Le style des chapiteaux, le profil des bases, le plan des piles et d'autres détails nous prouvent que la crypte que nous venons de décrire rapidement remonte au règne de Philippe-Auguste, et plus exactement à l'extrême fin du XIIe siècle ou au début du XIIIe. Elle n'est pas sans montrer certaines analogies avec Notre-Dame de Paris[1].

On y accède par deux longues galeries en pente douce, pratiquées sous quatre travées du second bas-côté de l'église haute et qui débouchent à l'est, à peu près à l'endroit où passait le mur romain, par deux escaliers symétriques de treize marches.

[1] Les accessoires et objets mobiliers de la crypte sont décrits pages 92 et 126. Le visiteur peut s'y reporter dès maintenant.

Ces galeries qui nous paraissent, pour plusieurs raisons, un peu postérieures à la crypte elle-même, présentent des voûtes d'ogives qui retombent sur de curieux culs-de-lampe à personnages ou à figures grotesques, dont quelques-uns ont été refaits. Elles aboutissent à l'ouest à deux escaliers à vis hors œuvre qui les mettent en communication avec la cathédrale et qui s'ouvrent par des portes datant, l'une du XVe siècle, l'autre du XVIe.

Intérieur. — Le visiteur est tout d'abord frappé de la légèreté et de l'élégance des piles et de la hauteur des voûtes. On a reproché à l'édifice l'absence de transept. Et de fait, le transept rompt la monotonie d'un grand vaisseau et permet une décoration plus riche, par la présence de ses deux croisillons percés de roses et de fenêtres et couverts de sculptures à l'extérieur. Mais ici, l'architecte a su concevoir et réaliser une perspective unique, une imposante et gigantesque colonnade.

Il a usé, en outre, comme l'a fait remarquer M. Gauchery, d'un système très ingénieux, à savoir l'évasement de la nef vers le rond-point[1], afin de combattre l'effet de perspective que donnent deux plans verticaux parallèles sur un alignement de plus de 100 mètres, sans rencontrer de saillie ou d'interruption. Les collatéraux sont donc évasés en sens inverse, ce qui fait que de la première travée ils paraissent extrêmement rétrécis.

Bien que la construction ait été élevée dans un espace de soixante à soixante-dix ans environ, il y

[1] A la première travée, la largeur d'axe en axe des piliers est de 14^m,12; elle est de 14^m,93 à la treizième.

règne une grande unité et une régularité parfaite. Il

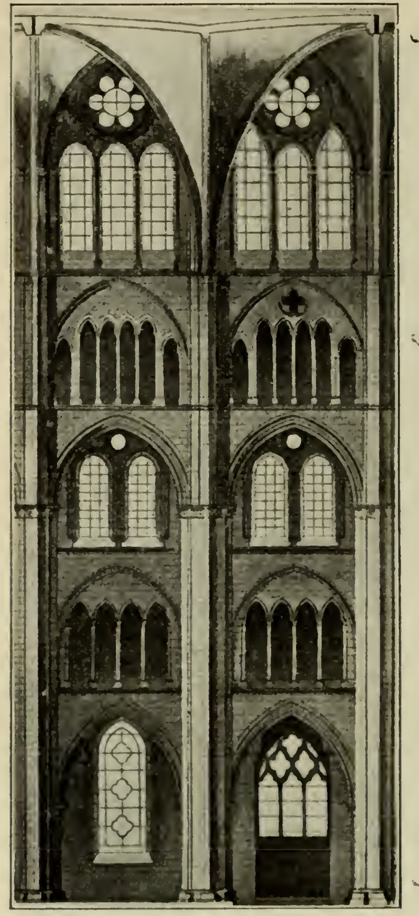


Photo Martin-Sabon.

NEF

faut examiner de très près les moindres détails pour

s'apercevoir qu'il y a réellement des différences de style et d'ornementation. Les architectes qui ont succédé au maître d'œuvre, malheureusement anonyme, auquel nous devons ce vaste monument, ont suivi rigoureusement le plan primitif et ne se sont guère permis que quelques modifications secondaires, notamment dans le tracé des arcs du triforium inférieur.


TRAVÉES INTÉRIEURES DE LA NEF

Tout l'édifice est voûté sur croisées d'ogives, qui, dans le vaisseau principal, embrassent deux travées, sauf vers la façade occidentale. L'élévation intérieure comprend cinq étages ou divisions : le rez-de-chaussée

ou les grandes arcades du premier bas-côté, auquel correspond le second bas-côté, le triforium du premier bas-côté qui fait tout le tour de l'église, les fenêtres de ce même bas-côté (à ces trois divisions correspond la hauteur des grandes arcades du vaisseau central), puis le triforium de la nef et du chœur, enfin les fenêtres hautes.

Les grandes piles isolées, au nombre de soixante, sont, sauf les quatre premières, près de la façade occidentale, de forme cylindrique et flanquées de huit colonnettes engagées, de peu d'épaisseur.

Dans le vaisseau central, on a adopté pour les deux premières travées la voûte d'ogives sur plan barlong et à partir de la troisième, la voûte sexpartite. Dans ce dernier cas, une pile forte alterne avec une pile un peu plus faible ; la première supporte les retombées de la croisée d'ogives et la seconde l'arc doubleau qui coupe cette dernière. Les huit colonnettes engagées reçoivent au gros pilier les archivoltes des grandes arcades, les arcs doubleaux du vaisseau principal[1] et du premier bas-côté, les formerets des hautes fenêtres et les ogives des voûtes du premier bas-côté. Les ogives de la nef et du chœur retombent aussi sur des colonnettes, mais celles-ci s'arrêtent aux tailloirs des chapiteaux des gros piliers. Les quatre branches d'ogives du rond-point sont percées d'un oculus.

Les deux premières piles de la nef sont diffé-

[1] Les grands arcs doubleaux du vaisseau principal portent les traces des remaniements effectués sous Philippe le Bel, après 1313.

rentes et beaucoup plus massives. Elles sont sur plan carré, de 2m,60 de côté, disposées diagonalement et revêtues de 24 colonnettes. C'est à cet excès de force et à cette précaution que cette partie du monument a pu résister en 1506.

Le premier bas-côté doit sa hauteur exceptionnelle de 21m,30, qui n'a son analogue en France que dans le chœur de la cathédrale du Mans, à ce fait que l'architecte n'a pas conçu de tribunes comme à Notre-Dame de Paris et qu'il a voulu construire néanmoins une église à doubles bas-côtés.

Les piliers qui séparent les deux collatéraux sont de même plan et de mêmes dimensions que les piles fortes de la nef. Cette robustesse était nécessaire pour supporter, outre les voûtes, une partie du poids des arcs-boutants supérieurs. Le second bas côté, de 9 mètres de hauteur, est plus large que le premier (6m,40 au lieu de 5m,65).

Les deux triforiums, dont les murs de fond sont pleins, présentent des dispositions qui varient un peu suivant les parties de l'édifice. C'est, on peut dire, par là que l'œil distingue tout d'abord les différences les plus frappantes. Ainsi, au rond-point, le triforium supérieur se compose de quatre arcades sous un arc de décharge, et le tympan est complètement nu. Dans le chœur et dans la nef, il y a au contraire six arcades, dont les deux extrêmes sont un peu moins hautes et le tympan, dans la nef, est percé d'un oculus à quatre lobes. Le triforium du premier bas côté a également, dans le chœur, six arcades d'égale hauteur, et un arc de décharge très

surbaissé ; dans la nef, son ornementation est beaucoup plus riche : l'arc de décharge se divise en deux arcades avec oculus festonné, sous chacune desquelles sont comprises deux autres arcades plus petites et tréflées. Le tympan est percé aussi d'un oculus à redents. Les colonnettes sont très élégantes et leur base est parfois décorée de figurines, malheureusement très mutilées. Rappelons que le rôle des deux triforiums est de masquer la hauteur des murs contre lesquels s'appuient les toits en appentis du premier et du second collatéral.

Les dispositions adoptées à la cathédrale de Bourges dans le plan et l'élévation se reproduisent dans deux monuments d'Espagne, la cathédrale de Burgos, livrée au culte en 1230, et celle de Tolède, fondée en 1226. On y retrouve, par exemple, la double ceinture de bas-côtés dont le premier a un triforium comme le vaisseau central.

Les fenêtres hautes de Saint-Etienne de Bourges présentent trois lancettes en tiers point, surmontées d'un oculus à six lobes. Au rond-point, les lancettes sont réduites à deux. Pour le premier bas-côté, les fenêtres sont divisées en deux panneaux, avec petit oculus au-dessus.

Avant l'édification des chapelles de la nef, le second bas-côté était éclairé dans toute sa longueur par des fenêtres à une seule lancette, avec ébrasements intérieurs et extérieurs taillés en biseau et un encadrement composé d'un tore reposant sur deux colonnettes. Quelques-unes de ces fenêtres

subsistent, notamment à la sixième et à la neuvième travée, au nord et au sud. Les autres ont disparu pour faire place aux arcades d'entrée des chapelles.

La décoration des chapiteaux est d'une grande variété. On y remarque avant tout cette sobriété et ce bon goût qui caractérisent l'art du XIIIe siècle. Elle comprend des feuilles plates et largement traitées (fougère, arum, vigne, trèfle, chêne) et des crochets de bourgeons plus ou moins épanouis. Au septième pilier séparatif des bas-côtés de la nef, au nord, on remarque un diable nu et cornu et un personnage, les mains jointes, dans l'eau, mais c'est là une exception. Nous signalerons aussi les petites figurines à la base des colonnettes du triforium inférieur de la nef, qui rappellent celles que l'on voit à la même place à la cathédrale de Nevers. Elles représentent un moine tenant un livre, des enfants de chœur, des cariatides, etc.

Nous arrivons à présent au rond-point et au déambulatoire dont la disposition très curieuse mérite de nous arrêter quelques instants. Le demicercle formé par le rond-point a été divisé en cinq secteurs, chacun à l'angle de 36 degrés. Il en est résulté que les entrecolonnements qui dans le vaisseau principal sont presque égaux, ont été réduits, le sommet des grands arcs restant à la même hauteur. Les arcades du triforium ont été ramenées à quatre et les lancettes des hautes fenêtres à deux. En prolongeant les secteurs du rond-point, on obtient pour l'entrecolonnement des gros piliers

qui séparent les collatéraux une largeur considé-



Photo F. Martin-Sabon.

GRAND BAS CÔTÉ DE LA NEF. CÔTÉ SUD

rable de $6^{m},50$; l'architecte n'a pas osé dans ces con-

ditions augmenter la largeur du premier collatéral, d'autant plus qu'il fallait tenir compte du plan circulaire et de la poussée formidable des voûtes et des murs. C'est pourquoi ce bas-côté est si étroit par rapport à sa hauteur, défaut qu'on n'a pas cherché à éviter. Ajoutons que les baies du triforium inférieur prenant forcément plus de largeur, nous avons six arcades au lieu de quatre ; en outre, les fenêtres qui les surmontent sont accostées de chaque côté de parties de mur nu.

La solution adoptée à Notre-Dame de Paris est beaucoup plus élégante et plus savante. Le maître d'œuvre a donné aux travées du rond-point une largeur égale aux travées de la nef en doublant les piliers qui séparent les deux bas-côtés et en adoptant un système de voûtes triangulaires. La largeur du premier collatéral est égale à celle du second.

Le premier bas-côté du rond-point de Bourges présente des voûtes en forme de trapèze isocèle avec croisées d'ogives. Pour le second, le dispositif, qui diffère de celui de la crypte et a été adopté par suite de l'adjonction des chapelles absidales, est plus intéressant : vers l'extérieur, la grande base du trapèze, qui prend la largeur de deux contreforts, a été divisée en trois parties égales ; à celles de droite et de gauche correspond une large fenêtre ; à celle du milieu une chapelle rayonnante dont l'entrée est encadrée de deux tores portés sur des colonnettes engagées. Une croisée d'ogives, de forme trapézoïdale, part de l'archivolte de chaque chapelle pour rejoindre les

piliers séparatifs, ce qui laisse de chaque côté une

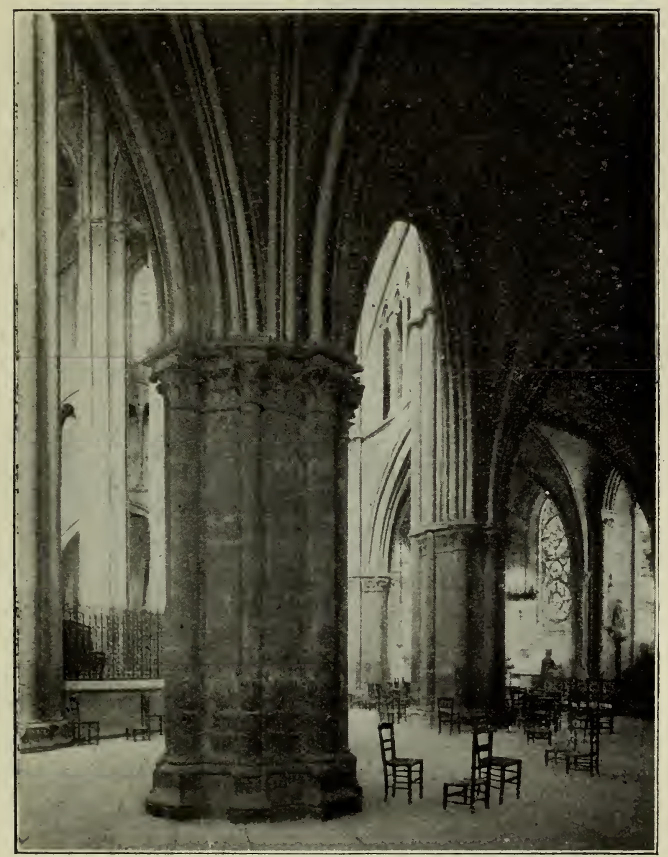


Photo F. Martin-Sabon.

DÉAMBULATOIRE

petite voûte triangulaire dont la base s'appuie sur le mur extérieur. Le projet primitif comportait,

comme pour la crypte, deux arcs aboutissant à un contrefort intermédiaire.

Les cinq chapelles rayonnantes, très petites, n'étaient pas prévues dans le plan primitif. Elles ont été ajoutées un peu après la construction du déambulatoire. Nous verrons à l'extérieur comment elles ont été accrochées aux flancs de l'édifice.

Elles sont moins hautes que le bas-côté, voûtées d'ogives à six branches retombant sur des colonnettes, et éclairées par trois fenêtres. Dans certaines grandes églises du temps de Philippe-Auguste, les chapelles absidales sont comme ici petites et espacées (à Chartres, par exemple). A Notre-Dame de Paris, il n'y en avait pas primitivement.

En résumé, Saint-Etienne de Bourges offre dans ses dispositions intérieures une transition entre les grandes églises à tribunes voûtées et à doubles bas côtés, comme Notre-Dame de Paris, et celles définitivement gothiques, comme les cathédrales de Reims, d'Amiens et de Beauvais. La suppression des tribunes et le maintien des doubles collatéraux ont eu pour conséquence de faire monter les arcades du vaisseau central à une hauteur très élevée. Il en est résulté que les fenêtres supérieures sont trop courtes, que les galeries du triforium, au-dessous, sont un peu écrasées et qu'enfin le premier collatéral est hors de proportions avec le second.

Il nous reste, pour être complet, à déterminer rapidement les différentes campagnes que l'on peut distinguer dans la construction. La première observation essentielle à faire est la suivante : le trifo-

rium du premier bas-côté est interrompu deux fois, de chaque côté, par un mur plein, d'une part à l'intersection de la nef et du chœur, d'autre part à la hauteur du premier pilier de la dernière travée droite du chœur. Or ces sectionnements correspondent justement à un changement de style dans les arcades, les chapiteaux et les bases.

Nous ne nous étendrons pas sur les détails que l'on pourrait noter. Voici ce qu'il faut retenir : les chapiteaux du rond-point, des parties basses aux parties supérieures, présentent un tailloir carré et une corbeille ornée de feuilles plates et larges, et quelquefois de crochets, au nombre de quatre le plus souvent. Pour la partie droite du chœur les différences ne sont pas très sensibles ; tout au plus peut-on noter que les crochets deviennent un peu plus fréquents. Dans la nef, les chapiteaux n'ont plus de feuilles plates et les crochets, de plus en plus épanouis, se multiplient à mesure qu'on avance vers la façade occidentale ; les tailloirs, en outre, sont hexagonaux et même, mais très rarement, octogonaux. L'étude des bases nous amènerait à des constatations intéressantes. Ainsi la scotie est beaucoup plus resserrée à mesure qu'on s'éloigne du chœur, et le talon est çà et là, dans la nef, supporté par de petites consoles. Enfin nous ferons observer que le mur qui marque dans la nef le premier tronçon du triforium inférieur est juste à l'endroit où le tracé et l'ornementation des arcades se modifient.

Pour nous résumer, le chœur et le rond-point sont

à peu près contemporains et ont dû être terminés vers 1220. Quant à la nef, entreprise après un certain arrêt, elle ne fut achevée que vers 1250 ou 1260 ; on n'y rencontre, en tout cas, aucun des caractères qui annoncent le règne de Philippe le Bel.

Quelques mots, à présent, du revers de la façade et des particularités que présente la première travée de la nef et des bas-côtés. Nous avons déjà dit que les deux premiers piliers de la nef étaient beaucoup plus robustes que les autres et qu'ils présentaient sur leurs faces de multiples colonnettes.

Du côté sud, on a été obligé, au xve siècle sans doute, de renforcer les murs pour consolider la tour. Le rez-de-chaussée de cette dernière était en réalité primitivement la première travée du petit bas côté. Les grandes arcades, les baies du triforium et les fenêtres ont été noyées dans la maçonnerie. Il en est de même, en partie à la seconde travée.

Au nord, l'énorme pilier qui sépare la première et la deuxième travée, entre les deux collatéraux, date du xvie siècle. Il sert à maintenir la tour. Il est d'une telle largeur que le triforium, la fenêtre et l'archivolte de la seconde travée sont presque entièrement dissimulés. Il présente un décor de pinacles et d'arcades de style flamboyant.

Le revers de la façade nous montre le grand fenestrage que nous décrirons à l'extérieur. A droite et à gauche, le premier bas-côté est éclairé par des fenêtres à deux lancettes que surmonte une rose polylobée.

Pour terminer ce qui regarde la description de

l'intérieur, il nous reste à dire un mot des tours. La tour sud ou tour sourde a trois étages au-dessus du rez-de-chaussée. Il n'y a pas d'escaliers pour monter au premier. On y parvient par la tour nord et les galeries extérieures ou encore par le pilier-butant dont nous dirons un mot plus loin. Un escalier à vis, dans l'angle sud-est, dessert les deux étages supérieurs et le beffroi couvert en charpente. Les salles sont voûtées d'ogives qui retombent sur de curieux culs-de-lampe, avec grotesques.

On accède à l'escalier de la tour nord par une porte flamboyante d'une ornementation assez riche, mais un peu lourde. Cet escalier, à vis, renfermé dans une tourelle hexagonale, au nord-est, a 396 marches. Dans les angles on remarque des culs-de-lampe très variés et une inscription avec la date de la chute de la tour (1506) et celle de 1523. Les étages n'offrent rien de très curieux. Les voûtes sont percées d'ouvertures pour le passage des cloches. A la première galerie, quelques culs-de-lampe attirent l'attention : la Folie apprenant à lire à un singe, des aigles et un diable, un singe et un sanglier.

La plate-forme est voûtée par des dalles posées en retraite et formant une pyramide de douze marches. Aux angles sont des balustrades arrondies portées par des trompes extérieures sur le sommet des contreforts.

A l'angle nord-ouest, enfin, s'élève un belvédère hexagonal, à six arcs surbaissés, surmonté d'une armature en fer au sommet de laquelle est un pélican et qui supporte la cloche servant de timbre à

l'horloge renfermée dans la tour. Cette cloche a son histoire. Comme le porte l'inscription, elle a été donnée en 1372 par le duc de Berry. L'ancien mouvement de l'horloge, qui a disparu, avait été exécuté par un certain Jean de Wissembourg.

Extérieur. — Nous commencerons la description par l'abside, c'est-à-dire par la partie la plus ancienne. L'élévation d'une travée comprend : les fenêtres de la crypte, les fenêtres du second bas-côté, auxquelles correspondent celles des chapelles rayonnantes, les fenêtres du premier bas-côté et enfin celles du vaisseau central. Ces divisions sont les mêmes pour la nef, avec, bien entendu, l'étage inférieur de la crypte en moins.

La disposition des chapelles est curieuse. Ce sont des sortes de demi-tourelles à trois pans, supportées par des encorbellements établis sur les contreforts intermédiaires de la crypte et dont les flancs sont soutenus par des colonnes dégagées. En examinant de près la construction, on se rend compte que ces chapelles n'étaient pas prévues dans le plan primitif. L'architecte qui a élevé l'église supérieure les a rajoutées et a conçu ce moyen très ingénieux de les accrocher, pour ainsi dire, aux flancs de l'édifice. On remarquera en outre que les fenêtres du bas-côté du chœur ne sont pas dans le même axe que celles de la crypte, ce qui prouve bien une modification en cours de construction. Ces chapelles sont ornées sur les arêtes de très minces colonnettes et couvertes

par de hautes pyramides octogones de pierre,



Photo E. Lefèvre-Pontalis.

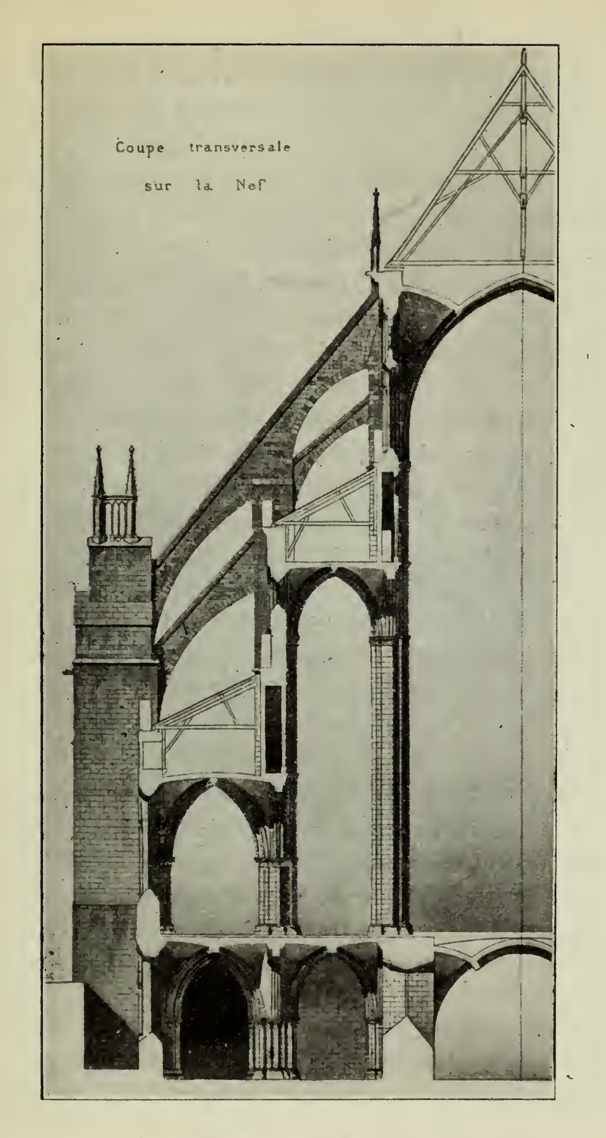
ABSIDE

qui ont remplacé de petits toits formés de deux pans et d'une croupe semi-circulaire. On notera

enfin que les arêtes de ces pyramides ne correspondent pas aux colonnettes d'angle des chapelles.

L'édifice est maintenu par un système de contreforts et d'arcs-boutants. Sur les contreforts intermédiaires, dont le prolongement est formé par les piliers qui séparent les deux collatéraux, viennent retomber les doubles arcs-boutants, dénués de tout ornement, qui maintiennent les parties hautes du chœur. L'arc-boutant supérieur se prolonge par-dessus le second bas côté pour trouver son point d'appui sur le contrefort extérieur. Sur celui-ci retombe aussi un autre arc-boutant qui résiste à la poussée des voûtes du premier collatéral. Les contreforts extérieurs, lourds et massifs, qui par leur poids empêchent le déversement des murs du petit bas côté, ont été surmontés, vers 1835, de deux clochetons réunis par une arcature à jour, qui ne sont pas dans le style du début du XIIIe siècle.

La disposition des fenêtres est la même qu'à l'intérieur : pour le second bas côté, une lancette, et pour le premier, deux lancettes entre deux arcades aveugles ; au-dessus, pour le vaisseau central, trois lancettes surmontées d'une rose (deux seulement au rond-point). Les hautes fenêtres sont encadrées d'un arc en tiers-point qui retombe sur deux petites colonnettes trapues s'arrêtant à mi-hauteur. Au-dessus des fenêtres sont percés des oculi, le plus souvent à redents ou polylobés, destinés à donner du jour et de l'air aux combles. Sous chacune des deux toitures supérieures règne une corniche à



Coupe transversale sur la nef

crochets et à feuillages. La balustrade enfin qui couronne le grand comble et qui est garnie de pinacles, est une restauration fâcheuse de 1835.

L'élévation des travées de la nef est dans l'ensemble à peu près identique. Ce n'est qu'à un examen attentif qu'on distingue des différences. Presque toutes les fenêtres du premier bas côté ont disparu, comme nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer. En avant de leur emplacement, sur la ligne extérieure des contreforts, s'ouvrent les fenêtres des chapelles ajoutées pour la plupart au xve siècle. Ces chapelles, qui ont pris toute la largeur laissée entre les contreforts, forment terrasse à la hauteur du second bas côté.

Nous indiquerons, à présent, les différences essentielles que l'on peut observer à l'extérieur du monument. Les hautes fenêtres des huit premières travées de la nef (à l'extérieur, on ne compte en réalité que sept travées, la première se confondant avec les tours) ont leurs deux lancettes de droite et de gauche un peu plus hautes que celles du milieu. Les fenêtres du premier bas côté, pour les mêmes travées, sont à deux lancettes surmontées d'une rose et encadrées d'un arc en tiers-point, au-dessus duquel est décrit un arc en plein cintre. A partir de la neuvième travée, justement à l'endroit où nous avons noté, à l'intérieur, un changement dans la décoration du triforium inférieur, autrement dit à la rencontre du chœur et de la nef, le tracé des fenêtres présente quelques différences en ce sens que les trois lancettes des fenêtres

hautes sont de même hauteur et que les deux lancettes des fenêtres du grand bas côté, flanquées nous l'avons dit, de deux arcades aveugles, ne sont pas surmontées d'un arc en tiers point ni d'un arc en plein cintre. L'arc-boutant supérieur qui sépare la huitième travée de la neuvième, au nord et au sud, est relié à l'arc inférieur par trois colonnettes, comme pour bien marquer la limite entre les deux campagnes. Notons encore qu'il existe un passage entre le contrefort et les fenêtres du premier bas côté jusqu'à la huitième travée seulement. Enfin, dans la décoration des chapiteaux des fenêtres, l'œil distinguera, de près, les mêmes différences que celles indiquées précédemment pour l'intérieur de l'édifice. Au chœur et au rond-point, feuilles plates et crochets peu épanouis, à la nef, crochets de plus en plus bourgeonnés à mesure qu'on se rapproche des tours.

Les faces latérales du monument présentent encore quelques particularités à signaler : au nord, le porche est surmonté de l'ancienne salle des archives, en partie reconstruite en 1559 et dont l'ornementation des fenêtres accuse bien le XVIe siècle. Au côté oriental de ce porche est adossée et portée sur une voûte en berceau la salle capitulaire surmontée de la salle des brodeurs, qui communique avec celle des archives. Enfin, plus à l'est encore, la sacristie forme un corps avancé avec un étage.

Du côté sud, nous signalerons l'élégante abside de la chapelle du Sacré-Cœur, à gauche du porche, le porche lui-même, dont la balustrade supérieure

et les six clochetons datent de 1845 environ, enfin l'escalier dit de Saint-Guillaume percé dans le onzième contrefort extérieur et que surmonte une longue et disgracieuse flèche octogone en pierre, avec crochets sur les arêtes, en grande partie refaite. Cet escalier, qui s'ouvrait jadis dans la chapelle Sainte-Solange, conduit d'abord sur les voûtes du second bas côté, puis, par un pont droit, au-dessus de l'arc-boutant inférieur, au comble du premier bas côté, enfin au comble de la nef par une rampe établie sur l'arc-boutant supérieur. Sa base communiquait autrefois avec la salle Saint-Guillaume, qui faisait partie du palais archiépiscopal bâti par ce prélat.

Combles. — La voûte du vaisseau principal est abritée par un toit en ardoise à deux versants ; celles des collatéraux par des toits en appentis. Ces toitures ne remontent pas à l'origine de la construction.

La charpente du grand comble paraît dater du XIIIe siècle. Elle est en bois de châtaignier. Les chevrons, de 14 mètres de longueur, sont pris dans un seul arbre. Les combles des bas-côtés sont des refaits de toute date. Ils montrent en maints endroits des traces de l'incendie de 1559. Leurs toitures étaient à l'origine supportées par des arcs en quart de cercle, construits en pierre de taille et destinés à supporter les filières. Ces arcs très légers ne pouvaient en aucune façon jouer le rôle d'arcs-boutants. Leur base portait sur le mur exté-

rieur du collatéral et ils s'appuyaient sur le mur intérieur. Il en reste encore un certain nombre dans le second collatéral. On connaît des dispositions analogues dans plusieurs églises du XIIe siècle.

Nous avons dit précédemment qu'il avait existé depuis la fin du XIVe siècle, au-dessus de la troisième voûte sexpartite de la nef, une flèche en charpente, maintenue par une troisième volée d'arcs-boutants. Viollet-le-Duc, induit en erreur par une coupe que donne Romelot, a attribué à l'ensemble du monument cette troisième volée d'arcs-boutants, supprimée vers 1836.

Façade occidentale. — La façade occidentale de la cathédrale de Bourges manque d'harmonie et d'élégance. La tour nord est plus élevée que celle du sud et le pilier-butant, à droite, est très disgracieux. De plus, la lourdeur et la nudité de presque tous les contreforts (sauf ceux de la tour septentrionale) nuisent beaucoup à l'aspect général. Les différentes parties de tout cet ensemble sont loin d'être proportionnées. D'ailleurs cette façade date de plusieurs époques (XIIIe, XIVe et XVIe siècles) et c'est ce qui explique son irrégularité et ses défauts. Notons toutefois que l'architecte qui dirigea les travaux de reconstruction après l'écroulement de 1506, a essayé d'imiter, dans l'élévation de la nouvelle tour et de la porte qui est à sa base, les dispositions adoptées au XIIIe siècle.

Ce qui distingue avant tout la façade de Saint-Étienne de toutes celles de nos grandes églises

gothiques, c'est la présence de ses cinq portes, qui sont encore, malgré les mutilations, d'une richesse d'ornementation et de sculpture tout à fait remarquable. Elles correspondent, cela va sans dire, aux divisions intérieures de l'édifice. Ajoutons que le grand fenestrage, au-dessus de la porte centrale, est un modèle d'élégance et de bon goût.

Horizontalement, on compte cinq étages : 1° le rez-de-chaussée ou étage des portes ; 2° le premier étage des tours ; 3° le second étage des tours (à ces deux premiers étages correspond la partie inférieure du grand fenestrage) ; 4° le troisième étage des tours, au niveau duquel se trouve la grande rose ; 5° le dernier étage des tours, avec les ouies ou abat-sons, et le grand pignon. Ces divisions ne sont pas aussi nettes qu'à Paris ou à Amiens où il y a des galeries (galerie des rois, par exemple) qui relient les tours. Le dernier étage de la tour nord comprend en réalité une galerie et les abat-sons.

La façade s'élève sur un perron de quinze marches, refait en 1852, qui est assez lourd et qui écrase les portes, le palier étant beaucoup trop large et la rampe trop rapide.

L'étage inférieur est occupé, comme il a été dit, par les cinq grandes portes qui donnent accès dans la nef et les bas côtés. Par suite de la forte saillie des contreforts, chacune de ces portes est précédée d'une archivolte assez profonde qui occupe toute la largeur laissée entre deux contreforts. Elle est surmontée, en outre, d'un gable faisant saillie en avant du mur de la façade, orné

de crochets sur ses rampants et percé d'un oculus



Photo Auxenfans.

FAÇADE OCCIDENTALE

ou d'une rose de dessin varié. Le raccordement

des voussures et des colonnettes des montants est très maladroit. Entre ces voussures et ces colonnettes se trouvent les dais, lourds et massifs, destinés à abriter les grandes statues et qui masquent les extrémités des linteaux de chaque tympan.

Les grandes statues des montants ne sont plus — disons plutôt n'étaient plus, puisqu'elles ont disparu — adossées à des colonnes, comme aux portails des édifices de la première moitié du XIIIe siècle. Elles sont appuyées au mur, entre des colonnettes, et reposent sur le rebord du soubassement et non sur des socles. Cette disposition va devenir courante à la fin du XIIIe siècle. Les soubassements sont ornés d'arcatures qui se continuent sur la face antérieure des contreforts.

Chaque porte est divisée en deux par un trumeau auquel est ou était adossée une statue posée sur un socle ou piédestal.

On remarquera, sauf à la porte centrale, la nudité et l'agencement défectueux du linteau. Il y a encore là une maladresse de la part de l'architecte qui aurait pu adopter une des dispositions si élégantes de Paris ou d'Amiens.

Les tympans sont couverts de sculptures mutilées ou restaurées, réparties en trois zones ou registres. Toutes ces sculptures, du moins celles du XIIIe siècle, étaient autrefois peintes et dorées. On voit encore des traces de couleur verte ou bleue au tympan et dans les voussures de la porte centrale.

Les sculptures des cinq portes ne sont pas toutes

de la même époque ni du même style. Des trois portes qui datent entièrement du XIIIe siècle, celles dédiées

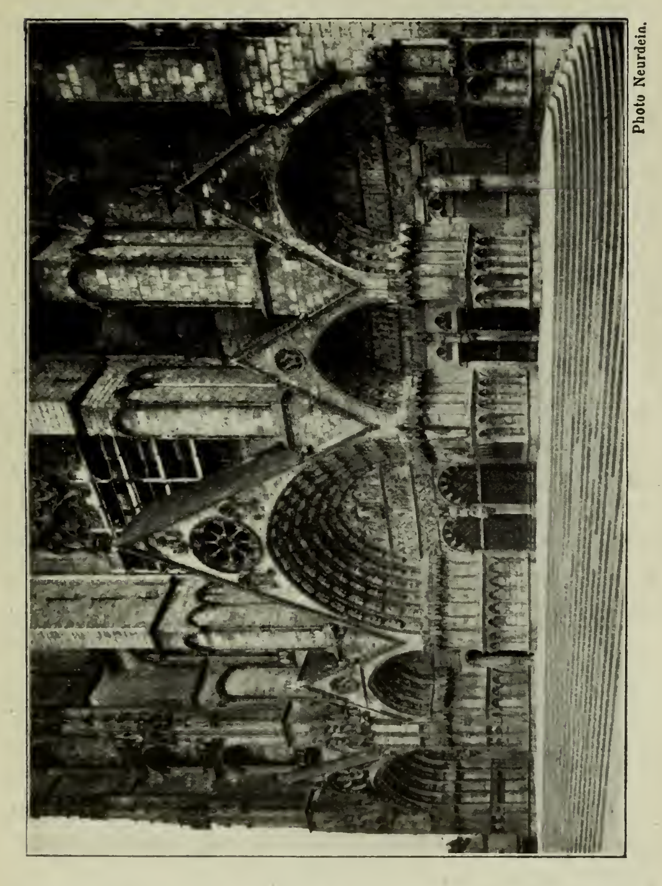


Photo Neurdein.

PORTAIL DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

à saint Ursin et à saint Etienne, à droite, paraissent les plus anciennes (vers 1250-1260). La grande

porte du milieu, consacrée au Jugement dernier, semble un peu plus récente (vers 1275). La porte de la Vierge, immédiatement à gauche de cette dernière, a conservé toute son architecture primitive et une partie de sa sculpture (deux registres du tympan) ; les statuettes des voussures et les bas-reliefs des soubassements sont du XVIe siècle. Enfin la porte Saint-Guillaume, sous la tour nord, appartient entièrement à l'époque de la Renaissance

Les restaurations maladroites et radicales effectuées au milieu du XIXe siècle nous empêchent bien souvent de juger de la valeur artistique que présentaient les sculptures des portes du Jugement dernier, de Saint-Ursin et de Saint-Étienne. Combien surtout devaient être charmants, dans leur état primitif, tous ces petits bas-reliefs qui ornent les soubassements et qui font songer à ceux des cathédrales de Rouen, de Lyon et d'Auxerre. Toutefois il y a encore des morceaux à peu près intacts et la grande scène du Jugement, malgré les mutilations qu'elle a subies, est une des compositions les plus grandioses que nous ait laissées le moyen âge. Quoique dans certains détails on remarque une tendance à s'écarter de la gravité et de la noblesse de la première époque gothique, l'ensemble n'en laisse pas moins une impression profonde et l'on comprend qu'une telle vision, mise en place d'honneur, ait été à la fois un enseignement et un avertissement pour les fidèles.

Quant aux sculptures de la Renaissance, qui ont été également mutilées, mais par bonheur non

restaurées, elles témoignent d'un réel talent de la part des humbles imagiers qui en sont les auteurs

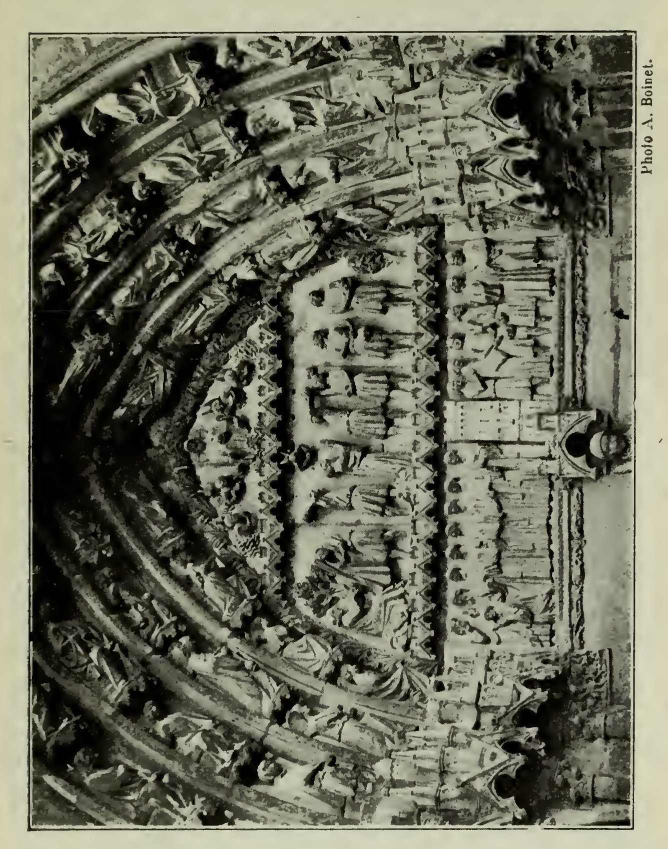


Photo A. Boinet.

TYMPAN DE LA PORTE SAINT-ÉTIENNE A LA FAÇADE OCCIDENTALE

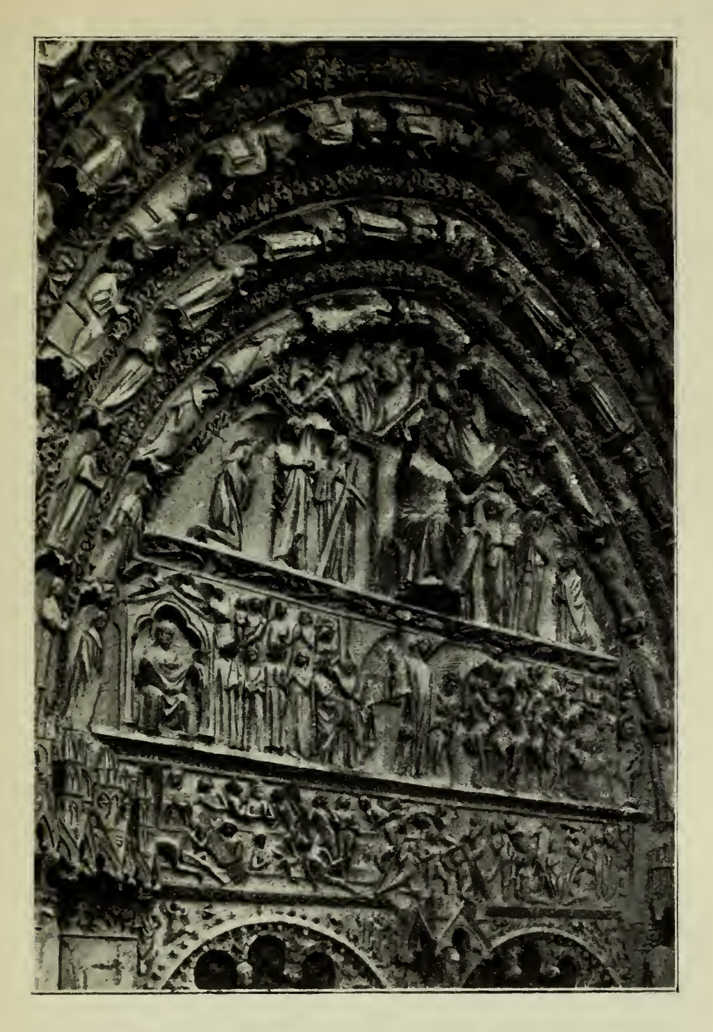
et dont les noms méritent d'être tirés de l'oubli : Marsault Paule, Nicolas Poyson et Pierre Byard. Ces artistes ont su résister en grande partie à l'en-

vahissement de l'italianisme et rester fidèles aux traditions du moyen âge.

Porte Saint-Ursin. — Au trumeau, statue moderne de saint Ursin, premier évêque de Bourges. Au tympan, histoire de saint Ursin. 1. Saint Ursin et son compagnon, saint Just, reçoivent leur mission de saint Pierre ; ils partent pour aller évangéliser le Berry ; saint Ursin ensevelit saint Just, mort en route à Chambon ; saint Ursin continue seul le voyage, tenant un coffret qui renferme des reliques de saint Étienne ; il prêche enfin la parole du Christ aux habitants de Bourges. — 2. Conversion de Léocade, gouverneur de l'Aquitaine, et de son fils ; consécration par saint Ursin de la première église dédiée à saint Étienne. — 3. Baptême de Léocade et de son fils.

Dans les voussures, statuettes d'anges, de confesseurs ou de prophètes. A la naissance des cordons moulurés qui séparent les voussures, quelques figures assez curieuses : trois têtes dans un même bonnet, un roi à mi-corps dans l'eau ou dans une nuée, un homme accroupi, etc. Au sommet du gâble qui surmonte la porte, statue moderne de saint Jean-Baptiste qui n'a aucune raison d'être ici.

Porte Saint-Étienne. — Au trumeau, statue moderne de saint Étienne. Au tympan, vie du premier martyr de l'Église : 1. Ordination de saint Étienne et de six de ses compagnons par deux apôtres ; saint Étienne condamné et entraîné hors de la



Tympan de la porte centrale du Jugement dernier

ville pour subir le martyre. — 2. Lapidation du saint. — 3. Le Christ bénissant.

Dans les voussures, anges, prophètes et docteurs. Au sommet du gâble, figure d'ange moderne.

Porte du Jugement dernier. — Elle s'ouvre par une double baie en plein cintre à redents terminés par des têtes humaines ou grimaçantes. Au trumeau, Christ bénissant, exécuté d'après le Beau Dieu d'Amiens. A droite, six grandes statues, sans tête, qui, presque toutes, ne proviennent pas de cette porte et dont quelques-unes même sont postérieures au XIIIe siècle. Trois paraissent avoir appartenu à la Sainte-Chapelle de Bourges (début du XVe siècle). A la place qu'elles occupent se voyaient autrefois les douze apôtres, qui assistent toujours au Jugement dernier.

Le tympan, qui représente la grande scène du Jugement, est une des œuvres les plus remarquables du moyen âge. Nulle part ce thème n'a été aussi largement traité. Tout est équilibré et d'une composition parfaite. 1. Résurrection des morts. Les morts sont tous nus, sauf un évêque. Ces figures ont beaucoup souffert avant la restauration. Il y a des morceaux de nu d'une vérité étonnante (à droite surtout). — 2. Séparation des élus et des réprouvés. Au centre, l'archange saint Michel pèse les âmes. Un démon essaie de faire pencher la balance de son côté. A gauche, les élus se dirigent vers le Paradis, symbolisé par Abraham recueillant les âmes dans son sein. Ils sont introduits par

saint Pierre et à leur tête marche un franciscain, suivi d'un roi. A droite, les damnés, complètement nus, sont poussés par d'horribles démons vers l'enfer qui est figuré par une grande chaudière posée dans



Photo Neurdein.

DÉTAIL DE LA RÉSURRECTION DES MORTS

la gueule de Léviathan d'où sortent des flammes. Dans la chaudière elle-même, apparaissent les têtes d'un évêque, d'un roi, d'une femme (dont un crapaud mord le sein : la Luxure), etc. Le jubé de la cathédrale offrait une scène tout à fait semblable. — 3. Le Christ-Juge, entre la Vierge et saint Jean l'Évangéliste, entouré d'anges qui portent

les instruments de la Passion ou qui tiennent le soleil et la lune. On remarquera encore, dans les écoinçons au-dessus des deux baies de la porte, des figures d'anges, sainte Marie-Madeleine et



Photo Neurdein.

L'ARCHANGE SAINT MICHEL DU JUGEMENT DERNIER

sainte Marie l'Égyptienne, toutes deux repenties et auxquelles Dieu a pardonné.

Les six voussures (le Paradis) sont peuplées de statuettes de séraphins, de chérubins, d'anges, de saints, de confesseurs, de martyrs, de patriarches et de prophètes. Les deux dernières sont entièrement refaites. Le musée de Bourges conserve quelques figures qui proviennent de la cinquième voussure.

Le gâble qui surmonte la porte est percé d'une

rose d'un fort joli dessin dont les rayons sont formés par de fines colonnettes. Dans les écoinçons des arcades qui réunissent ces colonnettes, on reconnaît les Vierges sages et les Vierges folles, dont la présence est de tradition dans la scène du Jugement dernier. La rose est encadrée de deux niches avec les figures de la Vierge et de saint Jean l'Évangéliste, à genoux ; au-dessus apparaît encore, dans une troisième niche, le Christ-Juge, entre deux anges. Enfin au sommet du gâble a été placé un saint Étienne moderne.

Bas-reliefs des soubassements des portes du Jugement, de Saint-Étienne et de Saint-Ursin. — Les bas-reliefs des écoinçons des arcades qui ornent les soubassements retracent l'histoire de la Genèse (neuf premiers chapitres) et présentent un grand intérêt iconographique, malgré les mutilations et les restaurations maladroites qu'ils ont subies. Il faut commencer par le côté gauche de la porte centrale et terminer au contrefort extrême de droite.

Voici l'indication sommaire des sujets : Création des anges. — Création d'Ève. — Introduction d'Adam et Ève dans le Paradis. — La Tentation. — La Faute. — Dieu appelle Adam et Ève qui cachent leur nudité. — Expulsion du Paradis. — Adam et Ève au travail. — Offrandes d'Abel et de Caïn. — Dieu parle à Caïn. — Meurtre d'Abel. — Caïn tué par Lamech. — Noé construit l'arche. — Noé et sa famille entrent dans l'arche. — Le déluge (partie refaite entièrement). — Noé lâche la colombe. — Sortie

de l'arche. — Culture de la terre et plantation de la vigne. — Les vendanges (au-dessous le nom du sculpteur, *Aguillon de Droues*). — La fabrication du vin. — Ivresse de Noé. — Sacrifice de Noé. — L'arc d'alliance. — Noé cultive la terre. — Noé



Photo A. Boinet.

LES VENDANGES. HISTOIRE DE NOÉ. FAÇADE OCCIDENTALE

s'enivre. (Les deux dernières scènes ne sont pas à leur place.)

PORTE DE LA VIERGE. — La statue de la Vierge, adossée autrefois au trumeau et qu'avait sculptée en 1515 Nicolas Poyson, a disparu. La colonne qui la supportait est surmontée d'un beau chapiteau Renaissance. Le dais, de même style, a été conservé. Les trois registres du tympan sont séparés

par des arcatures. On y voit : 1. La Mort de la Vierge (morceau exécuté en 1513 par Pierre Byard, Nicolas Poyson et Marsault Paule) ; le Christ prend l'âme de sa mère. — 2. L'Assomption de la Vierge ; celle-ci est enlevée par deux anges dans son suaire, entre deux autres anges qui tiennent un flambeau. — 3. Le Couronnement de Marie. La Vierge, détail très rare et contraire aux règles iconographiques, est à gauche du Christ. Les second et troisième registres sont du XIIIe siècle.

Dans les voussures (XVIe siècle), on remarque des anges tenant une banderole, jouant d'un instrument de musique ou priant, des docteurs, en costume d'évêque, des confesseurs et des martyrs (l'un d'eux, à gauche, tient un modèle d'église). Le gâble de cette porte est percé d'une ouverture quadrilobée fort simple.

PORTE SAINT-GUILLAUME. — Entièrement du XVIe siècle. Au trumeau, statue de saint Guillaume, exécutée en 1515 par Marsault Paule et dont la tête a disparu. Le dais, qui se prolonge jusqu'à la partie supérieure du tympan, séparant ainsi celui-ci en deux parties, est gothique, comme le socle.

Le tympan retrace l'histoire en partie légendaire de saint Guillaume, archevêque de Bourges : 1. Saint Guillaume reçoit les offrandes pour la construction de la cathédrale (?) et les malheureux viennent lui demander aide et protection. — 2. Miracles de saint Guillaume (guérison d'un infirme et d'une femme atteinte de la danse de Saint-Guy [?]) — 3. Lé-

gende de saint Guillaume et du diable qui lutte avec un homme furieux et qui, à l'approche du saint prélat, s'enfuit sous la forme d'un loup.

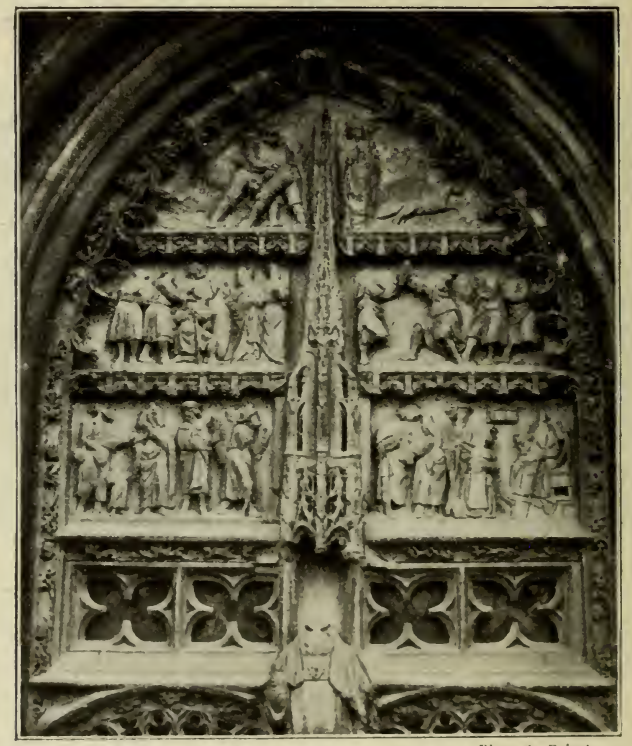


Photo A. Boinet.

TYMPAN DE LA PORTE SAINT-GUILLAUME A LA FAÇADE OCCIDENTALE

Dans les voussures, anges priant ou tenant une banderole, docteurs, en costume d'évêque, et anges chanteurs ou musiciens (l'un d'eux tient un orgue por

tatif). Le gâble est percé d'une ouverture festonnée, au-dessus de laquelle est un écusson sans armoiries.

Bas-reliefs des soubassements des portes Saint-Guillaume et de la Vierge. — Vie de la Vierge et du Christ en vingt-trois scènes (xvie siècle). Au portail



Photo A. Boinet.

Le Christ devant Pilate., Façade occidentale

Saint-Guillaume, ces bas-reliefs sont abrités sous les socles formant dais des grandes statues des piédroits ; sur la partie antérieure des contreforts, ils sont surmontés simplement d'une arcade en anse de panier. A la porte de la Vierge, l'arcature primitive ayant subsisté, les scènes ont été réparties dans les écoinçons. Ces sculptures datent pour la plupart de 1513 et sont dues à Marsault Paule surtout, à Nicolas Poyson et à Pierre Byard. Elles ont malheu-

reusement beaucoup souffert en certains endroits. Toutefois, fort heureusement, elles n'ont pas eu a subir de restaurations maladroites.

Il faut commencer par le côté gauche de la porte Saint-Guillaume : Rencontre de Sainte-Anne et de Joachim à la Porte d'Or. — Nativité de la Vierge. — La Vierge monte les degrés du temple. — Mariage de la Vierge. — L'Annonciation. — Nativité du Christ. — Annonce aux bergers. — Adoration des bergers. — Adoration des Mages. — Présentation au Temple. — Fuite en Égypte. — Hérode ordonne le massacre des Innocents. — Massacre des Innocents. (A gauche, la légende du champ de blé.) — Jésus au milieu des docteurs. — Baptême du Christ. — Le Christ et la Samaritaine. — Entrée à Jérusalem. — Le Christ à Gethsémani. — Arrestation du Christ. — Le Christ devant Pilate (très beau morceau de sculpture). — Le Christ en croix. — Déposition de croix. — Résurrection.

Tours. — Les deux tours ont chacune, au-dessus des portes, quatre étages, marqués, pour les trois premiers, par autant de galeries couvertes qui s'ouvrent par des arcades géminées. La tour sud, dite vieille tour ou tour sourde, de 58 mètres de hauteur, est d'une architecture et d'une ornementation très sobres. Les arcades sont en tiers-point, non tréflées, et retombent sur des faisceaux de colonnettes très minces. L'arc de décharge qui surmonte les deux baies du dernier étage est en plein cintre, comme à la porte centrale. Le mur de

fond de la troisième galerie est orné d'une double arcade et percé de deux ouvertures en forme de créneaux pour éclairer l'intérieur. Le dernier étage est couvert d'un comble disgracieux en ardoise, ayant l'aspect d'une pyramide trapue et qui a été refait à neuf. Primitivement il devait être surmonté d'un autre étage octogone couronné par une flèche en pierre. Les contreforts qui flanquent cette tour, comme du reste ceux qui encadrent le grand fenestrage, sont presque entièrement nus. Ils sont coupés seulement à chaque étage par des arcs en tiers-point qui retombent aux angles sur de minces colonnettes.



Photo A. Boinet.

STATUE DE LA TOUR NORD DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

La tour nord, de 66 mètres de hauteur, dite tour neuve ou tour de Beurre, élevée après 1506, offre dans l'ensemble les mêmes dispositions. L'architecte a reproduit assez fidèlement le même système de galeries couvertes, à la même hauteur.



Photo. A. Boinet

STATUE DE LA TOUR NORD DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

L'étage supérieur diffère seul par sa plus grande élévation. L'ornementation est par contre beaucoup plus riche et appartient encore, malgré l'époque, au style flamboyant.

Les galeries présentent dans les balustrades et dans les arcades une décoration élégante et en même temps assez sobre. Sur le mur formant allège du quatrième étage se détache une arcature et l'arc de décharge qui surmonte les deux baies des abat-sons est rempli d'un treillis flamboyant. Les contreforts de toute la tour sont ornés de pinacles superposés faisant retraite, d'une grande délicatesse de sculpture. C'est par ces contreforts que cette tour se différencie nettement de l'autre. L'angle nord-est est occupé, ainsi que nous l'avons dit, par une tourelle hexagonale qui renferme l'escalier desservant tous les étages et qui

se termine par une petite calotte surmontée d'un lanternon.

A peu près à la hauteur de la balustrade de la seconde galerie, on remarquera, dans des niches, huit grandes statues, plus anciennes que la tour elle-même et qui remontent pour la plupart au milieu du XIIIe siècle. Nous croyons qu'elles étaient placées jadis contre les montants de l'ancien portail Saint-Guillaume détruit par l'écroulement de 1506. Quelques-unes sont tout à fait remarquables par l'expression et l'attitude et méritent d'être classées parmi les plus belles œuvres de la grande statuaire gothique. Elles représentent : une femme, les mains jointes, dans le costume civil du temps, un saint Jean, un prophète, un apôtre, un roi nimbé, un autre roi, etc. Ces deux dernières figures sont admirables. Malheureusement il est difficile de les examiner convenablement.

Grand housteau. — La partie centrale de la façade, qui correspond à la nef et qui porte le nom de *grand housteau*, est due aux libéralités du duc de Berry et paraît avoir été élevée sous la direction de Guy de Dammartin, vers 1390. La partie inférieure du fenestrage présente cinq meneaux reliés par des arcs tréflés, ce qui divise le vitrail en six panneaux. Le meneau central, plus épais, sert de point d'appui à deux arcs brisés qui encadrent deux quatre-feuilles et à une magnifique rose à rayons multiples, dont le cercle n'est pas régulier.

Le grand housteau remplace une disposition que

le XIIIe siècle avait laissée sans doute inachevée. Le grand arc correspondant à la nef était encadré par une arcade avancée ou arc-rideau qui abritait une rose et qui portait une galerie reliant les tours. On aperçoit encore les retombées et les arrachements de l'arcade dans la partie supérieure des contreforts-escaliers. Le duc de Berry fit déraser ces arrachements et placer sur les piédroits des retombées deux statues de prophètes abritées par des dais et qui subsistent encore.

Le pignon qui termine le grand housteau est orné d'une rose aveugle dont les six lobes sont à redents. A sa base est une galerie de circulation qui met en communication les deux tours. Au-dessus de la rose est une double arcade, en forme de fenêtre. Le tout est surmonté d'une croix archiépiscopale en fer. Les deux contreforts qui flanquent le grand fenestrage, percés jadis de niches où s'abritaient des statues, renferment chacun un escalier et sont couronnés par des lanternons Renaissance.

Pilier butant. — Pour terminer ce qui concerne la façade occidentale, il nous reste à dire un mot du pilier-butant qui s'élève sur le côté sud de la vieille tour, jusqu'à mi-hauteur. Etabli dans le prolongement de la façade, il a été construit vers le début du XVe siècle, pour maintenir de ce côté l'édifice qui causait de sérieuses inquiétudes. Il fait, à proprement parler, l'office de deux arcs-boutants qui tous deux se composent de deux arcs de cercle dont le sommet touche la tour et dont la

base vient retomber sur un énorme massif de maçonnerie. Le dessous de l'arc inférieur est vide et laisse un passage couvert sous lequel se trouve la porte qui donne accès à l'intérieur du pilier. Huit contreforts saillants, ornés, au premier étage, de colonnettes, maintiennent encore la construction. L'un d'eux renferme un escalier qui dessert l'étage ménagé au-dessus du passage. Cet étage, voûté d'ogives, est éclairé par deux fenêtres divisées en trois panneaux surmontées de trèfles ou de quatre-feuilles. La tradition veut que le peintre Jean Boucher ait travaillé dans cette pièce.

Au premier étage du pilier proprement dit sont les anciennes prisons du chapitre, éclairées par d'étroites fenêtres et munies de latrines. Un peu au-dessus, est pratiquée une petite salle voûtée, dans laquelle le jour ne pénètre, au centre, que par une baie profonde et de très peu de largeur. Le tout est couvert d'un comble en ardoises à quatre versants.

Porches latéraux. — Les deux porches latéraux du nord et du midi, de forme carrée et voûtés d'ogives, ont été élevés après coup, à la fin du XIII[e] siècle. Celui du nord est précédé de deux escaliers de vingt-deux et de dix-huit marches. Deux des côtés, ouverts dans toute leur largeur (le troisième à l'est a été muré au XV[e] et au XVI[e] siècle), présentent, sous un arc de décharge en plein cintre, une grande arcade géminée, de même tracé, à redents terminés par des têtes variées. Dans le tympan est percé un oculus encadré de feuillages et à redents

également. Le tout est d'une extrême élégance. Au porche nord, les cintres des arcades sont d'une décoration originale : on y voit des singes accroupis et des chouettes à têtes feuillues. Enfin dans l'écoinçon intermédiaire des arcs de la façade occidentale, est figurée une curieuse figure de franciscain.

Les deux portes du nord et du midi appartiennent, on le sait, à l'église qui a précédé immédiatement celle-ci. Elles datent de 1160 environ. Ce sont de très beaux spécimens — quoique très restaurés en certains endroits — de la sculpture romane en plein épanouissement. Elles sont à comparer pour le style et l'iconographie avec les portails, presque contemporains, d'Angers, du Mans, de Saint-Loup-de-Naud, de Saint-Ayoul de Provins, de Chartres, de Vermenton, de Notre-Dame d'Etampes, etc.

Les sculptures de ces deux portes ont été relativement peu restaurées, mais par contre elles ont subi, surtout au XVIe siècle, lors du passage des protestants, des mutilations importantes.

Porte nord, dite de Notre-Dame de Grâce. — Contre les deux colonnes près de la porte sont adossées deux figures de femmes nimbées, sans attribut (peut-être la reine de Saba et une sibylle). Leurs pieds reposent sur une colonnette très trapue. Les autres colonnes présentent des dessins variés : damiers, grecques, bâtons brisés, imbrications, feuillages ou fleurettes, etc. Les chapi-

teaux sont décorés de feuilles d'acanthe ou de figurines nues. La statue du trumeau, qui représen-

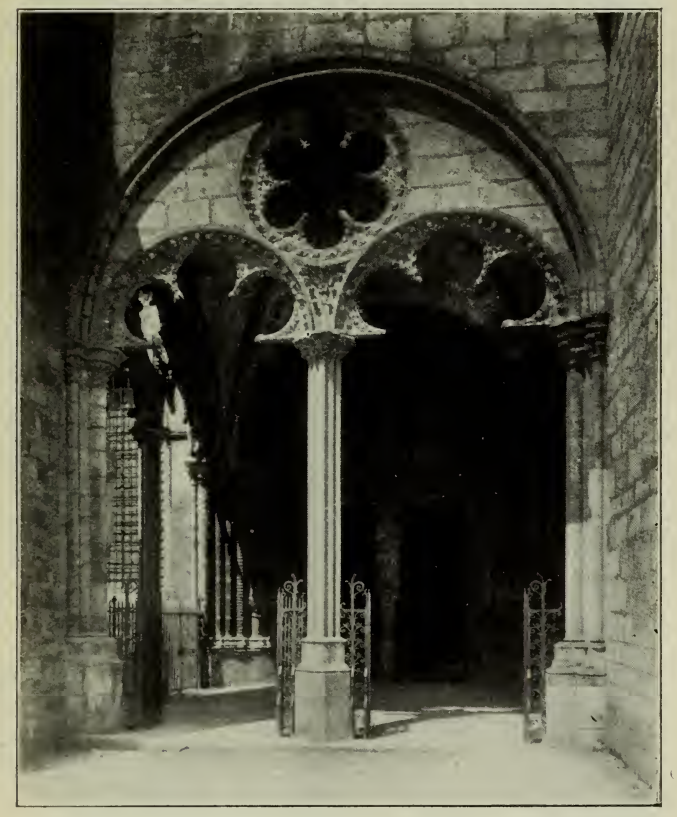


Photo Neurdein.

PORCHE MÉRIDIONAL

tait la Vierge et l'Enfant, a été, dit-on, brisée en 1562.

Le linteau qui supporte le tympan est couvert d'une magnifique frise à rinceaux sur laquelle on distingue encore des traces de couleur verte. Au tympan, sont sculptées les scènes suivantes : la



Photo E. Lefèvre-Pontalis.

TYMPAN DE LA PORTE DU PORCHE NORD

Vierge tenant l'Enfant, assise sous une arcade surmontée de clochetons ; à gauche, les rois Mages qui viennent adorer le nouveau-né ; à droite, l'Annonciation et la Visitation. A la partie supérieure, deux anges et l'Annonce aux bergers (XVIe siècle).

Sur les vantaux de la porte (XVe siècle), on remarque les armes de la famille Le Roy, à laquelle appartenait un chanoine de Bourges, du prénom de Jean, qui les aurait fait exécuter. Ce per-

sonnage fonda en 1472 la chapelle qui porte aujour-



Photo des Monuments Historiques.

STATUES DU PORTAIL MÉRIDIONAL

d'hui le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel.

On a utilisé dans la composition du tambour de la porte, comme d'ailleurs dans celle du tambour méridional, des vantaux et des panneaux provenant de la Sainte-Chapelle.

Porte sud. — L'ensemble est plus riche qu'à la porte précédente. La statue du trumeau, qui représente le Christ bénissant, est du XIIIe siècle. Contre les colonnes des montants, sont adossées six statues, aux plis raides et serrés, posées sur des colonnettes trapues et abritées sous des dais à clochetons. On reconnaît Moïse tenant les tables de la loi. Les autres personnages — dont deux femmes comme au portail nord — n'ont pas d'attributs caractéristiques. Sur deux des phylactères, on lisait autrefois les noms de Sophonias et de Jonas. Les chapiteaux représentent, entre autres sujets, la faute et la punition d'Adam et Ève, David jouant de la harpe, la fable d'Andromède (?), le sacrifice d'Abraham, Samson terrassant le lion, des oiseaux affrontés, des hommes armés luttant entre eux, des êtres fantastiques, etc.

Au linteau, ce sont les douze apôtres assis, conversant deux par deux ; au tympan, le Christ dans une gloire, entre les quatre symboles évangéliques. Les deux premières voussures sont garnies de statuettes (anges avec encensoirs, personnages de l'ancienne loi, prophètes, évangélistes). Les autres n'ont qu'un décor de feuillages ou de dessins géométriques semblables à ceux du portail nord.

Sur le vantail de gauche de la porte, on lit une

inscription latine, avec le nom de Renault Boisseau (Reginaldus Boicelli), aumônier de Jean Cœur, archevêque. Les armes de ce dernier prélat et celles de Jacques Cœur et de sa femme, se voient sur l'autre vantail.

A l'angle sud-ouest du porche, est adossée, à l'intérieur, une statue de saint Etienne tenant le livre des Evangiles (XIIIe siècle). Dans le mur oriental a été ouverte, à l'époque de la Renaissance, une jolie porte surmontée d'une frise, à gauche de laquelle on a gravé une inscription en vers, composée de six versets, invitant les passants à la charité.



CHAPITEAU DU PORCHE NORD



Photo A. Boinet.

STATUES DES L'AUBESPINE

III

ACCESSOIRES ET OBJETS MOBILIERS

Crypte. — Le monument le plus célèbre que renferme la crypte est le tombeau ou plutôt ce qui reste du tombeau de Jean, duc de Berry. Transporté de la Sainte-Chapelle en cet endroit en 1757, mutilé en 1793, il n'en subsiste que la table de marbre noir avec l'inscription et le gisant de marbre blanc. L'effigie du duc fut commandée par Charles VII, son neveu et héritier, à Jean de Rupy ou de Cambrai, entre 1422 et 1438 (date de la mort de l'artiste) ; malgré les mutilations qu'a subies la tête, on peut encore en saisir le réalisme

et la fidèle ressemblance. Le défunt a les pieds posés sur l'ours enchaîné et muselé que l'on retrouve si souvent, avec la devise *Le tems venra*, dans les marges des beaux manuscrits enluminés pour lui. Le tombeau ne fut entièrement terminé que vers 1457; Charles VII s'était adressé à de nouveaux imagiers, dont on a retrouvé les noms :



Photo Lévy.

Statue funéraire du duc de Berry

Etienne Bobillet et Paul de Mosselman. Ce dernier travailla aussi aux stalles de la cathédrale de Rouen. Les deux sculpteurs furent chargés d'exécuter les quarante pleurants en albâtre qui, à l'imitation de ceux de Champmol, garnissaient les faces du soubassement. Le musée de Bourges et plusieurs collections particulières conservent quelques-unes de ces figurines, dont le style est tout à fait charmant.

Non loin du tombeau, se trouvent deux grandes statues en pierre qui proviennent de la porte d'entrée de la Sainte-Chapelle et qui montrent encore le duc Jean et aussi sa femme, Jeanne de

Boulogne, agenouillés, les mains jointes. La seconde a reçu postérieurement une tête du caractère le plus grotesque. Ces œuvres ne sont pas sans mérite et accusent un faire large et personnel. Elles sont à comparer avec les deux statues placées à



Photo Martin-Sabon.

DÉTAIL DE LA STATUE FUNÉRAIRE DU DUC DE BERRY

l'entrée de la chapelle de la Vierge, dans l'église supérieure.

Nous signalerons encore dans la crypte, au sud (second bas côté), la curieuse pierre tombale d'un chanoine († 1270) qui est malheureusement assez effacée.

Au mur occidental de l'hémicycle est appuyé le Saint-Sépulcre, que le chanoine Jacques Dubreuil commanda en 1543. Il est abrité sous un grand baldaquin avec plafond à caissons et porté par quatre

colonnes. On remarquera la délicatesse de l'ornementation. Le donateur est représenté agenouillé avec son patron saint Jacques le Majeur. Le style des grandes figures est médiocre et l'expression laisse beaucoup à désirer. Les huit statues (Vertus, le roi David) portées sur des culs-de-lampe, contre la paroi du fond, sont plus modernes. On sait que le monument, mutilé en 1562 par les protestants, a été restauré en 1640.



Pleureur du tombeau du duc de Berry

Chœur. — Nous avons exposé, dans l'introduction historique, quels avaient été les changements déplorables effectués dans le chœur au XVIIIe siècle, sous la direction de Michel-Ange Slodtz et de Louis Vassé. De tous ces prétendus embellissements, dus aux chanoines peu respectueux des souvenirs du passé, il ne reste que

le dallage, l'autel et soixante-douze sièges de stalles.

Le dallage, composé de marbres de différentes couleurs, n'offre rien de curieux. Le maître-autel, consacré le 21 décembre 1767, a été exécuté sur les



Photo Martin-Sabon.

SAINT-SÉPULCRE DE LA CRYPTE

dessins de Louis Vassé. Il est de marbre blanc et orné aux extrémités de quatre pilastres cannelés. En 1847, le gradin fut surélevé. Les postes en creux du gradin et les cannelures des pilastres d'angle ont pour remplissage des guirlandes et des feuillages de cuivre doré. Sur le devant, est le monogramme du Christ, de cuivre également, dans un

médaillon. La garniture de l'autel date de 1844.

Les stalles sont la partie la plus importante des travaux exécutés sous la direction de Slodtz qui en donna les plans, élévations et profils, et exécuta la sculpture des panneaux. Depuis 1850, il ne reste que 72 stalles, sans panneaux, qui font un piteux effet. Les miséricordes n'offrent comme décoration que des palmettes et des feuilles de chêne.

Une partie des stalles supprimées se trouve aujourd'hui dans la chapelle du petit séminaire de Saint-Célestin de Bourges. Un petit panneau cintré avec la figure de saint Pallade est dans l'ancienne salle capitulaire ; un autre, avec celle de saint Ursin, orne la stalle de l'archevêque placée à l'entrée du chœur.

Le trône pontifical, posé en 1856, et les grilles mises en place de 1851 à 1855, sont dans le style du XIII[e] siècle.

Ancien jubé. — Nous avons raconté précédemment comment on avait découvert, en 1850, puis en 1894 et 1905, des débris très importants de l'admirable jubé et de la clôture du chœur qui furent impitoyablement abattus par les chanoines, en 1757, après avoir été fortement endommagés par les protestants en 1562, puis restaurés et repeints en 1653. Les fragments que conserve le Musée du Louvre représentent : le Baiser de Judas, Judas recevant les trentes deniers, Pilate écoutant le récit du songe de sa femme, la Descente du Christ aux Limbes (remarquables figures nues). Ceux du

musée de Bourges nous montrent : le Portement de croix, le Christ en croix (morceau le mieux conservé et qui se trouvait au-dessus de la porte centrale du jubé), la Descente de croix, la Mise au



Photo F. Martin-Sabon.

JUDAS RECEVANT LES TRENTE DENIERS. FRAGMENT DU JUBÉ

Tombeau, les gardes endormis, les saintes Femmes au tombeau, la chaudière et la gueule de l'Enfer (ces deux derniers morceaux faisaient partie de la Descente aux Limbes). Parmi les débris trouvés en 1905, lors de la suppression d'une partie du pas-

sage qui conduisait à l'ancien caveau des archevêques, nous avons reconnu la Flagellation du Christ.

La décoration du fond de la plupart de ces bas-



Photo F. Martin-Sabon.

L'ENFER. FRAGMENT DU JUBÉ

reliefs est formée par un quadrillé, sorte de marquetterie composée de petits caissons actuellement vides, dans lesquels étaient incrustés des verres peints, encadrés dans un fond entièrement doré.

D'autres beaux fragments, mis à jour en 1894, sont déposés actuellement dans les bureaux de

l'architecte diocésain, près de la cathédrale. Ce sont d'admirables figures d'apôtres (saint Pierre, saint Paul et saint Jean ont leurs attributs caractéristiques) qui se trouvaient dans les écoinçons des arcades supportant le jubé.

Le jubé et la clôture avaient été exécutés sans doute à la fin du XIIIe siècle, en même temps ou peu après le portail du Jugement dernier, avec lequel ils ne sont pas sans offrir quelques rapports de style et d'iconographie (voyez surtout l'Enfer). L'auteur de leurs sculptures était un artiste de premier ordre. On ne saurait trop admirer la noble simplicité des draperies et la justesse des mouvements. Il est fort regrettable que les têtes aient été presque toutes mutilées.

Nef. — Le grand orgue, placé au revers de la façade occidentale et qui masque une partie du grand fenestrage, a été commencé en 1663 par Guy Jolly et terminé par Pierre Cauchois en 1667. La menuiserie et la sculpture furent commandées à Bernard Pérette. Il a été réparé à plusieurs reprises, notamment en 1741 et 1860. Il est posé sur un système d'encorbellement faisant saillie à l'intérieur. Dans les panneaux sont sculptés des anges sonnant de la trompette. La tribune est plus ancienne. Elle provient de l'orgue qui fut exécuté après l'incendie de 1559. On y voit des cariatides (hommes ou femmes) et des anges tenant une colonne ou une croix. Enfin, à la partie inférieure, il faut encore remarquer une curieuse poutre du XVe siècle, avec

des figures d'anges, chanteurs ou musiciens; c'est sans doute un reste de l'orgue détruit en 1506 par la chute de la tour nord.

A la seconde travée du petit bas côté méridional de la nef, se trouve une intéressante horloge, placée autrefois sur le côté gauche du jubé et exécutée en 1423 par Jean Furoris, chanoine de Reims et de Paris. C'est une des plus anciennes connues. Un artiste célèbre, Jean d'Orléans, fut chargé d'en peindre les cadrans et les parois. Elle affecte la forme d'une tour carrée, avec minces contreforts aux angles. Au sommet sont quatre cloches. Des deux cadrans, l'un marque les phases de la lune, le lever et le coucher du soleil, etc., l'autre les heures. Cette horloge a subi une restauration maladroite en 1872 ; le second cadran est fixe aujourd'hui et le mécanisme est neuf. A chaque heure, elle donnait autrefois les quatre premières notes du *Salve regina* (la, sol, la, ré).

La chaire, inaugurée en 1878, au moment des fêtes du millénaire de sainte Solange, ne présente pas grand intérêt.

Nous signalerons encore : sur le septième pilier nord de la nef, une inscription énigmatique, en caractères arméniens, qui signifie : Sarqis, serviteur de Dieu ; entre les deux portes qui mènent à l'ancienne salle capitulaire et à l'église souterraine, une croix de mission, en fer, érigée en 1817 place Saint-Ursin, renversée en 1830 et transférée en cet endroit en 1843 ; enfin la ligne de cuivre indiquant la direction du méridien, tracée en 1757, dans le dallage de la

nef (troisième et quatrième travées), par un chanoine de Notre-Dame de Sales, de Bourges.

Chapelles. I. Chapelles du rond-point. — *Chapelle Sainte-Croix.* — La première du côté nord. C'est dans cette chapelle que se réunissait autrefois la confrérie des officiers, avocats et procureurs de l'officialité du chapitre.

Chapelle de Notre-Dame de Lourdes, anciennement de la Conception de la Vierge. — Elle renferme le médaillon en marbre et l'épitaphe du cardinal Frédéric-Jérôme de Roye de La Rochefoucault, archevêque de Bourges († 1757).

Chapelle de la Vierge. — Dans l'axe de l'abside. Elle s'est appelée « Chapelle au Duc », parce que le duc Jean de Berry y fonda en 1367 une messe quotidienne, puis chapelle de La Châtre, du nom de cette famille qui en fit l'acquisition au XVI[e] siècle et qui mit ses soins à l'embellir. C'est à Claude III de La Châtre, maréchal de France († 1614), qu'on attribue la donation des vitraux dont il ne subsiste que des fragments. Les fenêtres avaient été déjà refaites au XV[e] siècle. Claude de La Châtre fit poser, du côté gauche, sa propre épitaphe et à droite, celle de son aïeul Gabriel de La Châtre, capitaine des gardes du corps († 1538), épitaphes qui sont aujourd'hui dans la chapelle Sainte-Philomène. A la même époque, sans doute, furent posés, de chaque côté, sur deux colonnes hexagonales qui subsistent encore, les bustes de ces deux mêmes personnages, brisés à la Révolution.

En 1757, l'autel de Notre-Dame la Blanche, élevé par le duc de Berry derrière le maître-autel de la Sainte-Chapelle, fut transporté dans la cathédrale.



Photo Neurdein.

Statue du duc de Berry

On plaça alors le groupe de la Vierge et de l'Enfant entre quatre anges sur l'autel de la chapelle de la Vierge et les effigies du duc et de la duchesse à

droite et à gauche de l'entrée. En outre, les murs furent garnis de boiseries recouvrant la partie inférieure des vitraux, qui, de la sorte, subirent des dégradations. La statue de la Vierge et de l'Enfant, mutilée à la Révolution (têtes cassées), a été restaurée, au milieu du siècle dernier, par Jules Dumoutet et remise sur l'autel. Les figures d'anges, d'une expression si charmante, sont au musée de Bourges. Quant aux boiseries, elles ont été vendues.

C'est le même Dumoutet qui a fait restaurer et repeindre, en 1844, toute la chapelle et qui exécuta l'autel orné d'un bas-relief représentant la Mort de la Vierge. Les anciennes colonnes hexagonales supportent à présent des statues modernes de saint Joseph et de saint Jean l'Évangéliste.

Les effigies du duc Jean et de la duchesse Jeanne de Boulogne, à genoux sur un prie-Dieu, ont beaucoup souffert également. Les têtes sont une réfection moderne. Hans Holbein nous en a laissé des croquis très exacts, conservés au musée de Bâle. On les attribue, avec vraisemblance, à Jean de Rupy ou de Cambrai, entré au service du duc en 1387, et qui est l'auteur, nous l'avons vu, de la statue funéraire de ce prince, déposée dans la crypte.

Chapelle Sainte-Philomène, autrefois de Sainte-Catherine de Sienne. — Épitaphes de Gabriel et de Claude de La Châtre, dont il a été question.

Chapelle Saint-François de Sales. — A la clef de voûte, tête du Christ.

II. Chapelles de la nef et du chœur. Côté nord



Photo F. Martin-Sabon.

Statue du maréchal de Montigny

(à partir de la troisième travée). — *Chapelle de Montigny* ou des fonts baptismaux (3e travée). —

La chapelle qui occupait cet emplacement avait été fondée en 1406 environ par Pierre Aimery, archevêque de Bourges (1392-1409). Presque entièrement détruite par l'écroulement de la tour nord en 1506, elle fut réédifiée sous l'épiscopat de Michel de Bucy († 1511), mais ne fut terminée qu'au début du XVIIe siècle, alors qu'elle était en possession de la famille de Montigny. C'est Gabrielle de Crevant, veuve du maréchal François de La Grange de Montigny († 1617), qui en fit l'acquisition et qui s'occupa des travaux d'achèvement. Elle obtint l'autorisation d'y enterrer son mari, à la mémoire duquel elle éleva un peu plus tard un monument important dont la statue agenouillée se voit encore dans la chapelle. Cette statue, œuvre de Michel Bourdin, fut livrée en 1633. Quelques débris du monument lui-même ont été recueillis au musée de la ville. Le beau vitrail daté de 1619, qui orne la fenêtre, est dû aussi à la munificence de Gabrielle de Crevant. On remarquera encore l'élégance et la richesse de décoration de l'arc d'entrée de la chapelle.

Chapelle des Fradet ou de Saint-Benoît (4e travée). — Fondée en 1456 et terminée en 1462 par Pierre Fradet, conseiller au Parlement de Paris, doyen du chapitre de Bourges († 1467). A droite, épitaphe du fondateur, enterré à Saint-Pierre de Rome, mais dont le cœur fut déposé dans la chapelle; à gauche, celle du savant Guillaume-François Berthier, garde de la bibliothèque royale (1704-1782), enterré ici même. Au-dessus du confessionnal, buste de

M. Fradet de Saint-Aoust, seigneur de Marmagne et de Châteaumeillant.

Chapelle de Beaucaire ou de Saint-Loup (5e travée). — Fondée par Pierre de Beaucaire († 1450 environ), chanoine de la cathédrale et secrétaire de Charles VII, et terminée en 1462. Des membres des familles Bonnin, Leroy, Dubreuil et Barbarin y furent enterrés et contribuèrent peut-être aux frais d'achèvement et d'embellissement.

Chapelle de Bar ou de Saint-Denis (9e travée). — Fondée par Denis de Bar, évêque de Tulle et de Saint-Papoul, mais édifiée après sa mort (1517). Construite au-dessus de l'escalier qui mène à l'église souterraine. A droite, piscine Renaissance.

Chapelle de Breuil ou de Saint-Jean-Baptiste. (10e travée). — Construite en 1466 par Jean de Breuil, conseiller au Parlement de Paris, chanoine et archidiacre de la cathédrale, et terminée dès l'année suivante. Au-dessus de l'autel, tableau de Jean Boucher, peintre de Bourges († 1634), qui représente saint Jean-Baptiste ; c'est la partie centrale d'un triptyque qui se trouvait jadis dans la chapelle des Boucher à l'église Saint-Bonnet de Bourges et dont les deux volets sont au musée de la ville.

Chapelle de Reims ou des Trousseau, aujourd'hui *de Sainte-Jeanne de Valois* ou Jeanne de France (12e travée). — Fondée par Pierre Trousseau, chanoine et archidiacre de la cathédrale, puis archevêque de Reims en mai 1413 († décembre 1413), qui y fut enterré. Construite entre 1404 et 1406.

Chapelle Jacques-Cœur ou de Saint-Ursin (13e tra-

vée). — Fondée en 1447 par Jacques Cœur, sur l'emplacement de l'ancien « vestiaire » des chanoines, et terminée en 1450 au plus tard. L'illustre argentier, mort en exil, n'y fut pas enterré. Son frère Nicolas, évêque de Luçon († 1450) y reçut la sépulture. La chapelle fut acquise en 1552 par Claude de L'Aubespine, baron de Châteauneuf.

Elle fait une légère saillie sur les contreforts et se remarque par la richesse de l'ornementation de la voûte. Les nervures se réunissent à une clef pendante avec figure d'ange et les branches d'ogives sont coupées par de grands médaillons contenant les attributs des évangélistes et des anges musiciens.

Sous la fenêtre, à gauche, a été ménagé un retrait dans l'épaisseur du mur, éclairé par une petite baie, voûté de douze petites voûtes d'ogives avec clefs pendantes et décoré sur le fond d'une élégante arcature. C'est dans cet oratoire que prenaient place Jacques Cœur et sa femme, les jours de grandes cérémonies.

La chapelle Jacques Cœur renferme les statues de marbre de Guillaume de L'Aubespine, baron de Châteauneuf, conseiller d'État et ambassadeur, († 1629), de Marie de La Châtre, sa femme, et de Charles de L'Aubespine, marquis de Châteauneuf, garde des sceaux, leur fils († 1653), provenant toutes trois du monument élevé à leur mémoire et dont le musée de Bourges conserve quelques fragments (bas-reliefs et frises). La composition architecturale de cette œuvre importante, détruite à la Révolution,

était de François Mansart. Quant aux statues, elles sont dues au ciseau d'un des plus grands sculpteurs du XVIIe siècle, Philippe de Buyster, qui a inscrit son nom sur un des socles.

Côté Sud. — *Chapelle des Copin ou de Saint-Papoul*, aujourd'hui *de la Bonne Mort ou de Notre-Dame de Pitié* (3e travée). — Fondée en 1491 par Pierre Copin, chanoine de la Sainte-Chapelle († 1519), sous l'invocation de saint Papoul, vénéré en Languedoc, son pays natal. On remarquera la décoration de l'arc d'entrée, avec animaux fantastiques et figurines, et de la voûte avec les instruments de la Passion et les symboles évangéliques ; à droite et à gauche de l'autel, non orienté et qui est l'ancien autel des anniversaires élevé dans le sanctuaire au XVIIIe siècle, deux belles piscines de style flamboyant, avec dais richement ouvragés ; sur les murs latéraux, deux autres dais de même style, qui abritent des statues modernes de saint Joseph et de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; enfin à gauche, une inscription rappelant une fondation de messes faite par Pierre Copin (20 mars 1517, n. st.).

Chapelle des Le Roy ou de Notre-Dame du Mont-Carmel (4e travée). — Fondée en 1472 par le chanoine Jean Le Roy, fils de Thierry, seigneur de Villeneuve, qui y fut enterré. Terminée peu après 1473. Restaurée en 1863. Tableau de Jean Boucher, de Bourges, l'Adoration des Bergers, avec le portrait de l'artiste (berger qui apporte une gerbe).

Chapelle d'Etampes ou du Sacré-Cœur (5e tra-

vée). — Fondée vers 1420-1425 par Robinet d'Etampes, favori du duc Jean de Berry, conseiller et chambellan de Charles VI, et par ses trois frères. Restaurée de 1846 à 1850. C'est la plus grande chapelle de la cathédrale. Elle fait une forte saillie à l'extérieur et comprend une travée droite et une abside à trois pans. Il y a lieu de penser que c'est la chapelle même construite vers 1369 pour le duc de Berry, qui ne fut jamais terminée et qui fut soit achevée soit plutôt réédifiée presque entièrement par Robinet d'Etampes. Le retable en pierre de l'autel, dont le sujet représente les misères de l'humanité recourant au Sacré-Cœur, est de Jules Dumoutet. Dans cette chapelle sont exposées deux remarquables tapisseries des Gobelins d'après Raphaël : la Mort d'Ananie et la Guérison du boiteux par saint Pierre et saint Jean à la porte du temple.

Chapelle des Tullier ou de Sainte-Anne (10e travée). — Bâtie en 1531-1532 aux frais de Pierre Tullier, doyen du chapitre († 1540).

Chapelle d'Aligret ou de Saint-Joseph (11e travée). — Fondée par Simon Aligret, médecin et « physicien » du duc de Berry, chanoine et chancelier de l'église de Bourges († 1415). Achevée avant 1412. Le fondateur y fut enterré. Sa pierre tombale subsiste encore, mais très effacée. A droite de l'autel, jolie piscine Renaissance.

Chapelle Saint-Thibault ou de l'Archevêché, aujourd'hui *de Sainte-Solange* (13e travée). — Nous avons dit qu'elle présentait certaines parties qui remontaient au XIIe siècle. Elle fut réédifiée au début

de xv[e] siècle par Guillaume de Boisratier, chancelier du duc de Berry, archevêque de Bourges (1409-1421), et dédiée par lui à saint Thibault. On l'a restaurée avec un certain luxe vers 1860. Au-dessus de l'autel, fresque sans mérite de M. Geslin, représentant sainte Solange, patronne du Berry, priant au pied de la croix (1865). En face, sur le mur occidental, grande Crucifixion du xv[e] siècle, à nombreux personnages, découverte en 1866 et presque totalement refaite. Dans l'angle sud-ouest s'ouvrait jadis une porte qui communiquait avec l'escalier de Saint-Guillaume et qui à présent n'est plus visible à l'intérieur.

Dépendances. — SACRISTIE (côté nord, 11[e] travée). — Construite aux frais de Jacques Cœur en 1446-1447. La porte d'entrée est très élégante. Elle est encadrée de deux pinacles élancés et surmontée d'une accolade que termine un magnifique fleuron. Les niches des piédroits sont dépourvues de statues. Sur l'accolade, sont figurés deux écus : le premier porte les armes du pape Nicolas V ; sur le second, tenu par un angelot, étaient peintes autrefois celles de France. Le vantail, décoré de deux arcatures délicatement sculptées, présente trois blasons aux armes de Jacques Cœur, de son fils Jean Cœur, archevêque de Bourges, et du prédécesseur de celui-ci, Henri d'Avaugour.

La sacristie, qui comprend deux travées, est de forme presque carrée et fait une forte saillie à

l'extérieur. Elle est éclairée par trois fenêtres. Au-dessus de la fenêtre du milieu, on remarquera les armes de France accompagnées d'une devise qui fait allusion à l'origine miraculeuse des trois fleurs de lys que Clovis aurait reçues du ciel après avoir embrassé le Christianisme.



Photo F. Martin-Sabon

PORTE DE LA SACRISTIE

Le mobilier comprend un retable, une croix et six chandeliers en bois, provenant de l'ancienne collégiale du Château, de belles armoires Louis XV, etc. Nous indiquerons aussi deux tableaux, qui n'ont d'ailleurs pas grand intérêt : la Présentation au Temple et le Mariage de la Vierge. Le second porte la signature : P. Tassin, 1642.

La sacristie avait été décorée de beaux vitraux dont il ne reste que des fragments, à savoir : un cœur avec le Père Éternel, entouré d'anges séraphins, deux médaillons en forme de quatre-feuilles, aux armes de Jacques Cœur, et un écusson suspendu à un tronc d'oranger, accompagné d'une banderole sur laquelle se lit la devise de l'argentier : « A vaillans cœur riens impossible. »

Au-dessus de la sacristie se trouve une salle à laquelle on accède par un petit escalier à vis, pris dans le contrefort, à droite de la porte, et qui prend jour dans la chapelle des Trousseau. Cette salle où se trouvait avant 1559 une assez riche bibliothèque et où on déposa en 1757 les archives de la Sainte-Chapelle, est aujourd'hui le lieu de réunion du chapitre. Au mur méridional, apparaît l'ancienne corniche du XIIIe siècle avec de curieuses figures.

Ancienne salle du chapitre (8e travée). — Située au premier étage d'une construction bâtie au XVe siècle, contre le côté oriental du porche nord, audessus d'une voûte en berceau. On y accède par un escalier dont la porte s'ouvre à droite de celle qui mène à la crypte. Les branches d'ogives de cette salle retombent sur de curieux culs-de-lampe à personnages (David, Moïse, prophètes). On conserve aussi dans cette pièce un des médaillons qui ornaient les panneaux des stalles du chœur exécutées au XVIIIe siècle; on y voit la figure de l'évêque saint Pallade.

Au-dessus de cette salle est une autre pièce de même dimension. C'est là que se trouvait, avant l'incendie de 1559, l'atelier des brodeurs, puis jusqu'à la Révolution, la bibliothèque du chapitre.

Sur le porche nord enfin est une troisième salle, plus vaste, qui communique avec la précédente par une porte de fer et qui contenait jadis les archives du chapitre.



Photo A. Boinet.

DÉTAIL DE LA PORTE CENTRALE DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

IV

VITRAUX

La cathédrale de Bourges forme un musée incomparable pour l'histoire de la peinture sur verre aux XIIIe, XVe et XVIe siècles. Celle de Chartres, sa rivale, est sans doute encore plus riche en verrières du XIIIe siècle, mais, par contre, elle n'en possède pour ainsi dire pas de la fin du moyen âge ni de la Renaissance.

Les vitraux de Saint-Étienne ont souffert, comme tant d'autres, de mutilations à jamais regrettables. Le XVIIe siècle ne sut ni conserver, ni réparer, ni remettre en place ceux qui avaient été ébranlés par les ouragans et les incendies. C'était l'époque où on se livrait à des interpolations absurdes. Le XVIIIe siècle devait faire plus. En 1760, les chanoines, sous prétexte que l'église était trop sombre, supprimèrent, sans aucun scrupule, une partie des belles vitres peintes du premier bas côté du chœur, surtout du côté sud, ce qui fait que sur vingt-six figures environ de saints évêques du diocèse de Bourges, nous n'en possédons plus que huit.

Les verrières du chœur et du déambulatoire ont

été plus ou moins bien restaurées par un nommé Thévenot, de 1845 à 1847. Celles des chapelles sont encore en certains endroits très mutilées ou présentent des fragments intercalés d'une autre époque (chapelles de la Vierge, des Copin, des Le Roy, etc.). Il est fort à souhaiter qu'une main discrète fasse disparaître un jour ces injures du temps et des hommes.

Vitraux du XIII[e] siècle[1]. — Les vitraux du XIII[e] siècle qui garnissent les fenêtres du chœur, du déambulatoire et des chapelles absidales, sont un éblouissement pour l'œil. Ce sont des merveilles de couleur, d'une variété de tons infinie. « Cette profonde poésie de lumière que nos climats ne connaissent pas, éclat des verdures éternelles, splendeur des montagnes lointaines et de la mer, tout cet enchantement dont rêve l'homme du nord, nos artistes le mirent dans leurs vitraux. » (Émile Mâle.)

Nous ignorons malheureusement les noms des artistes qui nous ont laissé à Bourges de tels chefs-d'œuvre. Nous savons seulement que les donateurs étaient, comme à Chartres et ailleurs, de puissantes corporations : les maçons, les tisserands, les tanneurs, les bouchers, les pelletiers, les architectes, les tailleurs de pierre, les charpentiers, les ton-

[1] La cathédrale possède un précieux vitrail du XII[e] siècle enchâssé dans une fenêtre du second bas côté sud de la nef et qui représente l'Annonciation et l'Adoration des Mages. Nous le mentionnons à part.

neliers, etc. Le vitrail représentant saint Guillaume fut offert par la comtesse Mathilde de Nevers († 1257), arrière-petite-nièce de l'archevêque.

L'ensemble des vitraux du chœur de Saint-Étienne est admirablement compris quant à l'ordonnance et à la place des sujets. En commençant par les fenêtres hautes, on voit d'abord, au nord, les prophètes, de taille gigantesque et d'une expression d'étrange rudesse et de sauvage grandeur; ce sont eux qui, pendant vingt siècles, de Moïse à saint Jean-Baptiste ont annoncé et attendu le Messie; puis le Rédempteur apparaît à la fenêtre centrale, montré par le Précurseur. Au midi, côté de l'Épître, se tiennent les apôtres, qui reçurent la mission d'aller annoncer l'évangile à travers le monde et de fonder l'Église. Dans le grand collatéral, ce sont les saints évêques du Berry, successeurs des apôtres, qui continuèrent à enseigner la parole divine et à gouverner l'Église. Enfin, dans le second bas côté et dans les chapelles rayonnantes, les verrières nous montrent l'interprétation des écritures par les Pères, la prédication de l'Évangile, la conversion du monde, les conseils évangéliques mis en pratique par la vie des saints.

C'est cette dernière série de vitraux qui est la plus curieuse. Ils sont le fruit du haut enseignement proposé aux fidèles. On y insiste surtout sur la concordance mystique de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le vitrail dit de la Nouvelle-Alliance, par exemple, nous offre toute une suite de scènes où les commentateurs voyaient des figures

de la croix de Jésus-Christ (le bois qu'Isaac a chargé sur ses épaules, le signe ou *tau* que tracent les Juifs sur la porte de leur maison, etc.). Les sujets de ces compositions étaient indiqués par des clercs familiers avec la science théologique.

Les vitraux narratifs, consacrés à la légende des saints, dont la principale source est la *Légende dorée*, sont plus fréquents. Il faut sans doute en rechercher la cause en partie dans la présence des reliques que conservait la cathédrale. Mais il importe aussi de se rappeler que beaucoup de ces vitraux avaient été offerts par des corporations qui tout naturellement faisaient représenter l'histoire de leurs patrons. Ainsi la verrière de la vie de saint Thomas fut donnée par les architectes et les tailleurs de pierre. Il est très possible aussi que celle de l'histoire de saint Jacques le Majeur ait été exécutée aux frais d'une confrérie de Saint-Jacques.

Les vitraux du chœur et du déambulatoire de Saint-Étienne doivent dater de 1220 environ. Certains d'entre eux offrent des analogies frappantes avec ceux de la cathédrale de Chartres (vitraux de la Passion, du Bon Samaritain, de l'Enfant prodigue, grandes figures des fenêtres hautes). Des rapports non moins évidents se constatent avec les verrières de Tours, du Mans, de Sens, de Rouen, de Cantorbéry et de Lincoln en Angleterre. Dans le premier quart du XIIIe siècle, il y avait dans le nord de la France, à Chartres, un grand atelier de peinture sur verre et c'est sans doute de cet

atelier que sont venus les artistes qui ont travaillé à Bourges et près des autres cathédrales françaises ou anglaises. On peut supposer, il est vrai, que les vitres peintes de Bourges ont été fabriquées à Chartres et expédiées toutes prêtes à être montées. En tout cas, l'influence et la prépondérance de l'école chartraine à cette époque reste indéniable.

Fenêtres hautes du chœur. — Dans l'axe de l'édifice, la Vierge tenant l'Enfant que montre saint Jean-Baptiste ; à droite saint Étienne, patron de l'église, en place d'honneur. Au nord, les prophètes. Au midi, les apôtres, les évangélistes et quelques disciples.

Premier bas côté du chœur. — Dans l'axe du chœur, la Vierge tenant l'Enfant (au-dessous, l'Annonciation) et le Christ-Juge (au-dessous, Résurrection des morts). A gauche du Christ, saint Étienne ; à droite de la Vierge, saint Laurent. Les autres verrières représentent des saints évêques de Bourges, depuis saint Ursin jusqu'à saint Guillaume. Sur les huit figures qui nous ont été conservées — il y en avait probablement vingt-six primitivement — on ne peut guère reconnaître, grâce aux inscriptions, que saint Ursin (le premier après saint Laurent), saint Sulpice Sévère (le troisième du même côté) et saint Guillaume (au midi, après saint Étienne). Au-dessous de ce dernier, est agenouillée la comtesse Mathilde de Nevers, morte en 1257, donatrice du vitrail. Quelques-unes de ces verrières ont été offertes par des corporations :

mégissiers, bouchers, etc., représentés, au bas des panneaux, dans l'exercice de leur métier.



VITRAIL DE LA COMTESSE MATHILDE. L'ARCHEVÊQUE SAINT GUILLAUME.

(Extrait de *Cahier et Martin. Monographie de la cathédrale de Bourges.*)

Second bas-côté du chœur et chapelles absidales. — Fenêtre avant la première chapelle absidale du nord. Parabole de Lazare et du mauvais riche. Donateurs : les maçons figurés, comme pour les autres vitraux, à la partie inférieure, dans trois parties de médaillons.

Chapelle Sainte-Croix. — Légendes de Sainte-Marie l'Égyptienne (à gauche), de Saint-Nicolas (au milieu) et de sainte Marie-Madeleine (à droite).

Fenêtres suivantes. — Invention des reliques de Saint-Étienne. Donateurs : les fontainiers. — Parabole du Bon Samaritain (lire de haut en bas, par exception). Donateurs : les tisserands. Légende très populaire au moyen âge. Le bon Samaritain qui panse les blessures du moribond et le conduit

jusqu'à l'hôtellerie, c'est Jésus-Christ qui guérit les plaies de l'humanité et qui mène lui aussi vers l'hôtellerie, c'est-à-dire l'Église. Vitraux analogues à Chartres, à Sens et à Rouen.

Chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes. — Vies de saint Denis (à gauche), de saint Pierre et saint Paul (au milieu) et de saint Martin (à droite).

Fenêtres suivantes. — Histoire de l'Enfant prodigue. Donateurs : les tanneurs. — Verrière dite de la Nouvelle Alliance. Donateurs : les charcutiers et les bouchers. Une des plus remarquables par la composition. Concordance de certains faits de l'Ancien et du Nouveau Testament. (Isaac portant le bois de son sacrifice est une figure du Christ chargé de sa croix, etc.). Vitraux semblables à Chartres, au Mans et à Tours.

Fenêtres après la chapelle de la Vierge. — Le Jugement dernier. — La Passion. Donateurs : les pelletiers.

Chapelle Sainte-Philomène. — Vies de saint Laurent (à gauche), de saint Étienne (au milieu) et de saint Vincent (à droite).

Fenêtres suivantes. — Magnifique vitrail de l'Apocalypse. Composition curieuse et isolée, qui n'est pas une illustration, mais un commentaire de l'Apocalypse. — Histoire de saint Thomas, empruntée à la légende. Donateurs : les architectes et les tailleurs de pierre.

Chapelle Jeanne d'Arc. — Vies de saint Jacques le Majeur (à gauche), de saint Jean-Baptiste (au milieu) et de saint Jean l'Évangéliste (à droite). Le pre-

mier vitrail a été donné, sans doute, par une confrérie de Saint-Jacques (peigne de saint Jacques semé sur le fond).

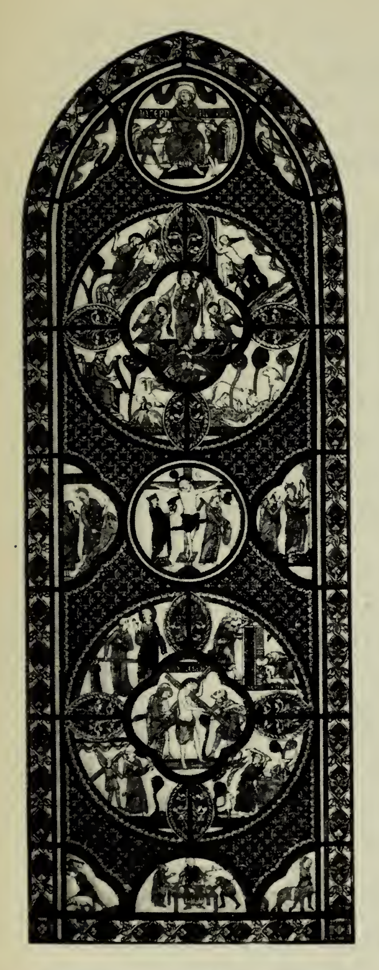
Fenêtre suivante. — Histoire de Joseph. Donateurs : les charpentiers, les tonneliers, les charrons et les cercliers. Joseph est une préfigure de Jésus-Christ par sa vie entière.

Nef. — Les fenêtres de la nef sont garnies seulement de grisailles. Il faut certainement voir là une raison d'économie. Vers le milieu du XIIIe siècle, les ressources n'étant sans doute plus suffisantes, on a voulu terminer à peu de frais une œuvre commencée avec magnificence.

La partie supérieure des vitraux présente encore toutefois des médaillons ou rosaces avec personnages. Au nord, ce sont des saints : SS. Pallade et Guillaume, Brice et Martin, Étienne et Vincent. Au midi, le Couronnement de la Vierge, Samuel et saint André, l'Annonciation, un martyr et le Christ, etc.

Les fenêtres du premier bas côté offrent dans le haut des médaillons semblables. On reconnaît, au nord, le roi David, jouant de la harpe ou du psaltérion, et Saül ; au midi les mêmes personnages, d'autres jouant de l'orgue ou frappant sur des clochettes (interprétation des psaumes), l'Annonciation, etc.

Vitraux postérieurs au XIIIe siècle. — Les vitraux du XIVe siècle sont très rares à la cathédrale de Bourges. On ne peut guère citer pour cette époque que la rose du grand fenestrage de la façade occi-





Vitrail de l'enfant prodigue — Vitrail de la nouvelle alliance

(Extrait de *Cahier et Martin*).

dentale. Par contre, les verrières de la fin du moyen âge et de la Renaissance sont nombreuses et permettent de suivre de très près l'évolution et la transformation de l'art de la peinture sur verre depuis les premières années du XVe siècle jusqu'au début du XVIIe.

L'origine de ces vitraux est en général facile à déterminer. Les donateurs, presque toujours les fondateurs des chapelles, sont le plus souvent figurés dans le tableau, présentés ou non par leurs saints patrons (maréchal de Montigny et sa veuve Gabrielle de Crevant, Jean de Breuil, Pierre Trousseau, Simon Aligret, Pierre Tullier, etc.). S'ils n'apparaissent pas dans la composition, leurs armoiries du moins sont indiquées dans telle ou telle partie de la fenêtre.

Les artistes auxquels nous devons ces belles verrières sont presque tous inconnus. Il faut se défier des attributions proposées par les auteurs anciens. On a relevé beaucoup de noms de peintres-verriers travaillant à Bourges aux XVe et XVIe siècles, mais il est très rare de retrouver leurs œuvres.

Le plus illustre d'entre eux paraît avoir été Jean Lescuyer, né vers 1480, qui alla, de bonne heure, dit-on, étudier et copier des modèles en Italie. En 1522, il exécuta des vitraux pour les fenêtres de la chapelle de l'Hôtel-Dieu, et en 1546, il répara ceux de la façade occidentale de la cathédrale. Il mourut en 1556 et fut enterré à Bourges, dans l'église Saint-Jean-des-Champs.

Le vitrail de la chapelle de Pierre Copin (1517-

1519) et celui de la chapelle des Tullier (1532) lui sont attribués avec beaucoup de vraisemblance. Ils offrent, en effet, la plus grande analogie avec une magnifique verrière de l'église Saint-Bonnet, à Bourges (légende de saint Claude, donatrice : Laurence Fauconnier), portant sa signature avec la date de 1544, et dont on peut rapprocher l'histoire de saint Jean l'Évangéliste et la Résurrection, dans le même édifice.

Quelques hypothèses ou quelques rapprochements peuvent être faits pour les vitraux des chapelles que nous allons décrire. Ainsi la verrière de la chapelle des Trousseau et celle de la chapelle d'Aligret offrent des ressemblances évidentes avec les fragments intercalés dans les fenêtres de la crypte et qui proviennent de la Sainte-Chapelle de Bourges. On sait que les cartons des belles figures d'apôtres et de prophètes qui sont représentées sur ces fragments sont attribués à André Beauneveu, artiste attitré du duc de Berry.

La partie inférieure du grand fenestrage de la façade occidentale n'est pas sans rappeler les vitraux de la chapelle Jacques-Cœur (même sujet et mêmes détails de facture) et ceux de l'hôtel du célèbre argentier, ainsi que les fragments qui subsistent dans la sacristie. Si l'on en croit Pierre Le Vieil, il faudrait songer ici à Henri Mellein, qui demeurait à Bourges en 1431. Les figures de la verrière de la chapelle Saint-Loup ou de Beaucaire sont à comparer avec celles qui ornent les fenêtres de la Sainte-Chapelle de Riom (mêmes cartons peut-être).

Enfin il paraît évident que le vitrail de la chapelle de Breuil (1467) est du même atelier que celui de la chapelle des Le Roy.

Crypte.— Dans cinq des douze fenêtres de la crypte sont enchâssés, nous l'avons dit, des fragments importants de vitraux provenant de la Sainte-Chapelle, exécutés vers 1404, et représentant des prophètes et des apôtres (David, Isaïe, etc.), d'une grande valeur artistique. Les cartons ont été attribués à André Beauneveu qui peignit dans un livre d'heures du duc de Berry des figures d'apôtres de même style. Il est à noter qu'on a inscrit sur les banderoles que tiennent les apôtres douze articles du Credo, opposés à douze paroles prononcées par les prophètes. Cette idée de faire correspondre un verset prophétique à une affirmation du Credo n'est pas rare à la fin du moyen âge.

Grand fenestrage de la façade occidentale. — La magnifique rose date de 1390 environ, c'est-à-dire du temps du duc de Berry. La partie inférieure du fenestrage ne remonte qu'au milieu du xve siècle. On y voit l'Annonciation, entre saint Guillaume archevêque de Bourges, saint Jacques, saint Étienne et saint Ursin (?). Le grand fenestrage a été réparé après l'écroulement de la tour nord en 1506.

Chapelles de la nef et du chœur. Côté nord. — *Chapelle de Montigny* (3e travée). — Vitrail daté de 1619, Assomption de la Vierge. Au-dessous, portraits du maréchal de Montigny et de Gabrielle de Crevant, en costume de veuve, qui fit exécuter la verrière.

Chapelle des Fradet (4e travée). — Vitrail exécuté



Apôtre d'un vitrail de la Sainte-Chapelle de Bourges
(Extrait de *Des Méloizes. Les Vitraux de la cathédrale de Bourges postérieurs au XIIIe siècle.*)

entre 1462 et 1467. Les quatre évangélistes. Au-

dessus, le Saint-Esprit planant sur la Vierge, les apôtres (Assomption), le Christ en croix, la résurrection et Jésus apparaissant à la Madeleine.

Chapelle de Beaucaire (5e travée). — Vitrail de 1470 environ. Saint Grégoire, saint Augustin, saint Jérôme et saint Ambroise. Au-dessus, Résurrection des morts et Jugement dernier. Il y a un vitrail identique à la Sainte-Chapelle de Riom.

Ancienne salle du chapitre (8e travée). — Une des fenêtres a des vitraux de la fin du xve siècle représentant le Martyre de saint Étienne et au-dessus la Trinité entourée d'anges.

Chapelle de Bar (9e travée). — Vitrail de 1517-1518. Vie de saint Denis, en seize compartiments. C'est une illustration d'un « mystère de saint Denis ». Dans le tympan, Dieu le fils bénissant.

Chapelle de Breuil (10e travée). — Vitrail de 1467 (inscription). Adoration des Mages ; on reconnaît Jean de Breuil, fondateur de la chapelle, présenté par saint Jean-Baptiste, et son frère, Martin de Breuil, chanoine.

Chapelle des Trousseau (12e travée). — Verrière de 1404-1406. La Vierge et l'Enfant, avec saint Ursin ou saint Guillaume et saint Sébastien ; saint Jacques, Jacques Trousseau, Ve du nom, et Philippe de la Charité, sa femme, père et mère de Pierre Trousseau, fondateur, lequel apparaît tenant le modèle de la chapelle et présenté par saint Étienne ; enfin les deux frères de celui-ci et leur sœur. Dans le haut, anges tenant les armoiries de Clément VII et Benoît XIII.

Chapelle Jacques-Cœur (13ᵉ travée). — Vitrail de



VITRAIL DE LA CHAPELLE JACQUES-CŒUR
(Extrait de *Des Méloizes*.)

1448-1450, attribué à Henri Mellein, qui a proba-

blement exécuté aussi les verrières de l'hôtel Jacques-Cœur. Annonciation, entre saint Jacques et sainte Catherine. Au-dessus, Dieu le père. Armoiries des L'Aubespine ajoutées au XVIIe siècle.

Chapelle de la Vierge (abside). — Vitraux de l'extrême fin du XVIe siècle, dont la donation est attribuée à Claude de La Châtre, maréchal de France. Très mutilés. Scènes de la vie de la Vierge. Fragments d'autres verrières intercalés maladroitement. On reconnaît une Adoration des Mages (fin du XVe siècle) et une Descente du Saint-Esprit (début du XVe, provenant de la Sainte-Chapelle ?).

Chapelles de la nef et du chœur. Côté sud. — *Chapelle des Copin* (3e travée). — Vitrail Renaissance, de 1518 environ, attribué à Jean Lescuyer. Légendes de saint Laurent et de saint Étienne. Dans le tympan, instruments de la Passion et figures qui s'y rattachent (voile de sainte Véronique, etc.) Réparations maladroites et morceaux intercalés.

Chapelle des Le Roy (4e travée). — Vitrail de 1473-1474. L'Assomption. Dans le tympan, la Vierge entourée d'anges. Dans les lancettes, les apôtres. Cette fenêtre a beaucoup souffert.

Chapelle d'Étampes (5e travée). — Vitraux du début du XVe siècle, qui proviendraient de la Sainte-Chapelle du duc de Berry ou peut-être de la chapelle que ce prince avait fait élever ou plutôt commencer en cet endroit. Dans deux des fenêtres, armes de Berry, soutenues par de délicieuses figures d'anges.

Chapelle des Tullier (10e travée). — Vitrail de 1532,

par Jean Lescuyer, de style Renaissance. Tableau



VITRAIL DE LA CHAPELLE DES TULLIER
(Extrait de *Des Méloizes*.)

de famille. La Vierge et l'Enfant, avec le petit saint Jean-Baptiste, saint Pierre présentant le père et la

mère du fondateur de la chapelle, saint Jean accompagnant Pierre Tullier, fondateur, et ses deux frères, Jean et François, chanoines, enfin saint Jacques le Majeur (?) avec les quatre neveux du même, chanoines également. Dans le haut, le Christ bénissant, entouré d'une multitude d'anges.

Chapelle d'Aligret (11[e] travée). — Vitrail du début du xv[e] siècle (avant 1412). Simon Aligret, accompagné de ses deux neveux, Simon et Denis Faverot, est présenté par saint Thomas (?), sainte Catherine d'Alexandrie, saint Hilaire de Poitiers (?), saint Michel (?), avec quatre personnages non identifiés. Dans le haut, le Jugement dernier.

Chapelle Saint-Thibault (13[e] travée). — Vitrail de 1409-1410. Dans le tympan, anges supportant les armes du pape Alexandre V, de Berry et de France. D'autres anges musiciens à la bordure.

Trésor. — Le trésor de Saint-Étienne de Bourges était autrefois un des plus réputés de France. Il avait été enrichi, en 1757, de celui de la Sainte-Chapelle. Il n'en reste malheureusement presque rien. Il a eu beaucoup à souffrir des guerres de religion au xvi[e] siècle. Les chanoines, de leur côté, vendirent plus d'une fois, pour payer certaines dettes — surtout celles occasionnées par les prétendus embellissements du chœur au xviii[e] siècle — joyaux, tapisseries, objets d'orfèvrerie, argenterie et ornements divers. En 1563, ils envoyèrent à la fonte la châsse de saint Guillaume, pour se libérer de la rente qu'ils devaient au roi. En 1768, ils se trouvaient

en présence de 32.949 livres de dettes, ce qui les obligea à se défaire de tous les parements qui n'avaient plus leur utilité, d'objets provenant de la Sainte-Chapelle et de tapisseries anciennes d'un très grand prix, qui se plaçaient autour du chœur dans les fêtes solennelles (parmi lesquelles la vie de saint Étienne et celle de saint Paul, des anges portant les Instruments de la Passion). La Révolution dispersa enfin tout ce qui pouvait rester de précieux.

Le trésor actuel, assez pauvre, possède un fragment important de la vraie croix, enchâssé dans une croix de vermeil, apporté en 1549 de Jérusalem à Bourges par Jacques Gassot de Deffens et offert par lui à l'église du Fourchaud, un calice et un ostensoir, donnés par le cardinal Du Pont et Mgr de La Tour d'Auvergne, exécutés d'après les dessins du P. Martin, une chape du temps de Louis XIII, richement brodée, un ancien bâton de chantre en argent, une pantoufle dite de saint Austrégisile (de l'époque de François Ier, en réalité), une sorte de camisole en laine et une chaussure de saint Guillaume, etc.

Il faut mentionner à part le masque, moulé sur nature, de sainte Jeanne de Valois ou de France, fille de Louis XI et femme divorcée de Louis XII, morte à Bourges en 1505, après avoir fondé l'ordre des religieuses des Annonciades.

Parmi les pièces les plus précieuses dont on doit particulièrement regretter la perte, nous indiquerons le grand chef reliquaire, en argent doré, de saint Etienne, qui était garni d'émaux, de pierre-

ries et de cabochons. Il avait été commandé par le chapitre en 1476 à Pierre de Chappe, orfèvre. Citons aussi le chef-reliquaire de saint Guillaume et la châsse en vermeil des Innocents.



Photo Giraudon.

Diptyque du consul Anastasius

Il ne faut pas oublier que par un heureux hasard les fameux diptyques d'ivoire que possédait la cathédrale ont été sauvés. Au nombre de trois, ils sont actuellement déposés à la Bibliothèque nationale (Cabinet des Médailles) et au musée de Bourges. Le premier, à Paris, est un diptyque du consul de Constantinople, Anastasius (517). On y voit la figure de ce personnage et au-dessous des scènes de cirque et d'affranchissement. Le second, à Bourges, est aussi un diptyque consulaire, du ve ou du vi^e siècle, avec l'effigie du consul (non identifié)

et au bas, deux belluaires combattant des tigres et des lions. Le troisième, à Paris, improprement appelé diptyque, présente deux plaques d'origine différente. La première, du VIe siècle, offre la représentation des neuf Muses accompagnées d'Apollon et une scène dionysiaque ; sur la seconde, qui ne remonte qu'au XIe siècle, on reconnaît les évangélistes.

Rappelons, pour terminer, que la fameuse « croix aux camées », faisant partie jadis du trésor de la Sainte-Chapelle et considérée, sans aucune preuve certaine, comme l'œuvre d'Herman Rust, orfèvre du duc de Berry, n'a pas entièrement disparu. Les camées antiques, remis à la Révolution à la Commission des Monuments, sont conservés au Louvre. Ils représentent les bustes de Jupiter, Cybèle, Sérapis, Minerve, Caligula et Drusille, le Christ entre l'archange Gabriel et saint Michel, etc.



Photo F. Martin-Sabon.

Ecoinçon du porche nord

BIBLIOGRAPHIE

Aubert et Thévenot. — *Rapport sur le portail méridional de la cathédrale de Bourges.* (*Congrès archéologique de France*, XVI, 1849.)

Barreau (Abbé). — *Description de la cathédrale, des vitraux de Bourges...* 2e édit.. Châteauroux, 1885, in-8°.

Beaurepaire (Eugène de). — *Les vitraux peints de la cathédrale de Bourges.* (*Bulletin monumental*, LXII, 1897. pl.)

Blanchet (Adrien). — *Les camées de Bourges.* (*Congrès archéologique de France*, XLV, 1898, pl.)

Boinet (Amédée). — *Les sculptures de la Renaissance à la façade occidentale de la cathédrale de Bourges.* Paris, 1910, in-4°, pl. et fig. (Extrait *Revue de l'Art chrétien.*)

Boinet (Amédée). — *Les sculptures de la cathédrale de Bourges.* (*Façade occidentale.*) Paris, 1912, in-4°, pl. et fig.

Boissoudy (Alfred de). — *Le grand orgue de la cathédrale de Bourges.* Bourges, 1883, in-8°.

Buhot de Kersers (A.). — *Les chapelles absidales de la cathédrale de Bourges* (*Bulletin monumental*, XL, 1874, pl.)

Buhot de Kersers (A.). — *Histoire et statistique monumentale du département du Cher.* T. II. Bourges, 1883, in-4°, pl.

Cahier et Martin (P.-P.). — *Monographie de la cathédrale de Bourges, 1re partie. Vitraux du XIIIe siècle.* Paris, 1841-1844, gr. in-fol., pl.

Chaumeau (Jean). — *Histoire de Berry.* Lyon, 1566, in-fol.

Clément (Chanoine S.) et Guitard. — *Vitraux de Bourges. Vitraux du XIIIe siècle de la cathédrale de Bourges.* Bourges, 1900, in-8°, fig.

Crosnier (L'abbé). — *Promenade monumentale à Bourges.*

Visite de la cathédrale. (*Congrès archéologique de France*, XVI, 1849.)

DES MÉLOIZES (Le marquis Albert). — *Note sur un très ancien vitrail de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, IV, 1870-1872.)

DES MÉLOIZES (Le marquis Albert). — *Une inscription inédite de la cathédrale de Bourges.* (*Ibid.*, XV, 1887-1888.)

DES MÉLOIZES (Le marquis Albert). — *Les vitraux de la cathédrale de Bourges postérieurs au XIIIe siècle.* (*Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, 1887, pl.)

DES MÉLOIZES (Le marquis Albert). — *Les vitraux de Bourges postérieurs au XIIIe siècle.* Lille, 1891-1894, gr. in-fol., 29 pl.

DES MÉLOIZES (Le marquis Albert). — *Les vitraux de Bourges.* (*Congrès archéologique de France*, LXV, 1898.)

DIDRON. — *Rapport sur les travaux exécutés, de 1829 à 1848, à la cathédrale de Bourges*, publié par Oct. Roger. (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, XVI, 1888-1889.) (Indication des articles sur les restaurations du XIXe siècle.)

DUMOUTET (Jules). — *Mémoires sur les diptyques de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires lus à la Sorbonne. Archéologie*, 1863, pl.)

GAUCHERY (P.) et CHAMPEAUX (A. DE). — *Les travaux d'art exécutés pour Jean de France, duc de Berry.* Paris, 1894, in-4°, 44 pl.

GAUCHERY (P.). — *Influence de Jean de France, duc de Berry, sur le développement de l'architecture et des arts à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe.* (*Congrès archéologique de France*, LXV, 1898.)

GAUCHERY (P.). — *Le mausolée des L'Aubespine dans la cathédrale de Bourges.* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, XLVII, 1903, pl.)

GAUCHERY (P.). — *Les statues et les mausolées des familles de L'Aubespine et de La Grange-Montigny à la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, XXVII, 1903, pl.)

Gauchery (P.). — *Mausolée du maréchal de La Grange-Montigny dans la cathédrale de Bourges.* (*Ibid.*, XXIX, 1905, pl.)

Gauchery (P.) et Grossouvre (A. de). — *Notre vieux Bourges.* Bourges, 1912, in-16.

Gauchery (P.). — *Restes de l'ancien jubé de la cathédrale de Bourges.* (*Mém. Soc. Antiq. Centre*, XXXVIII, 1919.)

Girardot (Baron A. de) et Durand (Hipolyte). — *La cathédrale de Bourges. Description historique et archéologique.* Moulins, 1849, in-18.

Girardot (Baron A. de). — *Les Artistes de Bourges.* (Extrait des *Archives de l'Art français*, 1861.)

Girardot (Baron A. de). — *Description des sculptures du portail de la cathédrale de Bourges avant leur restauration.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, VII, 1877.)

Girardot (Baron A. de). — *Histoire et inventaire du trésor de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, XXIV, 1859.)

Girardot (Baron A. de) et Lassus. — *Cathédrale de Bourges. Ancienne disposition du chœur.* (*Annales archéologiques*, IX, 1849,)

Hiver de Beauvoir. — *Description du trésor donné par Jean, duc de Berry, à la Sainte-Chapelle de Bourges.* (*Mémoires de la Société historique du Cher*, I, 1855-1860.)

La Thaumassière (Gaspard Thaumas de). — *Histoire de Berry.* Bourges, 1691, in-fol.

Male (Émile). — *L'art religieux du XIIIe siècle en France.* 3e édit. Paris, 1910, in-4°, grav.

Male (Émile). — *L'art religieux de la fin du moyen âge en France.* Paris, 1908, in-4°, grav.

Marguerye (R. de). — *Le grand incendie de la cathédrale de Bourges* [*en* 1559], (*Ibid.*, XVII, 1889-1890.)

Mater (D.). — *Les anciennes tapisseries de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, XXVII, 1903.)

Mater (D.). — *Notes historiques sur la décoration de la*

chapelle de la Vierge à la cathédrale de Bourges avant la Révolution. (*Ibid.*, XXVIII, 1904.)

PIERRE (J.). — *Décoration du chœur de la cathédrale de Bourges, de 1754 à 1773.* (*Réunion des Société des Beaux-Arts des départements*, XXI, XXIII et XXV, 1897-1901, fig.)

RAYNAL (L.-H. Chaudru DE). — *Histoire du Berry.* Bourges, 1845-1847, 4 vol. in-8°.

ROGER (Octave). — *L'ancien jubé de la cathédrale de Bourges.* (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre*, XVIII, 1891, pl.)

ROGER (Octave). — *Sépultures découvertes en* 1856 *dans la cathédrale de Bourges.* (*Ibid.*, XIX, 1892, fig.)

ROGER (Octave) et GAUCHERY (Paul). — *La flèche centrale et le faux transept de la cathédrale de Bourges.* (*Mém Soc. Antiq. Centre*, XXXVII, 1917.)

ROMELOT (Chanoine J.-L.) — *Description historique et monumentale de l'église métropolitaine de Bourges.* Bourges, 1824, in-8°, pl.

VIOLLET-LE-DUC. — *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du IXe au XVIe sèicle.* Paris, 1854-1869, 10 vol. in-8°, fig.



Photo A. Boinet.

CUL-DE-LAMPE DE LA TOUR NORD DE LA FAÇADE OCCIDENTALE



Photo F. Martin-Sabon.

TYMPAN DE LA PORTE DU PORCHE MÉRIDIONAL

TABLE DES GRAVURES



Photo A. Boinet.

La mort de Caïn. Façade occidentale

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r



PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES
DE LA FRANCE



V. Leblond

La Cathédrale de BEAUVAIS

Paris H L

La
Cathédrale de Beauvais

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

Directeur : **M. MARCEL AUBERT**

Aigues-Mortes et Saint-Gilles, par A. Fliche. 42 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Albi, par J. Laran. 48 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Amiens, par A. Boinet. 43 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Bayeux, par J. Vallery-Radot. 51 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Beauvais, par V. Leblond. 40 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Bourges, par A. Boinet. 49 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Chartres, par René Merlet. 38 grav. et 2 plans. *Édition anglaise.*

Chinon, par Eugène Pépin. 40 grav. et 5 plans.

La Cathédrale de Clermont-Ferrand, par H. du Ranquet. 40 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Evreux, par G. Bonnenfant. 43 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Limoges, par René Fage. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Lyon, par Lucien Bégule. 56 grav. et 1 plan.

La Cathédrale du Mans, par G. Fleury. 42 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Meaux, par F. Deshoulières. 36 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Reims, par L. Demaison. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Rouen, par A. Loisel. 50 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Sens, par l'abbé E. Chartraire. 43 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Cluny, par Jean Virey. 40 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Fontenay, par Lucien Begule. 60 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Moissac, par A. Anglès. 38 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Vézelay, par Charles Porée. 34 grav. et 1 plan.

L'Église de Brou, par Victor Nodet. 40 grav. et 1 plan.

Le Château d'Anet, par A. Roux. 41 grav. et 1 plan.

Le Château de Chambord, par Henri Guerlin. 41 grav. et 1 plan.

Le Château de Coucy, par Eugène Lefèvre-Pontalis. Introduction historique de Ph. Lauer. 36 grav. et 2 plans.

Le Château d'Ecouen, par Charles Terrasse. 45 grav.

Le Château de Rambouillet, par Henri Longnon. 34 grav. et 2 plans.

Les Châteaux de Touraine, *Luynes, Langeais, Ussé, Azay*, par Henri Guerlin. 45 grav.

Le Château de Vincennes, par le Lt-Colonel F. de Fossa. 35 grav. et 2 plans.

L'Hôtel des Invalides, par Louis Dimier. 35 grav.

Lisieux, par L. Serbat. 33 grav. et 1 plan.

Le Mont-Saint-Michel, par Ch.-H. Besnard. 54 grav. et 4 plans.

Paray-le-Monial et les Églises du Brionnais, par Jean Virey. 40 grav. et 2 plans.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. Lécureux. 39 grav. et 1 plan.

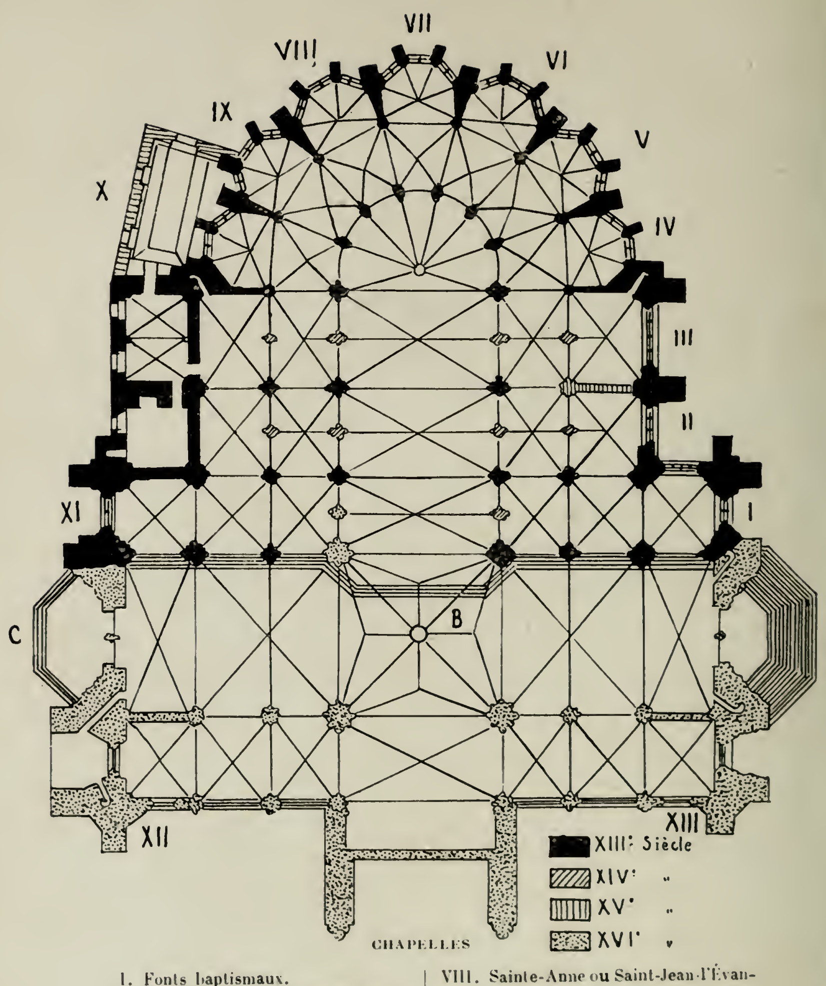
Senlis, par Marcel Aubert. 39 grav. et 1 plan.

Souvigny et Bourbon-l'Archambault, par F. Deshoulières. 42 grav. et 3 plans.

PLAN

DE

LA CATHÉDRALE DE BEAUVAIS



CHAPELLES

I. Fonts baptismaux.
II. Sainte-Angadrème ou Saint-Nicolas.
III. Saint-Léonard ou Saint-Vincent-de-Paul.
IV. Saint-Denis.
V. Saint-Vincent ou Notre-Dame-de-Lourdes.
VI. Saint-Joseph ou Saint-Etienne.
VII. Notre-Dame
VIII. Sainte-Anne ou Saint-Jean-l'Évangéliste.
IX. Saint-Lucien ou Saint-Sébastien.
X. Sainte-Madeleine ou Sainte-Jeanne-d'Arc.
XI. du Saint-Sacrement.
XII. Sainte-Barbe, dite aujourd'hui du Sacré-Cœur.
XIII. Saint-Pierre et Saint-Paul ou des Morts,

A. Portail sud ou grand Portail. — *B*. Carré du transept. — *C*. Portail nord.

Petites Monographies des Grands Édifices
* * * de la France * * *
Collection fondée par E. LEFÈVRE-PONTALIS
Publiée sous la direction de M. Marcel AUBERT

La Cathédrale de Beauvais

PAR

V. LEBLOND
Président de la Société académique de l'Oise,
Correspondant de l'Institut.

Ouvrage illustré de 39 gravures et 1 plan.



PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon, 6

1926



Vue sur le cloître de la Cathédrale, la Basse-Œuvre et les tours du Palais de Justice.

Cliché Lévy-Neurdein.

I

HISTORIQUE

I. — La Cathédrale primitive Notre-Dame de la Basse-Œuvre

Avant de donner l'histoire sommaire de la Cathédrale Saint-Pierre et d'en étudier le plan, la construction et les œuvres d'art qui la décorent, il semble utile, en manière d'*Introduction*, de présenter ici la petite cathédrale primitive carolingienne, dite, pendant tout le Moyen Age, Notre-Dame de la Basse-Œuvre, celle qu'on appelait aussi « la mère église de la cité ».

Dans la cité reconstituée au début du IVe siècle et enfermée de murailles, une chapelle avait été bâtie le

long de la voie antique de Rouen à Reims, sans doute sur l'emplacement d'un monument romain. Puis à l'époque carolingienne, on éleva en petits matériaux, sans doute arrachés aux remparts romains, une cathédrale dont il ne reste plus que la nef. Vers le milieu du xe siècle on commença au chevet de l'ancienne église une seconde cathédrale, plus vaste, qui pût suffire aux besoins d'un clergé et d'un peuple dont le nombre augmentait de jour en jour.

Ce second édifice, appelé le Nouvel-Œuvre et dédié à saint Pierre, fut commencé dans sa partie la plus orientale, par l'abside et le rond-point ; la construction en fut maintes fois délaissée et reprise, au milieu de vicissitudes sans nombre ; le chœur s'acheva lentement et ce ne fut qu'au xvie siècle qu'on détruisit le chœur de la Basse-Œuvre pour bâtir le transept et amorcer la nef nouvelle. Cette cathédrale Saint-Pierre resta inachevée. La nef de la Basse-Œuvre persista ; sinon elle eût été absorbée tout entière dans la nef de la nouvelle cathédrale.

La Basse-Œuvre n'est pas parfaitement orientée : le Dr Eugène Woillez lui a reconnu, « par rapport au Nord vrai, une déviation de 20 degrés vers l'Est ». Elle est faite d'un appareil cubique, relié par des cordons de briques, et les cinq fenêtres en plein cintre qui s'ouvrent dans son mur méridional ont leurs claveaux séparés par des briques. Cet appareil est celui que les architectes carolingiens avaient l'habitude d'employer à l'imitation des Romains. Les parements extérieurs et intérieurs de ses murs sont formés de pierres carrées, que jadis on appelait « pastoureaux » mesurant 0^m,10

de côté, auxquels la brique est combinée avec quelque régularité. Ce petit appareil cubique se retrouve à



La Basse-Œuvre. Façade méridionale.
Cliché Lévy-Neurdein.

Beauvais dans les vestiges du mur de notre enceinte romaine encore apparente dans les caves de certaines maisons canoniales, rue de l'Abbé-Gellée.

Du côté nord, le mur de la Basse-Œuvre abrite l'an-

cien cloître du chapitre, où se voient encore quelques arcades en tiers-point, trilobées aux écoinçons ajourés du XIV[e] siècle.

Le côté méridional fut percé, au XIII[e] siècle, d'une porte en tiers-point, dont le tympan est orné d'une rose à quatre feuilles sous deux arcs trilobés.

La façade principale, à l'Ouest, est percée d'une porte sans ornements, encadrée de pieds-droits et d'une archivolte en pierre de taille, au nu du mur. Au-dessus, s'ouvre une large fenêtre à plein cintre, dont l'archivolte est ornée de plusieurs rangées concentriques de petites croix, disposées diagonalement dans des compartiments carrés. Cette ornementation est sculptée en saillie sur la face extérieure de l'archivolte, qui est surmontée d'un cordon de billettes se prolongeant horizontalement sur toute la longueur de cette façade. Plus haut on voit encastrées dans le mur deux pierres réemployées où sont sculptées trois figures : l'une, plus grande, a le bras droit levé; les deux autres sont plus petites et tournées comme humblement vers la première. On a admis l'hypothèse qu'elles représentaient Adam et Ève devant le Créateur. Plus haut encore, est une croix ancrée, en relief, dont la branche supérieure est accostée de deux ouvertures rondes.

La façade n'a point la perfection des murs latéraux ; il n'y a plus de cordons de briques; une restauration ancienne en a modifié complètement le caractère.

A l'intérieur, la Basse-Œuvre n'a pas d'ornementation sculptée. La nef centrale, haute de vingt-sept mètres, sans tribunes, est séparée de ses deux collatéraux, qui sont dépourvus de chapelles, par cinq piliers

carrés et trapus, ayant un mètre à 1^{m}20 d'épaisseur,



La Basse-Œuvre. Façade occidentale.

Cliché Lévy-Neurdein.

sans chapiteaux ni tailloirs. Des arcs en plein cintre s'y appuient; il n'y a pas de briques dans les joints des

claveaux. L'édifice n'a jamais été voûté; son plafond, qui était primitivement en bois, est aujourd'hui en plâtre. Les murs furent sans doute couverts de fresques; le badigeon et l'humidité les ont effacées. Plus tard, on y exposa des tapisseries, qui sont maintenant à la cathédrale et au Musée.

Le mobilier qui la décore est très sobre. Il faut y noter une *Pieta*, tableau sur bois, attribué à Quentin Varin, de Beauvais, peintre de Louis XIII; une *Communion de saint Denis*, de Jouvenet; une chaire à prêcher (XVIII[e] siècle), où l'un des panneaux montre saint Thomas d'Aquin recevant dans sa cellule les rayons de la lumière céleste.

Dans cette cathédrale primitive, se réunit un concile, en 845, pour consacrer Hincmar archevêque de Reims. En 1013, y fut déposé sur l'autel l'acte de la donation faite du comté de Beauvais à Roger de Champagne et à ses successeurs évêques. Un second concile de la Province de Reims y excommunia, en 1166, les moines rebelles de l'abbaye de Rebais-en-Brie.

Plus tard, la grande cathédrale bâtie, la Basse-Œuvre fut et demeura, jusqu'en 1789, l'église de la paroisse Saint-Pierre, plus souvent dénommée paroisse Notre-Dame de la Basse-Œuvre. Jusqu'à la Révolution elle servit de baptistère pour les enfants qui naissaient dans toute la ville, depuis le Samedi-Saint à midi jusqu'à la même heure du samedi suivant, et de même pendant l'octave de la Pentecôte. A l'époque révolutionnaire, elle devint un chantier de bois jusqu'au jour où l'État, pour la rendre au culte, la racheta en 1842, moyennant 26.000 francs, à Natalis Prévotel, marchand de bois.

II. — La Cathédrale Saint-Pierre

Premiers travaux. — La Basse-Œuvre devenant insuffisante, l'évêque Hugues jeta, en 949, les fondements d'une nouvelle cathédrale qu'il dédia à saint Pierre[1].

Hervé, son successeur, mort en 996, donna à Saint-Pierre deux moulins, dont le revenu devait servir à la construction du Nouvel-Œuvre[2]. Dans une charte de 1040[3], l'évêque Drogon rappela cette libéralité, que vint confirmer, en 1099, l'évêque Ancel, en ajoutant qu'il avait donné aussi à l'église Saint-Pierre toute justice sur les moulins que les chanoines possédaient à Beauvais[4].

Or l'église Saint-Pierre a toujours désigné la Cathédrale ou Nouvel-Œuvre, parfois dite le Haut-Œuvre.

Jamais la Basse-Œuvre n'est citée dans nos obituaires et nos cartulaires sous le nom de Saint-Pierre; elle l'est

1. *Histoire ecclésiastique et temporelle de Bauvais et du Bauvaisis*, manuscrit anonyme, fin du XVII[e] siècle (Ancien fonds de Troussures). — *Additions à Denis Simon*, manuscrit de la main de Le Mareschal de Fricourt (1775), en 3 volumes, t. I, p. 81 (Même fonds).

2. I[er] obituaire de Saint-Pierre (ancien fonds de Troussures), manuscrit conservé aujourd'hui chez M. le marquis de Luppé, cité par Louvet, *Hist. et antiquitez du diocèse de Bauvais*, II, 175.

3. Louvet, *Ibidem*, II, 175.

4. Louvet, *ibidem*, I, 290. Le même acte est cité sous ce titre : « Privilegium Anselli de XII hospitibus quos Herveus episcopus dedit ecclesie Sancti Petri. » Mélanges Troussures, t. II, p. 37 (Extraits des Cartulaires de Saint-Pierre.)

toujours sous le titre de Notre-Dame de la Basse-Œuvre (*Beata Maria de Basso Opere*). C'est donc bien à la cathédrale Saint-Pierre, et non à la Basse-Œuvre, que se rapporte la libéralité de l'évêque Hervé[1].

Les travaux continuèrent sous Roger de Champagne, qui fut inhumé, en 1022, dans l'église primitive de la Basse-Œuvre et son corps ne fut rapporté dans le Nouvel-Œuvre qu'en 1217 avec celui de l'évêque Philippe de Dreux, récemment décédé. Ils y furent enterrés, côte à côte, dans le nouveau sanctuaire, au pied de l'autel[2].

Construction du chœur et de l'abside. — Puis les incendies de 1180 et de 1225 ruinèrent totalement ces premiers travaux. Mais, dès cette dernière année, l'évêque Milon de Nanteuil et le chapitre de Saint-Pierre voulant remplacer l'église ainsi détruite par une autre plus magnifique, décidèrent d'un commun accord d'abandonner pendant dix ans la dixième partie de

1. M. Enlart, *Manuel d'archéologie française* (1902), I, 156; le chanoine Marsaux (*Guide archéologique du Congrès de Beauvais*, 1905), puis R. de Lasteyrie, *Architecture religieuse en France à l'époque romane* (1912), p. 162, attribuent à Hervé la construction de la Basse-Œuvre : l'analyse des documents montre que la Basse-Œuvre n'est pas l'église d'Hervé.

2. « Ils sont inhumés tous deux sous un arc de pierre en manière de mausolée, où leurs représentations se voient, celle de Roger en pierre, et celle de Philippe, en bois et revestu de cuivre doré. Leurs épitaphes sont écrits sur la muraille. J'ay fait réparer ce mausolée et rescrire les vers qui estoient effacez, en juillet 1706, dans la 4[eme] année de mon administration du Nouvel Œuvre de l'église de Beauvais. » *Histoire des évesques de Beauvais*, fol. 19, manuscrit du chanoine Le Cat (ancien fonds de Troussures).

leurs revenus et de retenir, durant le même temps, les annates de tous les bénéfices qui seraient vacants dans le diocèse. En 1247 le légat du pape approuvait cette décision.

En 1272 l'abside et une partie du chœur étaient presque achevées, quand Renaud de Nanteuil y fut inhumé au pied d'un des piliers. Déjà, en 1267, l'évêque Guillaume de Grez (en Brie) avait été enterré dans la chapelle absidale de la Vierge : son épitaphe rappelait que sa générosité avait fondé dans ce « Haut-Œuvre » quatre chapelles et qu'il avait donné à la fabrique de l'église 6.000 livres pour hâter la construction, avec une grosse cloche.

En 1275, le pape Grégoire X accorda une bulle d'indulgences pour tous ceux qui contribueraient à la réparation et à l'achèvement de l'église.

Mais voici qu'à l'époque de Thibaud de Nanteuil, en 1284, quelques contreforts extérieurs se rompent, une portion des grandes voûtes tombe et les vitres des hautes fenêtres sont brisées ; et le service divin, quarante ans durant, va quitter ce Haut-Œuvre, pour être célébré à l'antique Basse-Œuvre. Cette catastrophe était due à l'écartement excessif des piles ; il fallut, pour y remédier, établir des piliers intermédiaires et doubler le nombre des travées.

Sous l'épiscopat de Jean de Marigny, le chœur était presque achevé, en 1322, par Guillaume de Roye « à che temps mestre de la machonnerie » et Aubert d'Aubigny « appareilleur de ladite église », qui, dans un rapport, disaient au chapitre que, par le peu de travaux restant à faire, « l'église sera tout reconfortée, tout

voultée et en tel point qu'on pourra oster les escaffaux, et sera toute preste pour le serviche divin » (*Mélanges Troussures*). Les vitres des hautes fenêtres rappellent cet heureux événement, car les armes de l'évêque s'y voient encore « au haut des vitres du cancel de l'église, du costé de l'Évangile » (Manuscrit Le Cat). Le prélat y figure à genoux, aux pieds de saint Pierre, sur une des deux verrières qu'il offrit en 1324.

En 1338, pour terminer cette construction, Enguerran Le Riche avait soumis aux chanoines un dessin accompagné d'un devis, où il rappelait que, depuis quinze ans, une somme de 80.000 livres y avait été dépensée (Manuscrit Étienne de Nally).

Mais l'achèvement des chapelles qui rayonnent autour du chœur peut se préciser par d'autres dates. Dans le bas-côté méridional, en 1293, le chanoine Raoul de Senlis était inhumé dans la chapelle Saint-Vincent, dont il donna les verrières. En 1297, les chanoines Girard de Saint-Just et Evrard de Nointel reposaient en la chapelle Sainte-Cécile, dite aujourd'hui des Fonts baptismaux, que venait de fonder le cardinal Cholet. Enfin, dans le bas-côté nord, la chapelle du Saint-Sacrement à l'entrée du chœur recevait, en 1337, le corps du chantre Hugues de Lyon[1].

Vers le même temps, Guillaume de Longue-Saison, charpentier de l'église (il avait succédé à Jacques de Chartres), était cité dans un accord que passèrent, en 1374, les chanoines de la cathédrale avec les maire et

1. Fondation par Hugues de Lyon de deux chapelains en ladite chapelle « par luy construite et bastie » 1326. (Collection Bucquet, t. XXXII, p. 667.)

pairs de la Ville : il y était stipulé que tous les matériaux, destinés à l'édifice, ainsi que les maîtres et ouvriers, seraient exonérés de toutes charges et impositions[1].

Cependant quelques travaux s'effectuaient encore, avec Pierre Romain, qualifié « *lathomus* » ; avec maître



La cathédrale. Vue générale.
Cliché Olivier.

Bernard (1371) et Guillaume Gobert (1380), avec Jean Richer (1387) qui élevait les deux piliers, voisins de l'horloge que le chanoine Étienne Musique, *Stephanus Musicus*, avait faite avant de mourir en 1325.

A la fin du XIV[e] siècle, le chœur seul était achevé. Désormais, la guerre de Cent Ans et les discordes

1. Grand Cartulaire de Beauvais, fol. XII v°, manuscrit de l'ancien fonds de Troussures, XIV[e]-XVI[e] s.

civiles, les épidémies et les « misères du temps » feront cesser tous les travaux.

Au xve siècle, on connaît les noms de Jean le Caron et Benoît, son fils, maçons du chapitre ; ils ne font que des réparations sans intérêt. En 1472, pendant l'assaut donné à la ville par les Bourguignons de Charles le Téméraire sur la Porte du Limaçon, quelques boulets de pierre étaient lancés vers l'église : les dommages causés furent minimes.

Construction du transept et des portails. — En 1494, paraît pour la première fois, dans les Registres capitulaires de la cathédrale, un maçon nommé Jean Vast, issu d'une famille de vignerons de Marissel-lès-Beauvais. S'il fut d'abord chargé par les chanoines de surveiller la pose du pavé de l'église, il va bientôt collaborer à l'œuvre de Martin Chambiges dans la construction du transept et des portails, et son fils élèvera la flèche pour couronner l'édifice.

C'était le moment où le chapitre, « voulant obvier à la ruyne du cuer qui est de long temps estayé de pierre, parce qu'il n'y a ne croisée, ne nef pour le soustenir », résolut de bâtir cette croisée. Le 21 septembre 1499, la messe du Saint-Esprit chantée, on fit des sondages afin de chercher la profondeur des fondations sises derrière le chœur ; et ces fouilles, qui durèrent vingt-trois jours, montrèrent que la cathédrale était bâtie, jusqu'à dix mètres de profondeur, sur la terre ferme et non sur des pilotis. On fit venir d'Amiens Pierre Tarisel ; puis de Paris fut appelé Martin Chambiges, qui achevait alors le transept de la cathédrale de Sens et travaillait à l'Hôtel

de ville de Paris. Il allait fournir bientôt le plan du portail principal et des tours de la cathédrale de Troyes. Il devait aussi, en 1504, être appelé comme expert à Senlis dont la cathédrale venait d'être en partie détruite par le feu; il décida des travaux à exécuter, donna des dessins et Jean de Damas, son gendre, en surveilla l'exécution de 1506 à 1515, et Pierre, son fils de 1530 à 1534. Les plans de Chambiges, pour le transept de Beauvais, furent agréés du chapitre et de l'évêque. Le 20 mai 1500, avant de jeter les fondements de la nouvelle croisée, du côté sud, sur la rue Saint-Pierre, et d'en poser la première pierre, une messe solennelle fut chantée, suivie d'une procession. Cette pierre portait une croix, accostée des armes du chapitre et de l'évêque Louis de Villiers de l'Isle-Adam, qui faisait construire alors son palais devenu aujourd'hui le Palais de Justice.

Chambiges, contraint par les chanoines de résider ici, demanda pour sa demeure la Charpenterie, voisine des prisons du chapitre; ses gages furent fixés à 20 livres par an, avec un salaire journalier de 4 sous et un pain de chapitre. Sous ses ordres, travaillait Jean Vast, moyennant 5 sous par jour, sans pension annuelle; les autres maçons recevaient deux sous de salaire journalier.

On employait la pierre dure provenant des carrières de Mello et de Mérard ; la pierre tendre se tirait de la carrière Saint-Pierre, appartenant au chapitre, près de Frocourt, à cinq kilomètres de Beauvais; la chaux était prise à Bongenoul, village tout voisin.

Un fragment du premier compte de cette construction a été retrouvé, en 1891, par M. Coyecque; il servait

de couverture à un registre de l'ancienne juridiction consulaire de Paris. Établi de la mi-septembre 1499 au 31 décembre 1500, par le chanoine Jean Thourin, « commis par messieurs de chapitre à faire les receptes, despenses et mises pour l'édiffication d'une croisée neufve, ordonnée estre faicte à ladite église pour obvier à la ruyne du cuer, » il apprend que, le 20 mars 1500, Thourin avait déjà reçu des chanoines Porchet et Tristan une somme de 748 livres 4 sols et que Jean Regnault, proviseur de la fabrique, avait versé, sur l'ordre du chapitre, 230 l. 12 s. En mars, on plaçait dans l'église « ung tronc ou coffre pour ledit nouvel œuvre »; à la fin de décembre, on y avait recueilli 76 l. 5 s.

Une liste de souscripteurs montre l'évêque donnant, en quinze fois, du Vendredi Saint au 18 novembre, 52 l. 11 s.; Denis du Bois, chanoine et chancelier, 25 l., le 4 décembre; Pierre le Bastier, lieutenant du capitaine de la Ville, 7 l. 12 s., le 20 mai; l'abbé de Saint-Germer, 35 s., le 12 juin; monseigneur de Mouy de Belencombre, 10 l. Ajoutons à ces générosités celles des chanoines Monstrelet, 175 livres; Belin, 10 l.; Firmin Martin, 46 l.; Thibaut Le Bastier, 37 s. 6 deniers; et les exécuteurs testamentaires de Jean Cossart, 6 livres. Suit l'indication d'autres sommes recueillies en diverses paroisses du diocèse, notamment dans le doyenné de Breteuil[1].

Dès cette année 1500, l'évêque donna permission de manger du beurre aux fidèles du diocèse qui aumôneraient quelque offrande pour ce Nouvel-Œuvre. Afin

1. *Nouvelles archives de l'Art français*, t. VII, 1891, p. 101.

de poursuivre l'ouvrage, on bâtit des halles et appentis le long de la Basse-Œuvre et devant l'Hôtel épiscopal. Mais, vers 1514, « la charité estant refroidie », on allait suspendre les travaux quand le chapitre eut recours à la libéralité du roi. Pour être participant aux prières de l'église, François Ier accorda un don de deux deniers obole tournois à prendre sur chaque minot ou quintal de sel en ses greniers de Languedoc et de Normandie. Ces lettres-patentes n'étaient accordées que pour deux ans ; elles furent renouvelées en 1532, à la prière de l'évêque Charles de Villiers, puis en 1536 pour une période de dix années. La gratification royale se monta, pour le compte de 1532, à 4086 livres tournois, et la dépense en cette même année à 4955 livres. « Et nostre église y est dite le plus notable et somptueux édifice du royaume. » (Manuscrit Étienne de Nully.)

En octobre 1509, le portail méridional devait être à peu près terminé, car les Registres capitulaires notent, à cette date, une permission donnée par le chapitre au chanoine Poulain de choisir une place à ce portail, pour y mettre une statue de sainte Marie-Madeleine qu'il avait fait faire à ses dépens ; et l'on prendra l'avis de Chambiges, maître architecte.

Le 10 mai 1510, le chapitre députe le chantre avec le sous-chantre et cinq chanoines pour aviser l'évêque Louis de Villiers, qu'il est nécessaire de travailler sans retard à la fondation du côté gauche du Nouvel-Œuvre et pour conférer avec lui sur les moyens d'en acquitter la dépense. Le 22 mai, on allait remercier le prélat des cent livres tournois qu'il avait offertes.

Deux jours après, le chapitre assignait la chapelle

des Anges de la cathédrale (aujourd'hui chapelle Sainte-Angadrème) au curé et aux paroissiens de la Basse-Œuvre jusqu'à un certain temps, pour y célébrer l'office pendant qu'on fera les fondements du Nouvel-Œuvre sur l'emplacement du chœur de la Basse-Œuvre qui fut alors abattu.

Cependant le chapitre avait obtenu du pape Léon X, en 1518, le *Grant Pardon général de plainière rémission*. Le Saint Père « deuement informé du sumptueux, hault et magnifique édifice du cueur, de l'église cathédrale de Beauvais et que iceluy cueur est sans croisée ne nef, au moyen de quoy est en danger de totale ruyne et trébuchement, s'il n'est contrebouté par le secours desdictes croisée et nef, lesquelles ne se peuvent bonnement faire sans aide et aumosnes des bonnes gens », accordait des indulgences à tous ceux qui laisseraient des aumônes en visitant les sept autels de cette église, savoir : l'autel situé au jubé, sous le crucifix à l'entrée du chœur; puis les autels de Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Madeleine, Saint-Sébastien, Saint-Jean-l'Évangéliste et Notre-Dame des Anges, comme on en gagnait à Rome pour les stations dans les sept principales églises.

En mai 1520, le chapitre publia au jubé, après l'évangile de la grand'messe, l'excommunication lancée contre ceux qui détourneraient « les cueillettes des pardons Saint-Pierre pour le Nouvel-Œuvre ». (Manuscrit Étienne de Nully.)

En 1506, à Jean Vast on avait adjoint Pierre Lefebvre, jadis maître de l'œuvre de l'église Saint-Sauveur de Beauvais.

Les chanoines reprochaient à Chambiges ses absences trop fréquentes; ils décidèrent de ne lui accorder qu'un mois de congé par an; ils lui réclamèrent ses plans et dessins du transept, pour en éviter la perte ou la destruction. Les fondations de l'aile gauche (c'est-à-dire du croisillon nord) terminées, on visita la Basse-Œuvre, pour y choisir provisoirement un endroit propice au service divin. Cependant Chambiges était encore réclamé par les chanoines de Troyes; Beauvais ne répondit pas à leur demande. Le maître-d'œuvre se sentait vieillir; il pria en 1518 qu'on lui adjoignît son fils Pierre; le chapitre refusa, car Pierre était, disait-on, ivrogne et débauché; il devrait d'abord amender sa conduite.

Jean Vast mourut en 1524; son fils, appelé aussi Jean qui va le remplacer comme second de Chambiges, obtint que son père fût inhumé dans la première travée de la nef, en la chapelle Saint-Pierre et Saint-Paul, dont le chapitre avait, en 1518, permis la fondation.

En même temps, Scipion Bernard était chargé, en 1526, de ramener de Tournai les carreaux noirs destinés au pavage du transept; il recevait pour ce voyage 6 sous par jour et la location de son cheval. A son retour, marié à une fille de Chambiges, il sera adjoint à son beau-père, avec une pension annuelle de 30 livres et 5 sous de salaire journalier.

Chambiges mourut en 1532. Les chanoines, voulant reconnaître ses services et honorer sa mémoire, lui accordèrent la sépulture dans la première travée de la nef; ils prirent à leur charge les frais des funérailles et permirent à son fils, Pierre, d'apposer une épitaphe

sur la tombe de son père. Pierre, devenu maître de la maçonnerie de la Ville de Paris, fut même appelé en consultation par les chanoines de Beauvais.

Cependant la croisée et le portail nord étaient presque achevés. Le croisillon nord, dont les fondations avaient été jetées, en 1510, après celles du croisillon sud, se termina plus tôt grâce aux libéralités de François Ier. C'est pourquoi l'arbre généalogique, sculpté sans doute par Jean Le Pot au tympan du portail nord, porte les emblèmes de ce prince et de sa famille : l'initiale F, des salamandres, fleurs de lis couronnées, dauphins, hermines et marguerites. Sans doute, la captivité de Madrid interrompit les subventions royales; mais le chapitre, voulant témoigner au souverain malheureux sa reconnaissance et sa fidélité, vendit une portion des joyaux de son trésor, pour contribuer au paiement de la rançon royale. Le roi, sorti de prison, renouvela le don, déjà fait, des deux deniers à prendre sur chaque minot de sel vendu aux greniers de Languedoc et de Normandie.

En même temps, un arrêt du Parlement de Paris obligeait l'évêque et le chapitre à donner chacun pour le Nouvel-Œuvre une somme de 800 livres par an (novembre 1512).

A la mort de Chambiges, Michel de Laliet, qui dirigeait la construction du chœur de Saint-Étienne de Beauvais depuis 1525, fut nommé maître-d'œuvre de la cathédrale. Ses gages furent réglés par le chapitre à trente livres de pension avec cinq sous de salaire quotidien et deux pains de chapitre. En 1537, le portail nord était achevé : cette date est encore inscrite sous la

voûte voisine de la rose septentrionale. L'année suivante, le maître charpentier, Taveau, en terminait le comble.

Avant de mourir en août 1549, Lalict avait achevé le croisillon sud; la date de 1550 se lit sur la voûte qui en est voisine. En 1563, le pignon de ce côté était couronné d'une statue colossale de saint Pierre; l'auteur en est inconnu. Une image de la Vierge avait été posée au sommet du croisillon nord; elle fut réparée en 1558, puis remplacée par une statue de saint Paul qui disparut à son tour.

Le transept ainsi complété, il eût fallu construire la nef de cette église, quelques travées pour le moins, afin d'en maintenir l'équilibre. Mais l'évêque Charles de Villiers de l'Isle-Adam, neveu de celui qui avait, en 1500, posé ici la première pierre et promis au chapitre une rente de 1.000 livres pour cette construction, offrit 1.200 livres en plus, pour donner plus d'activité aux travaux et bâtir un clocher sur la croisée. Il mourut peu après.

Son successeur, le cardinal Odet de Châtillon, voulant accroître les fonds nécessaires, fit publier par tout le diocèse, dès son avènement en 1535, la bulle de Rome octroyant des indulgences à tous ceux qui visiteraient les sept autels de la cathédrale et y laisseraient des aumônes. Il renouvela aussi la permission de manger, en carême, du laitage et du beurre à tous les fidèles qui seraient généreux pour le Nouvel-Œuvre.

Construction du clocher et de la flèche. — En janvier 1544, l'évêque et le chapitre demandèrent une expertise de maçons et de charpentiers, pour décider si

le clocher et la flèche qu'on voulait construire seraient en bois ou en pierre. Scipion Bernard, alors maître de l'œuvre, dirigeait l'expertise. Trois ans plus tard, le comble de la partie méridionale achevé, les modèles proposés furent examinés ; mais on ne put se décider. C'est seulement en mars 1558 que deux chanoines envoyés à Saint-Leu-d'Esserent y commandèrent la pierre nécessaire à l'érection de la tour du clocher ; le marché conclu stipulait que la pierre serait payée 3 s. 6 deniers le pied, rendu à pied-d'œuvre.

En janvier 1561, le chapitre, bien que très inquiet de la conduite peu orthodoxe de son évêque, décide de poursuivre l'exécution du projet et adopte, d'une manière définitive, les plans de voûtes et d'arcades proposés par François Mareschal, qui est le maître-d'œuvre depuis 1555. Dès lors, les travaux s'accélèrent et les Registres capitulaires de 1563 à 1569 vont mentionner, presque à chaque page, les mandats payés sur le trésor de l'église. Le copiste s'étonne que, parmi les troubles causés par la « nouvelle hérésie », malgré les dépenses multiples qu'imposaient les mesures de défense contre les menaces des protestants, les chanoines n'aient pas voulu interrompre cette œuvre.

Chaque année, deux d'entre eux étaient désignés pour surveiller les charpentiers et les maçons. Cependant l'évêque absent n'avait point cessé de contribuer à la dépense. Ses officiers furent convoqués pour l'essai d'un gros câble, capable d'élever la pierre amenée de Saint-Leu-d'Esserent, base du futur clocher.

En 1564, les chanoines vendirent une partie de l'argenterie de leur trésor, puis empruntèrent une somme

de 1000 livres à plusieurs de leurs confrères. Et Jean Vast fut chargé de diriger la construction de cette flèche. Pourquoi Vast et non François Mareschal, gendre de Scipion Bernard, puisque Mareschal est appelé dans les



La cathédrale et la flèche de Jean Vast (1569-1573).
Cliché Prévôt.

actes notariés de 1555 à 1564 « maître de l'œuvre de Saint-Pierre » ? Le maître-d'œuvre a-t-il semblé aux chanoines incapable de diriger ce travail difficile ; ou bien, redoutant un accident, s'est-il récusé ? Aussi bien, il semble que Jean Vast doive supporter seul la responsabilité de ce qui va suivre, car, si Mareschal, avant de

mourir en 1578, est encore nommé aux Registres capitulaires « archicharpentier de l'église », Vast y est toujours appelé « principal architecte ».

Cependant le chapitre n'avait pas encore fixé son choix sur le dessin du futur campanile. Le modèle présenté ne lui semblait pas assez orné ; le chanoine Bourgeois en conféra avec les experts. Enfin, en mars 1566, s'acheva le gros œuvre de la tour carrée qui devait supporter la flèche. Le charpentier, Florent Dailly, reçut 12 livres sur le marché qu'il avait fait pour la couverture.

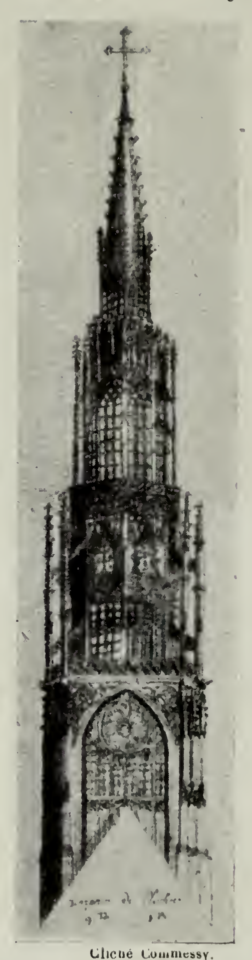
Le bois nécessaire fut amené de la forêt de la Belle-Touffe appartenant à l'évêché. Nicolas Hardouin, menuisier[1], fournit le modèle de l'arcade et du cintre destinés au campanile ; la croix de fer qui devait surmonter la flèche fut demandée au serrurier Nicolas de Louvencourt.

L'année 1567 se passa en minutieuses visites d'experts afin de vérifier la solidité de l'ouvrage ; un rapport leur fut réclamé. Déjà une arcade de pierre menaçait de se rompre, puisque le maçon, Jean Caron, reçut une gratification du proviseur de la fabrique pour la promptitude qu'il mit à la réparer.

Cependant un tailleur d'images, dont le nom n'est pas cité dans les Registres capitulaires, recevait 5 livres pour ciseler les ornements de la voûte intérieure qui supportait cette flèche ; les deux peintres, Nicolas Nitart et Thomas Le Pot, étaïent chargés de la peinture (juin 1569).

1. Un membre de cette famille beauvaisienne, Scipion Hardouin peintre et sculpteur, devint l'arrière-grand-père de Jules Hardouin Mansart, l'architecte de Versailles.

Enfin, à l'automne de cette année, après de multiples difficultés, les vœux des chanoines étaient comblés. Leur cathédrale était surmontée d'une flèche qui dépassait tout ce que les hommes avaient pu ériger jusqu'à ce jour. Sur la croisée du transept, quatre piliers portaient quatre tourelles à claire-voie, sur lesquelles s'appuyait une tour-lanterne, carrée et à jour, haute de 48 pieds (15 mètres). Au-dessus, c'était une seconde tour, à huit pans découpés en dentelle, en retrait sur la première ; elle montait à 68 pieds plus haut, pour en supporter une troisième, plus évidée que les deux premières et s'élevant encore à 50 pieds au-dessus. Et ces trois tours superposées étaient en pierre finement ciselée. Enfin, de cette troisième tour couverte en plateforme s'élançait une flèche en bois qui mesurait 96 pieds de hauteur. Ainsi ce campanile montait à 257 pieds au-dessus de la toiture du transept. Or cette toiture était à 204 pieds, c'est-à-dire à 68 mètres au-dessus du pavé de la place Saint-Pierre : c'était donc à 153 mètres au-dessus du sol que s'élevait la croix.



Cliché Commessy.

La flèche de Jean Vast (1569-1573).

Du pavé de l'église, le visiteur pouvait admirer les trois tambours superposés, percés de trois étages de fenêtres, et la coupole à nervures saillantes, enrichie de dorures et de peintures. Un cercle de pignons aigus et de clochetons alternés entourait la base de l'aiguille de bois. C'était un défi aux lois de l'équilibre que semblaient avoir lancé les chanoines, leurs charpentiers et leurs maçons. Cette sublime folie ne résista pas même quatre années.

Écroulement du clocher (1573). — Certains chanoines n'étaient point rassurés. Les Registres capitulaires en donnent maintes fois la preuve. Pendant qu'en février 1570 on achetait à Rouen du plomb pour achever la couverture du comble et qu'on faisait clore par une palissade de bois la grande arcade occidentale, vers la Basse-Œuvre, on allait « fonder » les nouveaux piliers de la nef avec de la pierre tirée de la carrière de Bongenoul et l'on cherchait à diminuer le poids de la croix de fer, ou même à la supprimer.

Le chapitre fit venir de Paris deux maçons du roi, Giles de Harlay et Nicolas Tiersault, pour visiter la croisée. Leur rapport, que les Archives de l'Oise ont conservé (G 707), constatait un léger déversement des deux piliers voisins du chœur, où des moulures s'étaient rompues et qui « tiroient au vide » par défaut de « contreboutement ». Ils concluaient à l'urgence de bâtir deux nouvelles travées de la nef et de relier sous terre par une chaîne de pierre les fondations de leurs piliers ; on devait construire au plus vite de solides murs de soutènement jusqu'aux arcs-doubleaux, entre les piliers

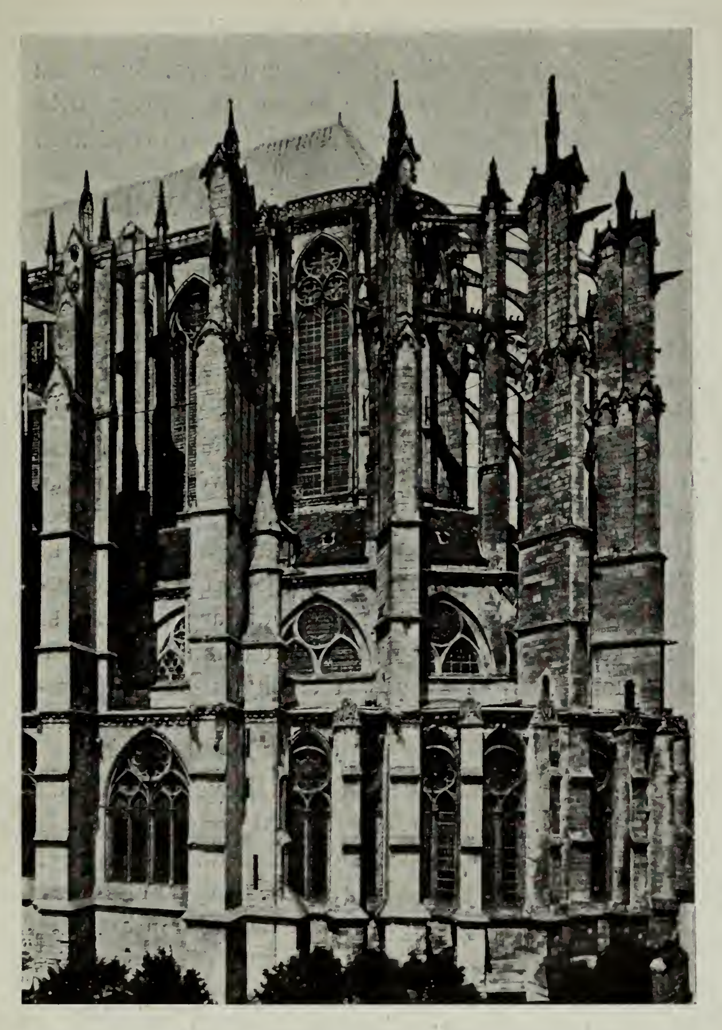
de cette croisée. Le chapitre paya les frais de l'expertise, de compte à demi avec le nouvel évêque, Charles, cardinal de Bourbon, successeur d'Odet de Châtillon ; puis d'autres experts furent encore appelés.

Le 9 juin 1572, Jean Etienne était mandé de Laon, et Jean Beauldry, de Mello ; ils achevèrent de convaincre les chanoines et le prélat qu'il fallait hâter les travaux et construire de nouveaux piliers. Mais, lorsque le 17 avril 1573 maçons et manœuvres furent réunis pour se mettre à la besogne, il était trop tard. Le jour de l'Ascension, 30 avril, au moment où le clergé et les fidèles, sortant de la cathédrale, quittaient le portail sud de l'église pour s'engager en procession dans la rue Saint-Pierre, les deux piliers situés vers la Basse-Œuvre et le Palais épiscopal fléchirent ; celui de la croisée à droite, vers la rue Saint-Pierre se déversa et tout le poids se porta sur le quatrième qui ne tarda pas à céder. Aussitôt, ce fut le brutal effondrement de la pyramide de pierre, avec son clocher, les cloches et le triple étage de sa lanterne. Et les voûtes du côté nord tombèrent à leur tour, écrasant un pilier du chœur et le pilier le plus voisin de l'horloge du xive siècle. Des verrières furent brisées, et les stalles de Gilles Petit, et le jubé à peine terminé, que couronnait un Crucifix taillé par Nicolas Le Prince, peint par Thomas Le Pot. Cependant un prêtre, assisté d'un jeune clerc, disait la messe dans la chapelle du Saint-Sacrement ; tous deux, grièvement blessés, reçurent pendant plusieurs mois, jusqu'à complète guérison, des subsides du chapitre.

Travaux de réfection. — Le lendemain, les chanoines s'assemblèrent à l'église Saint-Nicolas, toute voisine. Ils y avaient transporté en hâte le trésor et les manuscrits de leur bibliothèque, les ornements sacrés et les châsses de saint Germer, de saint Just et de saint Evroul; et c'est là que les offices furent d'abord célébrés.

Huit jours après, le doyen et trois chanoines spécialement désignés convoquaient les maîtres maçons de Beauvais : Guillaume Petit, Antoine Fournier, Jacques David, Martin Candelot, et le charpentier Guillaume Regnoult. Le « maître maçon de l'église », François Mareschal, assistait à cette visite. Le rapport de ces experts constatait que plusieurs parties de la lanterne menaçaient encore de tomber; il concluait qu'il fallait d'abord consolider au plus vite les piliers voisins encore debout, puis réédifier le gros pilier du chœur et le faire monter « jusques auprès des tas de charges ». L'autre pilier tirant vers l'horloge, en partie « fourdroié depuis le bas jusques au-dessous des tas de charges » aura besoin d'être étayé, puis on devra le couper et le rebâtir totalement. Enfin il faudra refaire deux arcs-boutants « fractionnés » du côté de la « loge des maçons » vers l'évêché et deux autres encore vers la chapelle Sainte-Barbe. Cette « loge des maçons » avait été établie contre le mur méridional de la Basse-Œuvre.

Avant de commencer ces travaux, il fallait faire tomber avec précaution ce qui restait de la lanterne. Aucun ouvrier, ni maçon, ni charpentier, ne voulant s'y risquer, les chanoines décidèrent d'offrir la vie sauve à un criminel qu'attendait la potence s'il voulait grimper dans



Cathédrale de Beauvais. Extérieur. Le Chevet.

Cliché Lévy-Neurdein.

les ruines du campanile et les jeter à terre. Suspendu sous les aisselles, attaché par des cordages aux poutres branlantes de la charpente, il réussit le coup d'audace : il y gagna la vie et la liberté.

Mais un maçon expert, Bauldry (de Mello) avait évalué à 46.000 livres la dépense que coûteraient les travaux de réfection. Où trouver une telle somme? Le chapitre prendra 3.700 livres dans la caisse de la fabrique de l'église, vendra les joyaux de son trésor. Il gardera heureusement les belles tapisseries que lui avaient léguées Guillaume de Hellande et Nicolas d'Argillière. Il empruntera même de l'argent, jusqu'à 15.000 livres, à plusieurs habitants de Beauvais. L'évêque vend, au prix de 30.000 livres, son Hôtel de Beauvais, situé à Paris rue de la Verrerie; il va donner aussi, dans sa Forêt du Parc, tout le bois de charpente qui sera nécessaire, et le roi offrira la coupe de dix arpents dans sa forêt de la Neuville-en-Hez. Les chanoines céderont aussi leurs petites orgues aux religieuses de Saint-Paul-lès-Beauvais et vendront même à l'avance deux années de leur récolte de blé.

En octobre 1573, les décombres déblayés, les travaux furent repris. On y emploie d'abord vingt maçons ; la pierre dure est voiturée des carrières de Saint-Leu et de Torcy près Saint-Maximin, d'Ercuis et de Mello ; et les chanoines décident de surveiller tour à tour les ouvriers, pour aider à la besogne du « proviseur de la fabrique ». Le 14 octobre, était posée la première pierre du grand pilier qu'on devait refaire.

En juillet suivant, des maçons jurés de Beauvais visitaient les piliers reconstruits pour supporter la

nouvelle arche vers l'horloge. Mais, quand on consulta les charpentiers sur une réfection possible d'un clocher, leur avis fut qu'il serait prudent de n'en rien faire. On dut se borner à en construire un autre, léger et petit : il existe encore.

Six arcades étaient terminées, au mois de décembre, dans les chapelles collatérales. Les travaux furent si rapidement menés qu'en octobre 1575 toute la partie de voûte effondrée en 1573 était réparée. L'un des meilleurs maçons, Antoine Chéniau, le même qui avait bâti récemment le joli portail de l'église de Marissel-lès-Beauvais, tomba de cette partie de la voûte en réparation et se brisa les reins ; sa veuve, qui était fille de Pierre Pia, verrier, reçut du chapitre une indemnité pour payer les honoraires du chirurgien et les frais de l'inhumation.

En mars 1576, on fit venir de Senlis la pierre nécessaire à la réfection du pavage sous la lanterne. Gilles Petit refit une partie des chaires des chanoines dans le chœur et la porte ménagée sous le jubé. Mais ceux-ci ne pouvaient encore reprendre possession du sanctuaire, « attendu qu'ils ne seroient pas sûrs d'y rester ».

Enfin, le 14 octobre, jour de sainte Angadrème, patronne de cette ville, au moment où le nouvel évêque, Nicolas Fumée, faisait son entrée, on rapporta à la cathédrale le Saint-Sacrement, alors conservé à l'église Notre-Dame du Châtel. La porte du jubé demeura fermée ; les échafaudages, dressés pour hâter l'achèvement du petit clocher, ne permettaient pas encore d'y passer. Les jours de fêtes, on accédait au sanctuaire par des portes latérales.

Le 16 novembre, les ouvriers licenciés, le chapitre garda à son service le maître maçon et Jean Caron, son second. François Mareschal, qui est dit encore dans les Registres capitulaires « archicharpentier de l'église », demeura chargé de la visite et de la surveillance. Au mois de décembre, nouvelle alerte : le mur de bois qui clôturait la nef à l'ouest fut renversé par une tempête. Les chanoines exigèrent que « l'arcade du croisillon sud » vers le déambulatoire fût solidement assise, avant de parachever les voûtes de ce côté. Pour réparer cette « grande arche vers les orgues », Jean Vast fit marché avec les maçons Jacques Naquet et Denis Cazier, et les travaux continuèrent en 1577 et 1578. En juin de cette année, une dernière inspection des voûtes était faite par les chanoines accompagnés de Mareschal.

Jean Vast mourut en novembre 1581, âgé de 72 ans. Ses fils, tous deux chanoines de Saint-Pierre, avaient reçu de leurs confrères la permission de l'inhumer près de son père, comme il l'avait demandé par testament, en la chapelle Saint-Pierre et Saint-Paul. Aussi bien, il avait offert à cette chapelle la verrière de saint Jean l'Évangéliste, qu'on y voit encore. Il y est représenté en prière avec sa femme ; au-dessus de lui, est son blason, avec un marteau de maçon surmonté d'une couronne.

En 1750, l'épitaphe du père et du fils était encore fixée au pilier qui supporte le bénitier ; elle disait :

Cy gist Jehan Vast maistre maçon en l'église de céans, lequel décéda le 3e jour de novembre 1524,

et aussy Jehan Vast, son fils..... qui décéda le... novembre 1581.

Priez Dieu pour leurs âmes[1].

Après cinq années de travaux, de dépenses et de perplexités, le désastre était enfin réparé. Mais le trésor du chapitre était épuisé et la lutte religieuse entre catholiques et protestants avait pris ici un tel caractère de violence que désormais l'espoir n'était plus permis aux chanoines ni à l'évêque de compléter la nef de leur église, d'élever les grands portails qu'ils avaient rêvés, et d'avoir enfin à Beauvais une cathédrale parfaite, la plus vaste de toutes.

Époque moderne. — Cette série d'épisodes dramatiques achevée, l'histoire de cette église n'offre plus que des incidents de moindre intérêt. Au XVIIIe siècle, les chanoines ne surent pas apprécier ni conserver les chefs-d'œuvre qui servaient à la décoration de leur cathédrale : ils cachèrent dans les armoires des sacristies ou supprimèrent d'une manière définitive les sculptures de leurs stalles, les tombes de leurs évêques, des statues, des vitraux, des tapisseries. Ils détruisirent le jubé élevé, entre le chœur et le transept, sous l'épiscopat de Choart de Buzenval, d'après un dessin proposé par le chanoine Foy de Saint-Hilaire. Ils remplacèrent dans le sanctuaire, l'autel et la statue de Notre-Dame de la Paix, offerts au temps de Louis XI, par une Vierge à l'Enfant, modèle en plâtre de Sébastien Adam ; enlevèrent les cloisons sculptées au

1. Manuscrit Le Mareschal de Fricourt (ancien fonds de Troussures).

XVIe siècle qui faisaient la clôture du chœur. Ils firent disparaître, après 1750, de la chapelle absidale une tapisserie de la *Vie de la Vierge* qu'avait donnée, en 1546, le chantre Jean Maubert; ses armoiries (de gueules au chevron d'or) y étaient tissées. Enfin pour remplacer l'ancien pavement, ils firent arracher du sol douze tombes d'évêques, où les effigies étaient de cuivre gravé et émaillé.

« En avril 1757, lorsqu'on travailloit à faire un nouveau caveau pour les évêques dans le sanctuaire, on trouva celui de Simon de Clermont, mort en 1312. Le plomb était mangé de la rouille, de sorte qu'il y avoît un grand trou. On en tira le haut de sa crosse qui étoit d'un cuivre fin, très bien travaillé en mosaïque. La pluspart de ceux qui étoient présens demandoient qu'on la retirat de terre, pour la mettre dans le thrésor comme un monument curieux; mais M. de Lancri, grand archidiacre et commissaire pour M. l'évêque, s'y opposa; les chanoines plièrent et les curieux eurent le déplaisir de voir enfouir de nouveau cette pièce précieuse[1]. »

La plupart des œuvres de Jean Le Pot, citées en 1699 par le chanoine Étienne de Nully, ont disparu; c'étaient une figure de saint Simon, sa tête représentait Ronsard; un saint Christophe, proche le bénitier du côté nord; les figures sculptées au grand portail nord, tant

1. Additions à Denis Simon, I, 44. — Parmi les autres tombes dispersées dans la cathédrale, citons celle qui fut commandée, pour le sous-chantre Pierre d'Argillière, mort en 1517, par Jean de Bresché, chanoine, à une tombière de Paris, nommée Comtesse, veuve de Philippot Prisié : on devait y représenter, avec le chanoine défunt, Abraham et les quatre évangélistes. Le marché fut conclu en septembre 1517. Coyecque, *Recueil d'actes notariés relatifs à l'histoire de Paris*, I, 10.

en dehors qu'en dedans ; sainte Barbe dans sa chapelle; saint André dans la chapelle Saint-Vincent, saint Augustin dans la chapelle Saint-Étienne; le retable dans la chapelle de la Madeleine; le retable et les figures de la chapelle Saint-Sébastien ; un *Ecce Homo;* la clôture de la chapelle du Saint-Sacrement et les deux vantaux du portail sud. De ces œuvres, il ne reste qu'un *Ecce Homo* et les vantaux des portails.

Quand le chanoine Fombert décrivait l'état du sanctuaire, en 1727, il notait : sur l'autel, un retable de marqueterie où avait été jadis enchâssée une Vierge de Léonard de Vinci; deux plaques d'argent émaillées dont l'une était une Vierge donnée, en 1499, par les chanoines Denis Dubois et Jean Regnault. A l'un des piliers était attaché un retable en bois, figurant Marie debout et les mains jointes, et sur les deux volets étaient des « histoires » de la Vierge. Sur la cloison du chœur, un saint Michel terrassait le démon. Sur un autre pilier, était fixé un groupe en bois, où sainte Anne faisait lire la sainte Vierge. Au milieu même du sanctuaire, était une « aigle éployée », de cuivre jaune, posée sur une colonne que soutenaient trois lions de cuivre et du sommet de la voûte pendait une couronnelle de bois qu'avait taillée, 1563, le menuisier Jean Thibaud[1].

Enfin, au-dessus des sièges des chanoines « au premier stal à droite », était encore en 1750 une des tapisseries (aujourd'hui perdue) donnée, en 1461, à sa cathédrale par l'évêque Guillaume de Hollande : le prélat,

1. Manuscrit du XVIIIe s. Bibliothèque Borel de Bretizel au château du Vieux Rouen.

vêtu de la chape et tenant le bâton pastoral, agenouillé devant saint Pierre, lui disait :

A toy ce tapis je présente
Pour ton église décorer
Et ton saint non plus honorer.
Rends mon âme de mal exempte[1].

Puis vint la Révolution. Depuis les vestiges de l'ancien jubé et les registres de comptes et de délibérations jusqu'aux châsses garnies d'or et d'argent, depuis les reliquaires et les croix émaillées du trésor jusqu'aux cloches, au « soleil » et au coq du clocher, tout fut enlevé, puis rassemblé dans nos églises des Ursulines, de Saint-Michel et des Minimes, avant d'être dispersé, brûlé ou jeté à la fonte de Paris.

Au XIXe siècle, il n'y a guère à signaler que des travaux de restauration à divers piliers. Mais il ne faut pas oublier quel immense danger menaça notre église, en 1918, quand des avions allemands, jetant au cours des nuits de juin leurs bombes dévastatrices, écrasèrent deux maisons voisines chez les Dames de Saint-Joseph et chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. La plupart des verrières avaient été, dès le mois de mars, déposées et cachées en lieu sûr; seules, quelques vitres des rosaces furent légèrement endommagées. On avait protégé le Mausolée de Forbin Janson et l'horloge du XIVe siècle sous un abri fait de sacs de sable et de briques.

1. Additions à Denis Simon, I, 83.

II

DESCRIPTION DE LA CATHÉDRALE

I. — Intérieur

On ne sait rien du plan primitif de l'église dont les évêques Hugues et Hervé avaient commencé la construction à la fin du x[e] siècle, et l'on ignore ce que devait être l'édifice que détruisirent les incendies de 1180 et 1225.

La cathédrale de Beauvais se compose aujourd'hui d'un chœur, entouré d'un déambulatoire sur lequel s'ouvrent onze chapelles; il fut augmenté, au XVI[e] siècle, d'un transept à deux collatéraux et d'une travée de nef[1].

1. Voici les dimensions principales, données par Louis Graves : Longueur totale dans œuvre, depuis le fond de la chapelle absidale jusqu'au mur de clôture occidental : 72[m],50. — Longueur ou profondeur de cette chapelle absidale : 6[m],60. — Longueur du chœur : 36[m],60. — Largeur du chœur : 16 mètres. — Largeur du déambulatoire : 7 mètres. — Longueur du transept : 58[m],70. — Largeur de la croisée : 14 mètres. — Profondeur de chacune des chapelles : 7 mètres. — Hauteur totale de l'église au-dessus du sol de la rue : 68 mètres. — Hauteur sous voûtes : 48[m],20. — Hauteur des collatéraux : 21[m],20. — Hauteur des chapelles : 9[m],40.

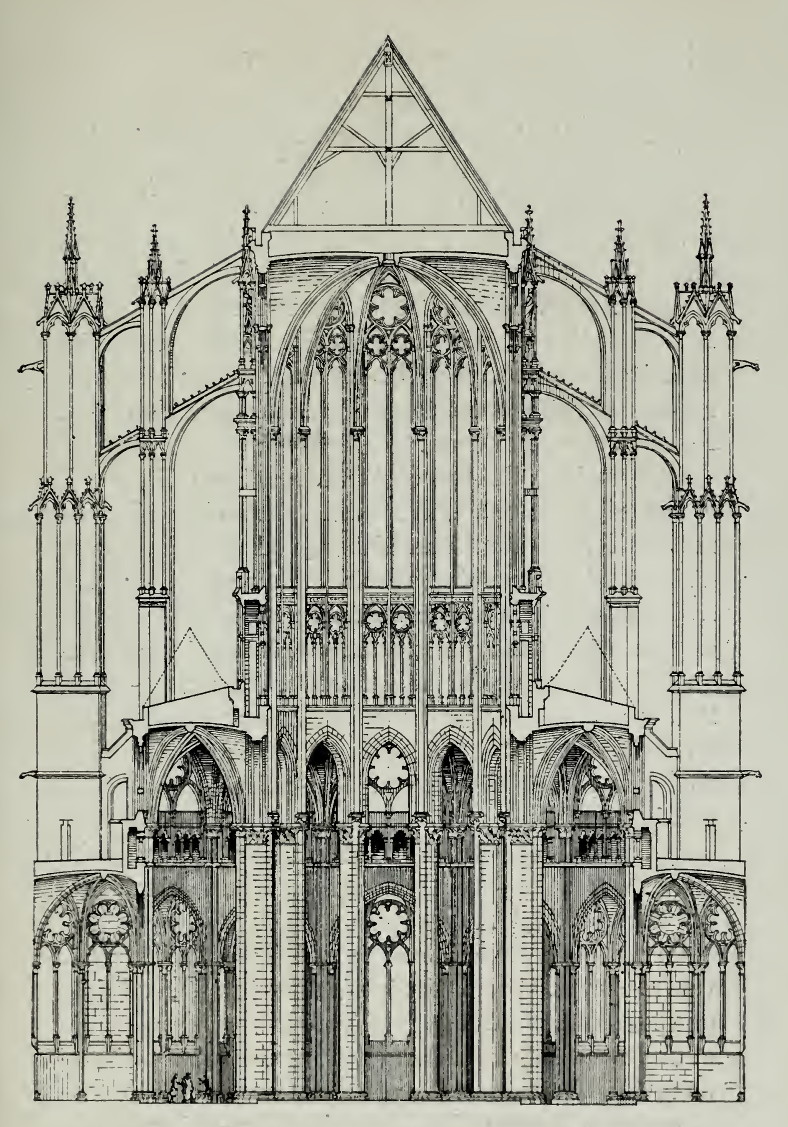
Chœur. — En procédant, il y a 25 ans, à des travaux de réparation des piliers, M. Beauvais, architecte, reconnut que la largeur du chœur avait été augmentée au moment où ses assises sortaient de terre, car ses piles primitives se trouvent en porte-à-faux de 0m,60 environ sur les fondations, du côté du déambulatoire, lesquelles descendent à 10m,60 de profondeur.

Ce chœur comprend trois travées droites, un hémicycle à sept travées et un déambulatoire communiquant avec quatre chapelles rectangulaires et avec sept chapelles rayonnantes.

Au XIIIe siècle, les trois travées droites étaient recouvertes chacune d'une voûte barlongue; mais elles s'écroulèrent en 1284, tandis que la voûte du chevet, à huit nervures garnies d'un tore en amande entre deux baguettes, résista à l'effondrement. La voûte s'élève à plus de 48 mètres au-dessus du sol, hauteur qui ne fut jamais atteinte dans une autre cathédrale gothique. Après la catastrophe de 1284, les trois premières voûtes furent transformées en voûtes sexpartites par un doubleau intermédiaire. Plus tard encore, après la chute de la flèche, la première de ces voûtes, la plus voisine du transept, fut refaite en 1575 sur le même plan que celle du XIVe siècle.

Le chœur compte aujourd'hui dix-neuf arcades. Primitivement, il n'en avait que treize : les piliers ajoutés après la chute des hautes voûtes en 1284, sont, de chaque côté, le premier, le troisième et le cinquième. Le premier à gauche, c'est-à-dire au nord, fut refait après 1573, en même temps que toute la travée centrale.

Pour porter les doubleaux intermédiaires, ajoutés



Cathédrale de Beauvais. Coupe transversale.

au XIV[e] siècle, l'architecte, sans doute Guillaume de Roye, avait élevé entre les piliers une pile intermédiaire; elle se distingue par les feuillages plus fins de ses chapiteaux et les petits supports de la base. Cette pile reçoit deux arcs en lancette, également ajoutés après coup, en utilisant un segment de l'arc du XIII[e] siècle à quatre boudins. Du côté méridional, deux rosaces pleines à redents tréflés qui décorent l'écoinçon sont traversées par la colonnette du doubleau intermédiaire; les autres rosaces ont été bouchées par du plâtre, mais on en retrouve encore la trace.

La première pile, du côté nord, après celle de la croisée fut refaite au XVI[e] siècle. Les cinq piles du XIV[e] siècle, qui sont d'un diamètre plus faible, furent bâties sur le même plan que celles du XIII[e] siècle; elles sont couronnées de crochets. Leur massif cylindrique est flanqué de trois colonnes et, du côté extérieur, d'un quatrième fût entre deux colonnettes. Au rond-point, les six colonnes sont renforcées d'une autre colonne et de trois colonnettes disposées en faisceau, et elles sont reliées par des arcs en tiers-point surhaussés et garnis de quatre tores.

Le chœur est séparé du déambulatoire par une suite d'arcades en tiers-point que surmonte une claire-voie ou galerie ajourée.

La partie de cette claire-voie qui date du XIII[e] siècle, vers le chevet, est constituée par une série d'arcs brisés que recoupe un fût et que décorent deux arcs tréflés et une rose à six lobes. Au contraire, la partie qui date du XIV[e] siècle et se développe dans les travées droites se compose d'arcs qui sont aussi en tiers-point; chacun

d'eux est subdivisé par une pile intermédiaire et orné de deux arcs tréflés et d'un quatre-feuilles.



VUE GÉNÉRALE DU CHŒUR. Cliché Lévy-Neurdein.

Au-dessus de cette claire-voie s'ouvrent dix-neuf fenêtres. Chacune mesure 18 mètres de hauteur; elle

est garnie de meneaux et de roses. La plupart ont gardé leurs vitraux du XIVe siècle; quelques-uns datent du XVIe. Le réseau de ces fenêtres est différent dans la partie droite du chœur et dans l'abside. Tandis que les premières sont garnies de deux meneaux, celles de l'abside sont divisées par un seul meneau qui sert de point d'appui à deux trèfles, à deux quatre-feuilles et une rose à six lobes.

Déambulatoire. — Le déambulatoire avait primitivement des voûtes d'ogives sur plan barlong dans les trois premières travées ; elles n'étaient point tombées en 1284 comme les voûtes correspondantes du sanctuaire. Mais l'architecte du XIVe siècle les transforma, par prudence, en voûtes sexpartites, en ajoutant un doubleau intermédiaire qui correspond aux piles ajoutées après coup. Il ajoura les écoinçons par un trèfle, en faisant pénétrer les colonnes engagées dans les compartiments de remplissage.

Au niveau du rond-point, où chacune des travées circulaires communique avec une chapelle, l'architecte, pour voûter chaque travée, recourut à un système dont on retrouve des exemples dans cette région, à Noyon, Senlis et Saint-Leu-d'Esserent, comme à Chartres et à Reims. A la cathédrale de Senlis notamment, M. Marcel Aubert a montré que chaque travée ayant la forme d'un trapèze, le maître-d'œuvre en prit le centre et réunit le point ainsi obtenu aux quatre angles par des branches d'ogives; ces nervures étaient brisées, mais se contrebutaient suffisamment.

Aussi bien M. Rhein, étudiant récemment les *Voûtes*

des déambulatoires, a fait voir comment les architectes du Moyen Age ont profité des facilités que leur offraient les voûtes à cinq et six branches pour recouvrir d'une seule croisée d'ogives la travée du déambulatoire et la chapelle rayonnante adjacente, qui généralement, dans ce cas, n'a qu'une faible profondeur. Ce procédé fut appliqué d'abord avec une voûte à cinq branches, puis avec une voûte à six branches qui offrait en outre l'avantage de permettre l'éclairage de la chapelle au moyen de trois baies.

Juqu'au XVIe siècle ce déambulatoire présentait la même disposition, du côté sud et du côté nord : il n'y avait, de part et d'autre, qu'une simple galerie formant un second bas-côté. Après la chute de la flèche, on éleva, pour consolider cette partie du chœur, un petit mur de refend du milieu de la galerie méridionale, et d'une seule chapelle on en fit deux dites aujourd'hui de Saint-Vincent-de-Paul et de Sainte-Angadrême.

Les chapiteaux qui décorent les piliers et colonnes du déambulatoire offrent une flore très variée, où M. Lambin a reconnu des plantes du Beauvaisis : trèfle, renoncule, vigne, argentive, chélidoine et feuilles d'eau. Et sur ces chapiteaux on trouve des tailloirs à bec, aussi bien sur les piliers du XIIIe siècle que sur ceux du XIVe.

Au-dessus des arcs des chapelles, règne un triforium. Son mur de fond est renforcé par des arcs de décharge en tiers-point. Il se compose d'une série d'arcs tréflés qui retombent sur de fines colonnettes; et, dans la pile centrale de chaque travée, une colonnette fait corps avec le meneau du fenestrage supérieur, dont les arcs brisés soutiennent une rosace à neuf lobes. Ce trifo-

rium se prolonge sans modifications, des deux côtés, dans le collatéral est des croisillons du transept.

Chapelles du Chœur. — Des onze chapelles du chœur qui s'ouvrent dans ce déambulatoire, quatre sont latérales, sept sont rayonnantes. Les premières étaient, au XIII[e] siècle, encadrées chacune par un grand arc en tiers-point; sa trace est encore visible. Mais, au XIV[e] siècle, l'architecte ajouta une pile ronde cantonnée de quatre colonnes, en face de celles qu'il avait intercalées pour recouper les travées du sanctuaire.

Au sud, la pile ondulée, engagée dans le mur séparant les deux premières chapelles, fut refaite au XVI[e] siècle, après 1573, en même temps qu'on reprenait cette partie du triforium et la première fenêtre haute du sanctuaire.

Dans les chapelles latérales, de forme rectangulaire, les grande baies ont des meneaux flanqués de jolies colonnettes; leur réseau est fait de trèfles et de quatre-feuilles que surmontent des rosaces à six ou neuf lobes.

Les sept chapelles qui rayonnent autour du rond-point ont chacune cinq pans et sont couvertes d'une voûte à six nervures ; elles s'éclairent par trois baies en tiers-point dont le meneau central, à colonnette, sert d'appui à deux arcs brisés et à une rose à huit lobes. Sur le mur de refend de ces chapelles se dessine le même réseau qu'aux fenêtres[1].

Transept. — Le transept comprend une grande travée carrée que terminent deux bras, au nord et au sud.

1. Ces meneaux sont généralement désignés sous le nom d' « estanfiches », dans les marchés passés par les verriers du XVI[e] siècle chez les notaires de Beauvais.

M. Lefèvre-Pontalis a montré que l'architecte du XIIIe siècle, en traçant le plan de la cathédrale, avait amorcé un transept, bordé de collatéraux comme aux



UN DES BAS-CÔTÉS. (CÔTÉ NORD.)
Cliché Lévy-Neurdein.

cathédrales de Chartres et de Reims. En même temps, des tours avaient été projetées, car on voit qu'à l'est, c'est-à-dire vers le chœur, les supports se composent, dans chaque croisillon, d'un massif rond flanqué de

quatre colonnes et d'une pile cantonnée de quatre colonnettes.

Du côté oriental, le collatéral ou bas-côté de ce transept est encadré par des arcs en tiers-point, du XIII[e] siècle, à quatre boudins ; il est couvert de voûtes d'ogives, dont le tore aminci se profile entre deux baguettes, comme on l'a vu sur toutes les nervures du rond-point du chœur. La fenêtre qui l'éclaire est divisée en deux baies jumelles par un meneau à fine colonnette, sur lequel viennent s'appuyer deux arcs en tiers-point.

Son triforium aux arcades trilobées, surmonté de deux arcs brisés et d'une rose à neuf lobes, se continue dans le déambulatoire du côté nord. Et l'on voit, au niveau des sommiers, des crochets de fer destinés à soutenir les barres de chaînages, comme il y en a encore dans les parties basses du chœur. Les murs d'angle sont ajourés par deux roses garnies de trèfles. Du côté occidental, le bas-côté date du XVI[e] siècle ; voûté d'ogives, il est éclairé par des fenêtres à réseau flamboyant. Des baies supérieures, de même style, s'ouvrent au-dessus d'une arcature flamboyante, à l'est ; au-dessus d'une claire-voie, à l'ouest.

Dans le croisillon nord, les fenêtres orientales ne sont pas dans le même plan que les arcades inférieures : ainsi, elles contrebutent mieux la pile d'angle qu'on a reconstruite au XVI[e] siècle, après la chute de la flèche.

La voûte du transept est en bois; on y lit plusieurs dates : 1537, près de la rose du croisillon nord; 1550, près de celle du croisillon sud; enfin 1578, dans le carré même, qui rappelle la réfection qu'on a faite de

cette portion et des quatre piliers les plus voisins, après l'effondrement de 1573. Le jour de cet effondrement, les piles de la partie orientale vers le chœur résistèrent, sauf le pilier nord-est de la croisée qui fut reconstruit, ondulé comme la partie haute du pilier sud-est et comme les piles occidentales de la croisée, vers la nef. Toutes les piles ondulées datent de cette réfection. On lisait jadis la date de 1604 sur la voûte de la première travée de nef.

Les deux murs de fond du transept, celui du nord et celui du sud, sont ornés d'une grande rose garnie de vitraux : chacune des roses mesure environ 11 mètres de diamètre. Le croisillon sud, terminé en 1549, est percé d'une grande porte carrée; au-dessus, est un mur plat, sans ornements. Plus haut, courent deux ordres superposés de fenêtres en tiers-point. A chaque étage, les cinq fenêtres sont divisées en dix compartiments par de légers meneaux sur lesquels s'appuient des arcs trilobés : chacune des divisions renferme à l'étage inférieur des vitres où sont peints les quatre évangélistes avec les quatre docteurs de l'Église latine, précédés de saint Pierre et suivis de saint Paul. Les dix divisions de l'étage supérieur abritent une suite de prophètes sur des verrières aux fins pinacles. Enfin, tout en haut, la rose est formée d'une série de soufflets et de mouchettes qui rayonnent autour d'une couronne centrale. La verrière qui s'enchâsse dans cette rose représente l'histoire de la Création et du peuple juif. Tous ces vitraux datés et signés de Nicolas Le Prince, 1551, seront décrits dans un chapitre spécial.

Le croisillon septentrional est plus simple. Son mur de fond, semblable à celui du sud, est percé de deux séries d'arcades vitrées, posées comme les précédentes ; mais les fenêtres inférieures ont des vitres de verre blanc. La rangée supérieure montre six Sibylles. Plus haut, s'ouvre une rose, plus simple que celle du sud ; ses verrières datent, comme ce croisillon, de 1537 ; elles sont de Jean et de Nicolas Le Prince.

II. — Extérieur.

Extérieur de l'abside. — L'abside de la cathédrale de Beauvais, chef-d'œuvre à la fois d'élégance et de hardiesse, est maintenue par des arcs-boutants appuyés sur huit hauts contreforts, répartis autour de ses chapelles rayonnantes. Chacun de ces contreforts, à quatre larmiers, est amorti par une petite pyramide ornée de trèfles dans des gâbles. Depuis le milieu du XIIIe siècle, les arcs-boutants à double volée de ce chevet, étagés sur deux rangs et décorés de crochets, sont restés intacts. Ils contrebutent les poussées hautes ; et la tête de l'arc supérieur vient buter contre le dais ciselé qui abrite une statue d'un des saints du Beauvaisis (saint Lucien et ses compagnons, saint Evroul, saint Just, saint Germer) et qui est soutenu par quatre colonnettes. M. Lefèvre-Pontalis a fait remarquer qu'au-dessus de l'arc inférieur l'architecte du XIIIe siècle avait adopté cette disposition, mais qu'au XIVe, après la chute de 1284, on reconnut les dangers d'un tel procédé et qu'on eut soin de remplacer les niches basses par

un contrefort plein. Les grandes culées, dont un seul pinacle primitif, porté sur quatre colonnettes, est encore intact à droite de l'axe, étaient ornées de deux rangs d'arcatures tréflées ; mais la plupart des colonnettes, en délit, qui les portaient sont tombées. Cette décoration existait aussi sur la pile octogone intermédiaire qui reçoit les quatre arcs superposés et qui porte à faux sur les voûtes du déambulatoire, au lieu de monter à l'aplomb du mur intérieur.

Au sommet de certains piliers, on aperçoit quelques gargouilles; leurs formes sont très variables.

Les arcs-boutants, voisins de ceux du XVIe siècle, qui épaulent les deux croisillons furent refaits au XIVe; M. Lefèvre-Pontalis pensait qu'il faut faire remonter au XIIIe la partie basse de leurs culées, comme tout le chevet de cette église.

Deux galeries ajourées, placées l'une à la hauteur des combles des bas-côtés et l'autre autour du grand comble, permettent de circuler autour du chœur, dont la couverture est en plomb.

Le transept est épaulé par des arcs-boutants élevés au début du XVIe siècle. Suivant le projet primitif, il devait être flanqué de deux tours, comme aux cathédrales de Chartres et de Reims. Au cours de travaux de réparation exécutés il y a vingt ans, l'architecte, Frédéric Beauvais, a constaté, qu'à l'est du croisillon sud, sur la place Saint-Pierre, à l'endroit où une petite galerie extérieure rappelle le triforium tréflé du déambulatoire, il y avait encore un faisceau de longues colonnettes, destinées à orner les baies d'une tour latérale.

Croisillon sud. — Le croisillon sud, commencé le premier, dès l'année 1500, par Martin Chambiges, fut terminé peu après celui du nord, en 1548, par Michel de Lalict.

Son portail en tiers-point, plus riche d'ornements que celui du nord, rappelle, dans son ensemble ceux des façades nord et sud de Notre-Dame de Senlis, dont il fut comme le prototype. Chambiges, pendant qu'il élevait le transept de Beauvais, fut en effet mandé à Senlis, en 1504, pour décider les travaux de restauration à faire à Notre-Dame qu'un récent incendie avait endommagée ; Jean de Damas, son gendre, y travailla de 1506 à 1515, et Pierre Chambiges, son fils, de 1530 à 1534[1].

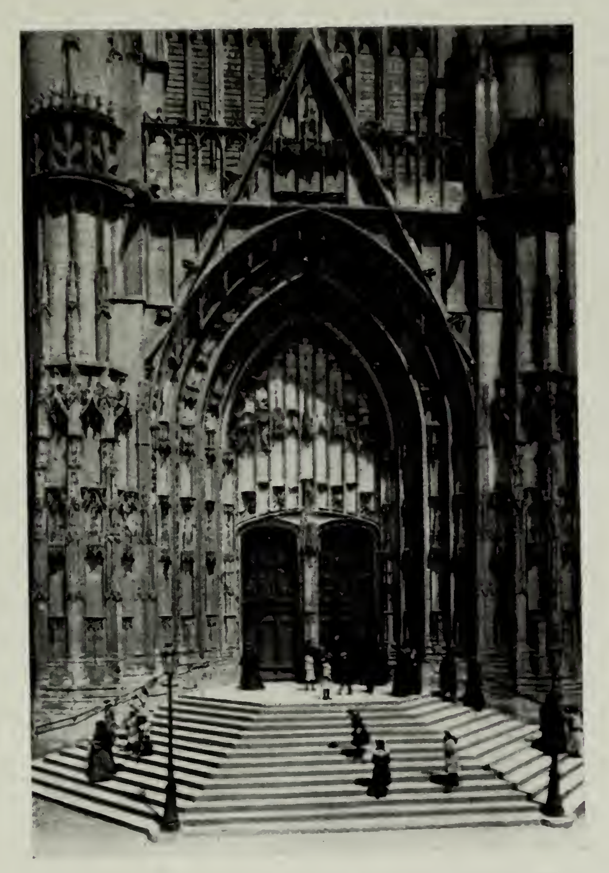
Ici, le portail sud est encadré de deux élégantes tourelles d'escalier, polygonales et décorées, sur toute la hauteur, d'arcades et de niches aux dais ajourés. Chacune des tourelles abrite un escalier en spirale de 287 marches.

La grande porte, qui s'ouvre sous une archivolte en tiers-point, est divisée en deux parties par un trumeau dont la niche, privée de sa statue de saint Pierre, est couronnée d'un joli dais, à pinacles, et qui reçoit deux arcs surbaissés, garnis de moulures et de choux frisés.

Les vantaux de cette porte, œuvre de Jean Le Pot, mort en 1562, montrent un travail, non plus gothique comme au portail nord, mais influencé déjà par l'italianisme de la première Renaissance, où des salamandres rappellent, dans les panneaux inférieurs, la générosité

1. Marcel Aubert, *Monographie de la cathédrale de Senlis* (1910), p. 24.

de François Ier. Aux panneaux supérieurs, l'artiste a



PORTAIL SUD. Cliché Lévy-Neurdein.

ciselé, sous une architecture très riche, à gauche, saint Pierre guérissant un boiteux à la porte du temple; à

droite, au premier plan, la Conversion de saint Paul sur le chemin de Damas. Ces deux sujets sont aussi ceux des



VANTAUX DU PORTAIL SUD. (CÔTÉ GAUCHE.)

Cliché Lévy-Neurdein.

tapisseries tendues dans la nef. Au second plan, saint Paul est descendu des remparts de cette ville dans un panier, pour échapper aux juifs qui voulaient le tuer.

Au-dessus, le tympan est décoré d'une série de niches à dais ciselés, dont la statuaire est détruite.



Vantaux du portail sud. (Côté droit.)
Cliché Lévy-Neurdein.

L'archivolte à triple voussure qui le surplombe est ornée, de bas en haut, de redents à crochets, puis d'un double rang de jolis dais; enfin, d'une autre suite de

redents avec des clefs pendantes. Le gâble qui domine cette archivolte a ses rampants ornés de crochets.

Plus haut, deux balustrades ajourées bordent les passages sous la rose flamboyante, garnie de soufflets et de mouchettes entrelacés. Enfin, au sommet qui fut jadis surmonté d'une statue de saint Pierre, le pignon triangulaire est décoré d'arcades légères et accosté de deux pinacles qui couronnent les tourelles du portail.

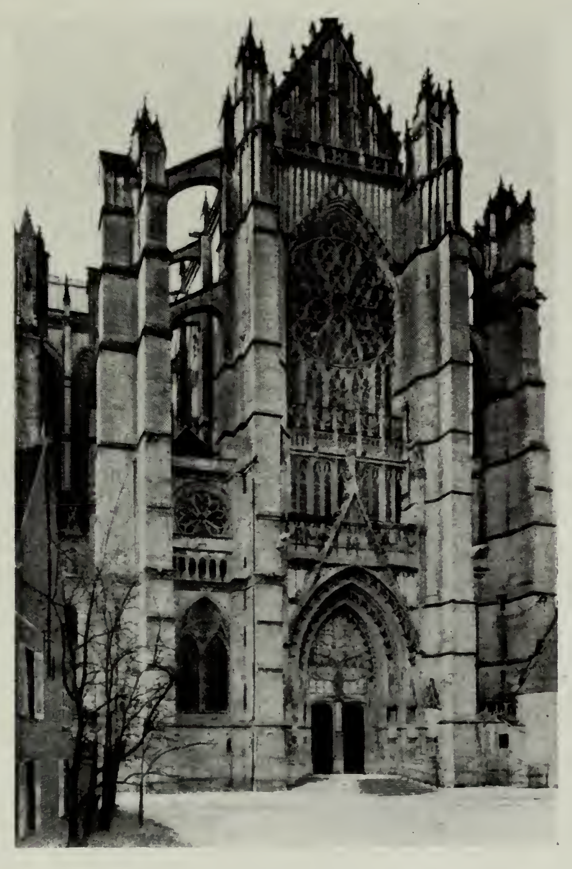
Croisillon nord. — Le croisillon nord, que Chambiges n'a commencé qu'en 1510, fut terminé, avant celui du sud, en 1537 par Michel de Lalict.

Son portail en tiers-point est flanqué de deux piliers trapus et nus. Sa base s'ornemente de plusieurs niches avec socles et pinacles, mais les statues n'existent plus. La grande porte, qui s'ouvre aussi sous une archivolte en tiers-point, est divisée par un trumeau semblable à celui du portail sud, qui reçoit également la retombée de deux arcs en anse de panier. Ce trumeau est décoré d'une niche où s'abritait autrefois une statue de la Vierge.

Sur les vantaux, Jean Le Pot a taillé, à gauche, les quatre Évangélistes et à droite les quatre Docteurs de l'Eglise latine. Les niches à coquilles italiennes qui abritent ces huit personnages sont séparées l'une de l'autre par de fines colonnettes qui supportent les statuettes charmantes de dix Sibylles : chacune est caractérisée par un attribut symbolique.

Un manuscrit du chanoine Le Cat, de 1679, dit que « le chanoine Gobert de Thury, mort en 1556, a donné

à l'église les six figures de saint Lucien et de ses deux



Portail nord. Cliché Lévy-Neurdein.

compagnons, de saint Just, saint Evrost et saint Germer, qui sont à ladite porte en dehors ».

Au-dessus de cette porte, le tympan est rempli par un arbre chargé de treize écussons vides, où devait



Vantaux du portail nord. (Côté droit.)

Cliché Lévy-Neurdein.

figurer sans doute la généalogie de la famille de François Ier, car les libéralités de ce prince avaient permis la construction de ce portail. Ce ne sont ici, sur les

contreforts, que fleurs de lis et dauphins, hermines, marguerites et salamandres, mêlés à l' F du roi.



Vantaux du portail nord. (Côté gauche.)

Cliché Lévy-Neurdein.

L'archivolte qui encadre ce tympan offre trois voussures successives à redents trilobés, parsemées de feuillages, guirlandes de vigne et feuilles de chêne,

de rinceaux, d'animaux fantastiques, chimères et salamandres. Un homme, sur la seconde voussure à droite, pousse une brouette.

Un gâble, dont les rampants sont ornés de crochets, couronne ce portail.

Enfin, au-dessus de deux galeries d'arcades ajourées, est percée la grande rose, décorée de mouchettes et de soufflets. Au sommet du pignon se dressait, avant la Révolution, une statue colossale de saint Paul.



Arbre de Jessé. Cliché M. H.
Vitrail du XIIIe siècle.

III

DÉCORATION INTÉRIEURE

I. — Vitraux[1]

Les vitraux de la cathédrale de Beauvais sont moins connus que ceux de l'église Saint-Étienne de cette ville, parce que, dans cette dernière église, un groupe d'œuvres remarquables, dues à la dynastie des Le Prince, a retenu vivement, depuis le XVIe siècle, l'attention des archéologues et des visiteurs.

1. Pour ce chapitre, je dois de précieuses indications à mon ami, M. Jean Lafond, qui a si bien étudié les vitraux de la cathédrale de Rouen (Abbé Loisel, *La cathédrale de Rouen*, chez Laurens, éditeur, p. 110).

L'étude des verrières de Saint-Pierre montre cependant qu'elles ont été injustement dédaignées. D'ailleurs, avant leur restauration, le chanoine Barraud les avait déjà, en 1856, bien décrites et appréciées. Il nous faut les présenter ici, non plus suivant un itinéraire régulier, mais plutôt selon l'ordre chronologique, du XIIIe au XVIe siècle.

Vitraux du XIIIe siècle. — Dans la chapelle absidale de la Vierge, les trois fenêtres à deux divisions sont ornées de vitraux du XIIIe siècle. Ils furent restaurés, en 1858, par Didron aîné, et à la fin du XIXe siècle.

La première fenêtre, à gauche, présente quarante-deux panneaux, circulaires ou tribolés, qui doivent se lire de gauche à droite et de bas en haut. Malheureusement, le sujet de ce vitrail n'a pu encore être déterminé. M. Amédée Pigeon a cru y voir la *Légende de saint Martin*; ses explications ne sont pas convaincantes[1].

A la fenêtre suivante, un *Arbre de Jessé* étage ses rameaux stylisés, en reproduisant la formule primitive dont un exemple fameux, commandé par l'abbé Suger, se voit encore à l'église abbatiale de Saint-Denis, près Paris. Ici, nous sommes loin de *l'Arbre*, si riche d'ornements et de fantaisie, qu'Engrand Le Prince peindra, trois cents ans plus tard, pour notre église Saint-Étienne.

Une *Vie de la Vierge* occupe la forme voisine; c'est

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1895, t. II, p. 233. — M. Lafond m'a signalé notamment que le panneau 23 se rattache certainement à la légende de saint Gilles : pour lui, c'est dans cette direction qu'il faut chercher le sens de cette verrière.

en réalité *l'Enfance de Jésus* depuis l'*Annonciation* jusqu'à la *Fuite en Égypte*. Dans la rosace, est la *Crucifixion*, et, au pied de la croix, Adam se soulève de son tombeau, pour recueillir en un calice le sang qui s'échappe des plaies du Christ.

La troisième fenêtre de cette chapelle est consacrée



LE MIRACLE DE THÉOPHILE. (CONSTRUCTION D'UNE TOUR.)
Vitrail du XIII[e] siècle. Cliché M. H.

au *Miracle du clerc Théophile*, où ce « vidame » d'un évêque de Cilicie, accusé faussement d'avoir dilapidé les biens de l'église et chassé par le prélat, vient trouver un juif et promet de livrer son âme au diable, si Satan lui rend la popularité. Bientôt l'évêque lui remet sa charge ; le peuple le comble de présents et d'hommages. Mais, saisi de remords, il vient prier la Sainte-Vierge de lui rendre le pacte fait par lui avec Satan. Il s'endort ; il est tout surpris, à son réveil, de retrouver dans sa

main ce pacte qu'il avait signé. Ce miracle, fait pour attester le pouvoir de Marie, est conté au peuple ; et, quand Théophile mourut saintement peu de temps après, les anges emportèrent son âme au Paradis.

Cette légende dramatique, très populaire au XIIIe siècle, figure aux vitraux de Chartres, de Laon,



LE MIRACLE DE THÉOPHILE. (L'OFFRANDE DU POISSON.)
Vitrail du XIIIe siècle. Cliché M. H.

de Troyes, du Mans, etc. Rutebeuf, au temps de saint Louis, en fit un mystère qui fut joué longtemps sur les parvis des cathédrales.

Un Jean Le Cerf, *Johannes Cervus, vitrearius*, vivait à Beauvais en 1276 ; il était mort en 1316. Il ne serait pas impossible qu'il fût l'auteur, ou l'un des auteurs de ces verrières ; pourtant, M. Lafond pense que l'exécution doit être plus voisine de 1250 que de 1300.

Vitraux du XIVe siècle. — La chapelle Saint-Vincent, dite aujourd'hui de Notre-Dame de Lourdes (la cinquième du bas-côté méridional, à partir des fonts-baptismaux) offre trois verrières. A la fenêtre de gauche, saint Pierre marche sur les eaux, puis il est attaché à une croix; au-dessous, est figuré le donateur « mestre



LA MORT DE THÉOPHILE. Cliché M. H.
Vitrail du XIIIe siècle.

Raoul de Senlis », mort en 1293; il présente son vitrail. A la fenêtre médiane, saint Pierre est institué chef de l'Église (cette partie a été très restaurée). A celle de droite, saint Vincent est jeté sur un gril ardent; le nom de Raoul de Senlis est encore inscrit au-dessus de la verrière.

Ces vitraux ne sont plus enchâssés, comme au XIIIe siècle, en d'étroits médaillons; les scènes y sont encore de menues dimensions, mais elles s'encadrent

de décors, empruntés à l'architecture de l'église : arcatures trilobées, pinacles, dais ajourés. Comme l'exécuteur testamentaire de Raoul était, en 1320, maître Thomas de la Verrière, ce nom ne pourrait-il pas indiquer l'auteur de ces vitraux au lieu d'être un nom topographique?

Dans le bas-côté nord, la chapelle de Saint-Lucien,



L'AME DE THÉOPHILE EMPORTÉE AU CIEL PAR DEUX ANGES.
Vitrail du XIIIe siècle. Cliché M. H.

qui fut consacrée à saint Jean l'Évangéliste en 1349, offre encore des vitraux du XIVe siècle, parmi d'autres qui sont modernes. A la fenêtre centrale, est un *Christ en Croix;* au-dessous de lui, un calice surmonté d'une hostie, et, plus bas, un groupe de personnages à genoux, peut-être membres de la Confrérie de Saint-Jean l'Évangéliste; l'un d'eux tient un vitrail. La bordure est faite d'anges qui jouent de divers instruments. Dans la rosace, est un *Couronnement de la Vierge.*

A la fenêtre de droite, saint Jean écrit l'Apocalypse;



L'Annonciation. La fuite en Égypte.
Vitrail du XIIIe siècle. Cliché M. H.

il est encerclé dans une zone blanche où nagent des

poissons, pour figurer la mer Égée qui baigne l'île de Pathmos où il était exilé. « Saint Jean, assis sur un siège blanc parmi les arbres et les fleurs, lève sa plume d'écrivain à la hauteur de son visage. Au delà de la mer, sept petits édifices figurent les églises d'Asie; l'un d'eux laisse voir un sonneur de cloches dans l'exercice de ses fonctions. Ce panneau est d'un art très avancé, plein d'une fantaisie précieuse : il rappelle les vitraux légendaires de Saint-Ouen de Rouen, plus anciens de quelques années. »(Note de M. Lafond.)

Les dix-neuf hautes fenêtres du chœur sont ornées d'une longue suite de verrières du XIVe siècle, sauf les deux premières à gauche et la dernière à droite, en entrant, qui ont des vitraux du XVIe siècle. Deux des vitres du XIVe montrent aux pieds de saint Pierre, puis aux pieds du Christ et de la Vierge, l'évêque Jean de Marigny, qui donna ces verrières, en rétablissant vers 1324 le service divin que l'écroulement de 1284 avait fait cesser.

Toute cette suite est formée par le *Calvaire*, au fond de l'hémicycle et par la série des *Apôtres* rayonnant autour du Christ en Croix. Aux fenêtres du XVIe siècle, sont les saints particulièrement honorés en Beauvaisis; l'auteur de ces verrières fut Frédéric Véri (1576).

Vitraux du XVIe siècle. — Les autres vitraux du XVIe siècle sont répartis dans le transept : aux croisillons et dans ses deux chapelles.

Au croisillon nord, les verrières sont l'œuvre de Jean et de Nicolas Le Prince (1537-1538), selon le témoignage des Registres capitulaires. Dans la rosace,

au centre, est figuré le soleil qui lance ses rayons jusqu'à la périphérie. Au-dessus, des têtes de séraphins, joliment teintées par le soleil, se font voir sous de petites arcades; puis, les dix Sibylles, richement vêtues, chacune abritée sous un dais et tenant un attribut symbolique[1].

Au pied de ce croisillon, à l'ouest du transept, dans la chapelle du Sacré-Cœur (autrefois consacrée à sainte



VIE DE SAINT PIERRE. Cliché M. H.

*Vitrail du XIV*e *siècle, dans la chapelle Saint-Vincent.*

Barbe), les verrières, datées de 1522, sont d'Engrand Le Prince, comme le prouvent les ressemblances avec les autres œuvres de ce maître qui sont à notre église Saint-Étienne, notamment l'*Arbre de Jessé* et la *Fontaine de Vie*. Sur le panneau central de la fenêtre, est peinte la *Crucifixion*, d'après Albert Dürer; au-dessous une *Descente de Croix*, dite aussi *Notre-Dame de*

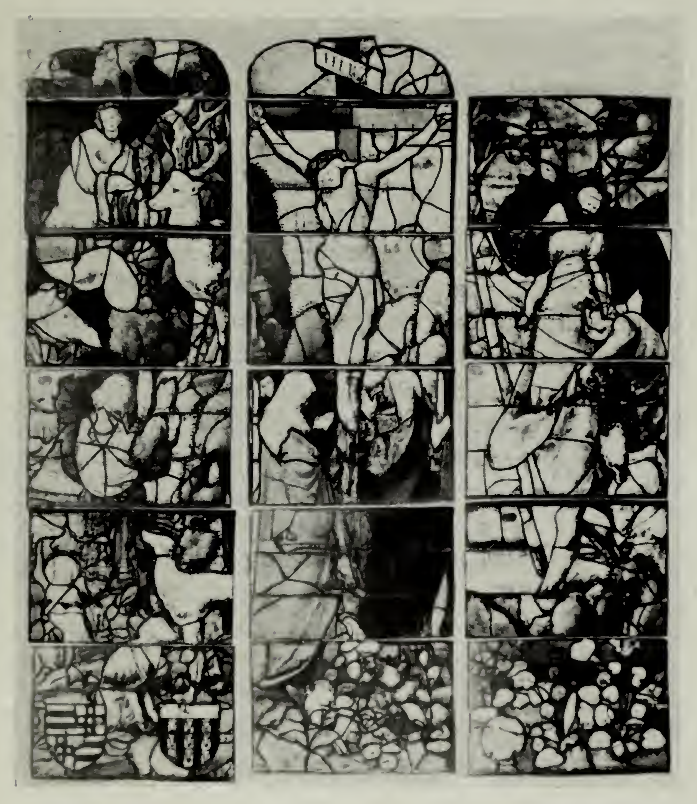
1. M. Lafond pense que la rose proprement dite n'est pas d'un Le Prince, mais d'une époque très postérieure (XVIIe-XVIIIe s.), et que le reste de cette verrière fut exécuté aussitôt après celle du croisillon sud.

Pitié. Sur le panneau de gauche, saint Hubert est agenouillé devant le cerf à la croix lumineuse; saint Louis présente le donateur, Louis de Roncherolles [ou Ronquerolles], baron d'Heuqueville ou [Hucqueville] et de Pont-Saint-Pierre[1]. Le panneau de droite montre saint Christophe qui porte au delà d'un fleuve l'Enfant Jésus sur ses épaules; au-dessous, saint François d'Assise présente Françoise d'Halluin, femme du donateur et fille de Louis, seigneur de Piennes et de Maignelay. De chaque côté, sont figurées les armes des Roncherolles, Heuqueville et Halluin. Sur le nimbe qui entoure la tête de saint François est marqué : *M V^c XXII*.

Au croisillon sud du transept, la rosace est toute de la main de Nicolas Le Prince et datée de 1551. Le verrier y a peint la *Création du monde*, avec Dieu le Père au centre, puis ses œuvres qui sont « symbolisées » dans les six compartiments voisins : les vents, le soleil, la lune et les étoiles ; les oiseaux, les quadrupèdes et les poissons ; enfin, les arbres groupés en forêt. Dans les divisions les plus éloignées du motif central, ce sont les phases diverses de l'*Histoire du peuple juif* jusqu'au séjour des Israélites dans le désert. Et successivement apparaissent le Paradis, l'expulsion d'Adam et d'Ève, l'Arche de Noé, la construction de la Tour de Babel,

1. Une composition analogue figure dans le livre d'heures de Louis de Roncherolles, mais faiblement rendue par le miniaturiste. Cf. Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 1191, fol. 102 v° et 103 r°. Reproduction dans : Ritter et Lafond, *Manuscrits à peintures de l'Ecole de Rouen*, pl. LXXVI. (*Société de l'Histoire de Normandie*, 1913, un vol, in-4°.)

le Sacrifice d'Abraham, la Bénédiction de Jacob par Isaac, la descente de Joseph dans le puits de Sichem, Moïse



La Crucifixion. Saint Hubert et Saint Christophe.
Vitrail du XVIe siècle, dans la chapelle du Sacré-Cœur.
Cliché Gatelet.

devant le Buisson ardent; enfin, la récolte de la manne par les Hébreux du désert.

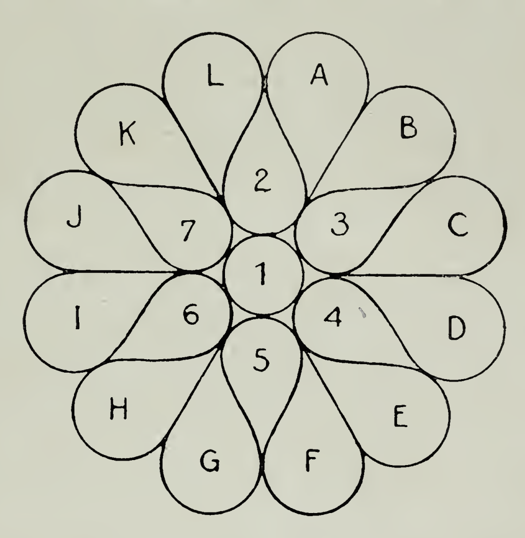
Au-dessous de cette rosace, se développe, comme au croisillon nord, un double rang de cinq baies en tiers-point, qui se divisent chacune en deux compartiments. A la rangée supérieure, sont figurés les dix prophètes, vêtus à la mode d'Henri II : David, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel ; puis, Osée, Amos, Michée, Zacharie et Malachie. Sur une banderolle que tient l'un d'eux on lit : 1551.

A la rangée inférieure, entourés des deux patrons de la cathédrale, saint Pierre et saint Paul, sont représentés les quatre évangélistes et les quatre docteurs de l'Église latine, tous richement vêtus, portant divers attributs. Saint Mathieu tient une banderolle aux initiales *NLP* (Nicolas Le Prince), avec la date *1551*.

C'est ici la seule œuvre connue qui soit signée et datée de ce verrier. Tout y est admirable : composition des scènes, pureté du dessin, harmonie des couleurs.

La Chapelle des Morts, jadis consacrée à saint Pierre et saint Paul, et qui touche à ce croisillon sud, a ses deux fenêtres ornées de vitraux. Sur l'une sont les deux patrons de cette église : le premier, tenant une clef d'argent, en porte une autre à la ceinture ; le second s'appuie sur une longue épée. Au-dessous, sont peintes les armes du chapitre ; au-dessus, on lit sur le dais, la date *1551*. Cette date indique seulement la mise en place, car cette double verrière, commandée par les chanoines pour l'église de Cauvigny dont ils étaient les patrons, fut rapportée ici, en 1537, par Jean Le Prince (d'après les Registres capitulaires) : peut-être ce verrier en fut-il l'auteur ?

Sur la seconde fenêtre, saint Jean l'Évangéliste tient le calice empoisonné ; au-dessous de lui, Jean Vast le fils, enterré là en 1581, est en prière auprès de sa femme, et sur son blason est un marteau de maçon



Rosace du portail sud. Plan schématique de la verrière.

1. Dieu.
2. Soleil, lune, étoiles.
3. Oiseaux.
4. Hommes.
5. Quadrupèdes.
6. Reptiles et poissons.
7. Les vents.

A. Les anges.
B. Adam et Eve.
C. Leur expulsion.
D. Leur labeur.
E. Arche de Noé.
F. Tour de Babel.

G. Abraham et Isaac.
H. Jacob bénit Isaac.
I. Joseph et la citerne.
J. Buisson ardent.
K. La Manne au désert.
L. Les anges.

sommé d'une couronne. Au sommet de cette baie, Jésus crucifié entre les deux larrons.

On ne connaît pas l'auteur de cette verrière, dont le dessin et le coloris n'ont pas la perfection des autres.

II. — Les Tapisseries

Les Tapisseries de la cathédrale de Beauvais, présentées sans ordre au visiteur, appartiennent à quatre séries très différentes.

1° C'est d'abord la grande suite des *Vies de saint Pierre et de saint Paul* tirée des Cartons de Raphaël, au milieu de laquelle on a intercalé : 2° des tentures qui sont de la suite des *Batailles d'Alexandre;* 3° des tapisseries de l'*Histoire fabuleuse de la Gaule ;* 4° enfin deux fragments de la série dite de Guillaume de Hellande représentant la *Vie de saint Pierre.*

Vie de saint Pierre et de saint Paul. — Ces huit tapisseries (Cartons de Raphaël) sont les premières, à partir du croisillon sud, près de l'entrée de l'église. La *Pêche miraculeuse* (d'après l'Évangile selon saint Luc) : sur le lac de Génézareth, après la prédication que vient de faire à la foule Jésus monté sur une barque, Pierre se jette aux pieds du Maître, pendant que Zébédée et ses deux fils, Jacques et Jean, tirent à eux un filet chargé de poissons. La ville de Capharnaüm se voit au loin, et trois oiseaux aquatiques sont au premier plan.

Les pièces qui suivent sont exposées sur le mur occidental de l'église. La *Mort d'Ananie* (d'après les *Actes des Apôtres*), à l'instant où saint Pierre reproche à cet homme d'avoir gardé pour soi le prix de la vente d'un terrain qui était aux apôtres.

La Guérison du boiteux à la porte du Temple. Au

pied d'une riche colonnade, l'apôtre, accompagné de saint Jean, voit un estropié qui mendie; lui commande de se lever, et l'infirme cesse de boiter, et la foule se disperse, étonnée du miracle.

Jésus sur les bords du lac de Génézareth; il



TAPISSERIE DE LA VIE DE SAINT PIERRE (XVIIe SIÈCLE).
LA GUÉRISON DU BOITEUX. Cliché Lévy-Neurdein.

désigne à ses disciples Simon Pierre comme pasteur du troupeau qu'il doit lui confier.

La Vie de saint Paul est figurée sur quatre autres pièces. La *Conversion de saint Paul.* Saül à la tête d'un groupe de cavaliers court à Damas pour persécuter des chrétiens. Jésus sort d'un nuage éblouissant et Saül tombe à la renverse, pendant que des soldats maîtrisent son cheval et que d'autres, aveuglés par la lumière céleste, se cachent la tête sous leurs boucliers.

Conversion de Sergius Paulus : devant ce gouverneur de Chypre, en son prétoire de Paphos, les apôtres Paul et Barnabé expliquent les vérités de la religion nouvelle qu'un magicien juif veut combattre. Paul lui réplique qu'il va être confondu, et le juif, perdant soudain la vue, se glisse à tâtons parmi la foule, et des gens incrédules s'empressent à vérifier la certitude du prodige.

Saint Paul prêche parmi les philosophes à l'Aréopage d'Athènes. Certains personnages discutent entre eux sur le discours qu'ils entendent.

Au-dessous du croisillon nord, est une dernière pièce de cette série : *saint Paul et saint Barnabé, guérissant un estropié*, sont pris pour des dieux par le peuple, qui veut leur sacrifier un taureau ou un bélier.

Cet ensemble fut tissé à la manufacture de Beauvais, de 1686 à 1695, sous la direction de Béhagle : ce que le chanoine Jean-Baptiste de Nully a noté dans son *Journal* manuscrit : « Messieurs du chapitre acheptèrent huit pièces de tapisserie des actes des saints Pierre et Paul de M. Béagle, flamand, qui tenoit alors la manufacture de cette ville ; elles furent tendues en aoust 1695 et acheptées sept mille livres. »

Elles étaient, avant 1789, exposées dans le sanctuaire entre les piliers, au-dessus des stalles des chanoines : les quatre de la Vie de saint Pierre, à droite, et celles de la Vie de saint Paul à gauche. Devenues, en 1791, mobilier national, sept d'entre elles furent transportées dans l'ancien palais des évêques qui servait à l'administration départementale ; une autre fut tendue dans la chapelle du collège. Rendues à la cathédrale en 1811,

et remises à leur première place, elles ont été tendues, en 1852, sur les murs où on les voit encore.

Batailles d'Alexandre. — Cette série de trois tapisseries fut tissée à la manufacture des Gobelins, XVII[e] siècle, d'après les cartons de Charles Le Brun; elle fut donnée à cette église en 1836. La première pièce est placée au-dessus de la *Pêche miraculeuse* : elle représente la *Tente de Darius* où Alexandre vient visiter la mère et la femme de son ennemi vaincu. La seconde et la troisième sont pendues au-dessous du croisillon nord : sur l'une, *Porus blessé* est amené devant Alexandre; sur l'autre, l'*Entrée de Babylone*, où le vainqueur s'avance sur un char traîné par deux éléphants, pendant que des guerriers portent les emblèmes et les trophées de la victoire.

Histoire fabuleuse de la Gaule. — Cette troisième suite de tapisseries est malheureusement incomplète ici : Nicole d'Argillière, sous-chantre de la cathédrale, mort en 1561, les avait commandées à des ouvriers flamands ou artésiens; ses armoiries y sont tissées. De cette suite de six pièces, le chapitre donna quittance aux exécuteurs testamentaires, le 17 mars 1562. La première est adossée contre le mur occidental de la nef, à droite du banc-d'œuvre : elle représente Remus, prince gaulois de la tribu des Rèmes qui, devant sa ville, donne sa fille en mariage au roi Francus, fils d'Hector, le héros de la Guerre de Troie.

La seconde se trouve au-dessus de la porte de la sacristie, près du mausolée du cardinal Forbin-Janson.

Elle est datée de 1530; les trois compartiments qui la divisent marquent la fondation de Beauvais, de Paris et de Troyes. Dans le premier, Belgius fils de Lugdus, est au premier plan; en arrière, se profilent Beauvais, dont le transept de la cathédrale est entouré d'échafaudages et de cabestans, et, plus au loin, Clermont et son château. Au second compartiment, Dardanus qui vient de tuer son frère, Jasius, s'enfuit sur un navire, pour débarquer en Gaule et fonder Troyes en Champagne.

Dans le troisième, le roi Paris, fils de Romus, fonde, au bord de la Seine, la ville de Paris, où les tours de Notre-Dame s'élèvent au second plan. Un grand arbre sépare chacun de ces trois compartiments.

Sur la troisième tapisserie, voisine de celle-ci, Galathès, fils d'Hercule de Libye, débarque au bord de la Méditerranée. A l'arrière-plan, une ébauche de Carte de la Gaule indique les principales provinces par des attributs symboliques. D'autre part, Lugdus, fils de Galathès, fonde Lyon, dont les édifices se profilent au confluent de la Saône et du Rhône.

Deux autres pièces de cette suite sont au musée de Beauvais. Pour en rendre l'étude plus facile, il serait intéressant de les réunir.

M. Mâle a étudié cet ensemble dans son livre sur *L'Art religieux de la fin du Moyen âge en France*, 1908, p. 370.

Ces tapisseries furent composées d'après les *Illustrations de la Gaule et singularités de Troie*, œuvre du poëte Jean Lemaire, qui vivait, au début du XVI[e] siècle, à la cour de Marguerite d'Autriche, petite-fille de Charles le Téméraire. Jubinal les a reproduites dans ses *Anciennes tapisseries historiées* (Paris, 1838), mais il n'en a pas donné l'ordre

véritable. 1° La première, qui est aujourd'hui perdue, était consacrée à Samothès écrivant les lettres de l'alphabet. Or, si on se reporte aux *Illustrations* de Jean Lemaire, livre I, chap. x, on voit que Samothès, petit-fils de Noë et roi de la Gaule, enseigna à son peuple les lettres de l'alphabet « lesquelles estoient semblables à celles que Cadmus apporta long temps après de Phénicie en Grèce. » 2° La seconde tapisserie représente, comme nous l'apprend une inscription, Galathès, fils d'Hercule et de Galathée, reine des Celtes; autour de lui, on lit les principales divisions de la France, Aquitaine, Bretagne, Flandres, etc. L'idée de la tapisserie est empruntée au chapitre XIII du livre I, des *Illustrations*, où Lemaire, après avoir conté l'histoire de Galathès, affirme que ce prince donna son nom aux habitants de la Gaule, et il passe en revue à ce propos les différentes parties de la France dont il donne les noms. 3° La troisième tapisserie montre le roi Lugdus, fondant la ville de Lyon; c'est ce que raconte Lemaire dans ce même chapitre. 4° La quatrième est consacrée à Belgius, fondateur de la cité de Bauvais « dont vint Gaule Belgique », c'est ce que dit l'auteur du même chapitre, avec cette différence qu'il parle de la cité de « Belges », sa ville natale, tandis que l'artiste qui travaillait à cette tapisserie pour Beauvais a substitué à cette petite cité de Belges la ville de Beauvais elle-même. 5° La cinquième tenture nous montre Dardanus, fondateur de Troyes, tuant son frère Jasius, roi des Gaules, et s'embarquant après son crime. Lemaire, parlant de ce meurtre au chapitre XIV du livre I, ajoute que Dardanus s'enfuit dans une île de l'Archipel. 6° La sixième pièce représente un roi, nommé Paris, fondant la ville de Paris; or suivant Lemaire (l. I, chap. XVI), Paris était fils du roi Romus qui fonda Romans en Dauphiné et donna son nom à la langue « rommande ». 7° La dernière tapisserie nous montre le roi Remus donnant la main de sa fille à Francus, fils d'Hector; au second plan est la ville de Reims. Lemaire nous apprend en effet (l. I, chap. XVII) que le roi Remus, contemporain de Priam, fonda Reims et il ajoute au livre IV qu'il donna sa fille en mariage à Francus, fils d'Hector.



Tapisserie de la vie de saint Pierre (XVe siècle). Quo Vadis.

Série de Guillaume de Hellande. — Enfin, une quatrième série de tapisseries, consacrée à l'histoire de saint Pierre est dite de Guillaume de Hellande, car elle fut donnée par cet évêque à sa cathédrale en 1461. De ces tapisseries, quatre se trouvent au musée de Beauvais, une au musée de Cluny, deux autres à la cathédrale : l'une, à gauche du banc-d'œuvre, contre le mur occidental de la nef; la seconde a été découverte récemment dans une armoire de sacristie. Sur la première on voit trois scènes : saint Pierre, richement vêtu, en la maison de Simon le corroyeur, à Joppé, voit deux anges qui descendent du ciel en apportant sur une nappe plusieurs animaux impurs. A côté, l'apôtre fait baptiser Corneille, le centurion, qui reçoit sur la tête l'eau versée d'une riche aiguière ; enfin saint Pierre, empri-

sonné par Hérode, est réveillé par un ange qui lui donne l'ordre de le suivre.

La tapisserie qui suit cet épisode et représente le saint qui sort de sa prison se trouve au musée de Cluny, salle IX.



Tapisserie de la vie de saint Pierre (xv[e] siècle).
L'ensevelissement de l'apôtre.
Cliché Bacri frères.

La tenture, récemment retrouvée dans la sacristie, montre l'épisode du *Quo vadis :* saint Pierre, qui s'enfuit de Rome, rencontre Jésus, qui l'arrête ; il s'écrie : *Domine, quo vadis ;* et le Christ répond : *Venio Roman iterum crucifigi.* Ces mots sont inscrits sur deux banderolles, au-dessus des personnages. L'apôtre nimbé est vêtu d'une robe pourpre, le col et les manches bordés d'orfrois perlés. Le Christ, la tête ornée d'un nimbe crucifère, tient une croix processionnelle. La scène se passe dans une prairie émaillée de fleurs, où se lit le mot PAIX comme sur toutes les tentures de cette série. En haut, est

écrit : *Cōment s. Pierre issant de Rome vit Jhūcrist venir de lui et lui demāda ou il alloit.*

Enfin, M[me] Crick, attachée aux Musées royaux de Bruxelles, a retrouvé à Paris, chez un antiquaire et publié dans le *Burlington Magazine* (novembre 1924) un fragment de cette série : l'*Ensevelissement de saint Pierre.* Dans la même Revue (avril 1925), M. Hunter signale trois autres fragments conservés aux États-Unis : La *Décollation de saint Paul* (collection Seligmann Rey) ; la *Résurrection de Thabita* et l'*Apparition de l'ange au centurion Corneille* (collection Andrew W. Mellon, secrétaire de la Trésorerie des États-Unis).

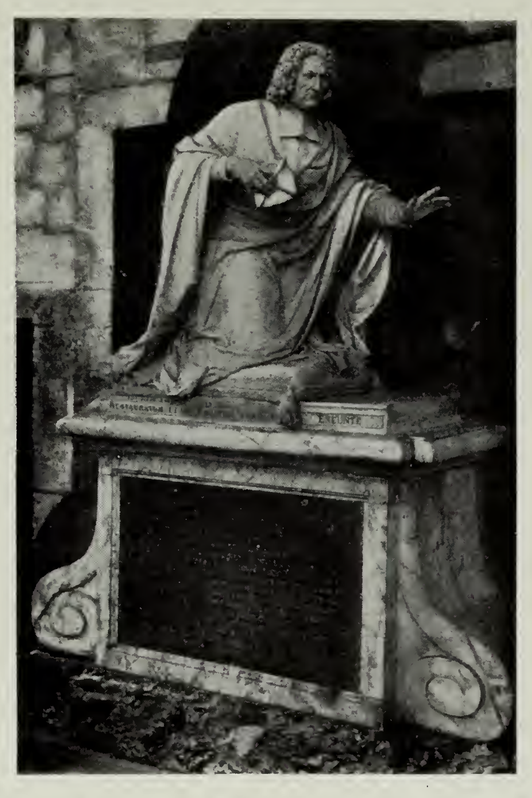
Cette série est ainsi complétée; mais du premier panneau, signalé ci-dessus en 1750, la trace n'est pas retrouvée.

III. — Autres objets.

Mausolée du cardinal Forbin Janson. — Près de la sacristie, dans le bas-côté nord, se trouve le mausolée, en marbre de Carrare, du cardinal-évêque Toussaint de Forbin Janson, décédé en 1713 : c'est l'œuvre de Nicolas Coustou, datée de 1736. Le prélat, agenouillé dans une pose naturelle et noble à la fois, a le bras gauche étendu ; et le droit appuie la barette contre la poitrine. La grande chape de cardinal est drapée de façon majestueuse, et le rochet que recouvre cette chape est garni, à sa partie inférieure, de jolies dentelles.

On connaît une première esquisse, datée et signée

de l'artiste en 1715, avec un accord passé entre le chapitre de la cathédrale et le marquis de Janson,



LE MAUSOLÉE DU CARDINAL DE FORBIN-JANSON.
Cliché Lévy-Neurdein.

gouverneur d'Antibes, neveu et héritier du cardinal. L'œuvre devait être livrée en un délai de deux ans, au prix de 7.600 livres. Quoique le sculpteur eût reçu

déjà la moitié de la somme, le monument ne fut terminé que 23 ans plus tard, en 1738, par Guillaume Coustou, frère de Nicolas.

Sa mise en place fut cause d'un procès entre le cardinal de Gesvres, évêque, et les chanoines : ceux-ci voulaient mettre le mausolée dans le sanctuaire, contre la cloison de pierre et de fer, qui s'élevait à une certaine hauteur sous les grandes arcades. Une portion de cette cloison était déjà abattue, quand le prélat vexé en appela devant le Parlement contre un tel abus de pouvoir.

Comme on décida, l'année suivante, d'entourer le sanctuaire d'une grille en fer (elle fut forgée par trois serruriers parisiens, Antoine Pichet, Benoît et Gabriel Parent), les parties transigèrent et le chapitre fit transporter le mausolée dans la chapelle Sainte-Barbe, où il resta jusqu'en 1793. Alors la Société populaire de Beauvais en réclama la destruction. Pour le préserver d'une mutilation, on le démonta en plusieurs pièces; puis, à la fin de 1804, il fut rétabli en la place où il est encore. On lit sur son piédestal : « *Fait par N. Coustou en 1738* », et plus bas : « *Restauratum et hic positum anno 1804 exeunte.* »

Horloge du XIVe siècle. — Contre ce Mausolée est une charmante horloge du XIVe siècle, qui carillonne encore, à chacune des heures, ses hymnes d'autrefois. Sa cloche dit qu'elle fut faite par Étienne Musique, chanoine de cette église : « *Stephanus Musicus canonicus Belvacensis me fecit fieri;* » il était d'Anagni (Italie) et mourut en 1325. C'est la plus ancienne cloche d'horloge, actuellement connue en France. La

cage extérieure qui en protège le mouvement fut reconstituée au XVIe siècle.



HORLOGE D'ÉTIENNE MUSIQUE (XIVe SIÈCLE.)
Cliché Lévy-Neurdein.

Statues et tableaux. — La cathédrale de Beauvais est aujourd'hui très pauvre en statuaire et en peintures.

Dans le sanctuaire, au-dessus et un peu en arrière du maître-autel, est un groupe en plâtre, *la Vierge faisant marcher l'Enfant-Jésus,* œuvre maniérée de Nicolas-Sébastien Adam, dit Adam le jeune, de Nancy, mort



La cloche d'Étienne Musique.

Cliché Commessy.

en 1778. Ce groupe a remplacé une *Notre-Dame de la Paix* que Louis XI avait offerte en 1475.

De chaque côté de cet autel, sont attachés aux piliers deux tableaux en tapisserie de Beauvais (XVIIe siècle) représentant saint Pierre et saint Paul. Près de là, deux fauteuils en bois doré (époque de la Restauration) sont recouverts de jolies tapisseries de notre Manufacture avec le « Bouquet de Beauvais », comme sur les deux

tabourets voisins du trône épiscopal. Plusieurs reliquaires en bois (XVIII[e] siècle) fixés aux piliers du rond-point, renferment des ossements de saint Lucien, sainte



PIETA.
Cliché Mansart de Sagonne.

Angadrême et saint Urbain, et un fragment de la Vraie Croix.

Dans les chapelles, il existe encore quelques tableaux : près des Fonts baptismaux, est un *Baptême* qu'on croit être celui de *Clovis*, tableau signé et daté de Louis Simon Tiersonnier, 1738. Cet artiste beauvaisien fut pensionnaire du roi à l'Académie de France à Rome. La

même chapelle renferme un *saint Jérôme se frappant la poitrine avec une pierre*, attribué à Ribéra. Dans la chapelle voisine, dite de Saint-Angadrême, se voient une statue de cette vierge en abbesse, bois du XVIe siècle, et un *Siège de Beauvais de 1472*, où le peintre

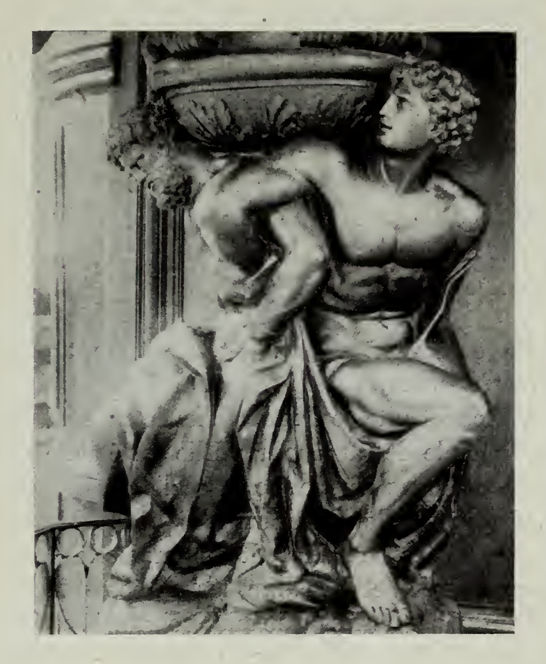


Ecce Homo.

Grellet a figuré, en 1869, la sainte patronne de la ville intercédant dans le Ciel en faveur des malheureux assiégés.

Vis-à-vis de la chapelle absidale sont une *Résurrection* de Charles dé La Fosse (1716), tableau qui ornait au XVIIIe siècle, l'ancien jubé de cette église; et *Jésus recevant la visite d'un ange consolateur au Jardin*

des Oliviers (XVIIe siècle). Le tableau représentant *Jésus guérissant les malades* par Jouvenet, qui fut jadis au Bureau des Pauvres, est très mal éclairé sous la



ATLANTES DE LA CHAIRE A PRÊCHER.
Cliché Lévy-Neurdein.

rose du croisillon nord du transept. Une autre toile de Ch. de la Fosse, *Descente de Croix*, est pendue au-dessus de l'autel de la chapelle des Morts.

Vis-à-vis de cette chapelle, est fixé contre un pilier du collatéral ouest du transept, un *Ecce Homo* dit aussi *Le Christ au roseau*, bois polychromé du

XVIe siècle, où le Christ, dépouillé de ses vêtements et les mains liées de cordes, est assis sur un rocher, où sont figurés, avec le crâne d'Adam, les clous, les dés et les marteaux de la Passion.

La chaire à prêcher, que soutiennent deux atlantes et dont la cuve est ornée des images de saint Lucien et de ses deux compagnons (XVIIIe siècle), provient de l'abbaye de Saint-Lucien-lès-Beauvais et fut donnée à la cathédrale, en 1805, par Michel Boislisle. Enfin, contre l'horloge d'Étienne Musique est adossée une *Pieta* en bois, du XVIe siècle, dans un cadre que surmonte un dais finement sculpté.

Horloge astronomique. — Il faut mentionner encore l'*Horloge astronomique* que l'horloger beauvaisien, Vérité, a construite, en 1866, sur le modèle de celle de la cathédrale de Strasbourg. Elle est établie près du portail nord, dans l'ancienne chapelle du Saint-Sacrement. Cinquante-deux cadrans marquent ici les heures et les jours, les semaines et les mois, les levers et couchers du soleil et de la lune, les marées et les phases de la lune. Chaque fois que midi sonne, le coq chante et la scène du Jugement dernier y apparaît, mimée par des automates. Ce chef-d'œuvre de précision mécanique et astronomique se compose de 90.000 pièces et est animé par 50 petits personnages.

IV. — Les Cloches

Jusqu'à la Révolution, la plupart des cloches de la cathédrale étaient dans une tour adjacente que l'on

croyait, à tort, avoir été le beffroi de la cité romaine. Elle s'élevait au sud-est du portail méridional, près de la rue Saint-Pierre qu'on appelait rue du Beffroi. Elle fut rasée au début du XIXe siècle.

Une lithographie parue en 1850 la montre carrée, massive, maintenue par de puissants contreforts. Un clocher s'y appuie, percé de baies et couronné d'un toit conique que surmonte un coq perché sur une croix. Le sommet atteignait environ la moitié de la hauteur de l'église. Chacun des angles de la tour était accosté d'une tourelle reliée par des courtines aux tourelles contiguës. L'une d'elles, qui contenait l'escalier montant aux cloches, avait été démolie, en 1505, à la demande de Chambiges, pour permettre la construction du portail méridional. Cette suppression faite, une échelle de meunier, qui montait de l'escalier des orgues, au-dessus de la chapelle des Fonts baptismaux, permettait aux ouvriers et aux sonneurs d'accéder aux cloches.

On y abrita les cloches, en attendant l'exécution d'un plan conçu au XVIe siècle, qui devait élever des clochers sur le grand portail occidental : projet qui ne put jamais se réaliser. Avant le XVIe siècle, il y avait là trois grosses cloches : *Philippe* donnée par l'évêque de Dreux, mort en 1217; *Guillaume*, offerte par l'évêque Guillaume de Grez (mort en 1267) et qui, brisée en 1480, fut refondue sous le nom de *Notre-Dame-de-la-Paix*, puis restaurée en 1615, à la suite d'une fêlure, par les frères Jacques et Claude de Nainville, fondeurs beauvaisiens; la troisième, *Cholette*, fut donnée, en 1284, par le cardinal Cholet et refondue, en 1387, par Robert de Croisille, le même qui fit en 1396, la cloche de la ville,

dite la *Commune*. Rompue en 1709, la Cholette fut refondue par Bon Mareschal et Jean de Nainville, de Beauvais, et nommée *Cholette Toussainte* en l'honneur du cardinal évêque Toussaint Forbin Janson.

En octobre 1505, d'après les Registres capitulaires, les chanoines firent refondre certaines cloches placées au petit clocher, qu'un long usage avait détériorées, et l'une d'elles, appelée *Gabrielle*, servit à en fondre deux, surnommées les *Gros moineaux*. Pendant que s'élevait le transept, le chapitre voulut joindre un carillon à l'embellissement du Nouvel-Œuvre. En juin 1531, il avait fait fondre depuis peu de temps trois nouvelles cloches; il les fit briser et pria le fondeur parisien, Julien Huriau, de constituer un carillon de sept cloches donnant la gamme; elles s'appelèrent *Pétronille* (c'était la plus grosse), *Charlotte*, *Angadrême*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Claire et Églantine*. Quelque temps après, les chanoines décidèrent une refonte de *Pétronille* pour qu'elle s'accordât mieux avec *Cholette* et *Charlotte*; mais l'abbé de Saint-Quentin de Beauvais la leur demanda, parce qu'elle s'accordait parfaitement avec l'une des siennes. Il la paya 700 livres tournois et le fondeur refit une nouvelle *Pétronille*, d'un calibre plus fort.

La *Charlotte* de 1531, brisée en 1743, fut refondue par les frères Charles et François Morel, de Beauvais, et baptisée *Françoise-Madeleine* en l'honneur de François Potier, duc de Gesvres, gouverneur d'Ile-de-France, et de Madeleine, femme du duc de Boufflers, grand-bailli de Beauvais.

Notons, d'après les Registres capitulaires de 1542, qu'une petite cloche, nommée la *Riotte* (sans doute par

abréviation d'Henriotte), ne servait qu'aux obsèques et inhumations des seuls chanoines.

Après la chute de la flèche, en 1573, le chapitre avait fait installer plusieurs cloches dans le petit clocher qu'on voit encore au-dessus du carré de transept; mais, craignant sans doute un désastre toujours possible, il en vendit les deux plus grosses en février 1583. En 1693 seulement, il commanda au fondeur beauvaisien, Jean de Nainville, quatre nouvelles cloches pour ce petit clocher; ce furent : *Pierre, Paul, Lucienne* et *Juste*, ainsi baptisées en l'honneur des quatre saints que la cathédrale honore d'un culte plus spécial. Une seule d'entre elles, échappée à la fonte révolutionnaire, est à sa place : c'est *Pierre*.

Le 3 octobre 1793, dans la cathédrale devenue « Temple de la Raison », on procédait à la « descente des cloches, abolition des traces de la royauté, féodalité et superstition ». Un état de la dépense fait connaître qu'on a « descendu le coq du gros clocher de Saint-Pierre, le soleil du petit clocher et le coq du rond-point du dit Saint-Pierre », que douze cloches ont été aussi descendues le 15 octobre, en même temps que les quatre de l'église Saint-Étienne. La *Commune* avait été transportée du clocher de Saint-Étienne dans le gros clocher de Saint-Pierre. Toutes les autres furent réunies à l'ancien couvent des Ursulines de Beauvais avant leur transport à Paris. Pendant ce temps, on enlevait aussi les plombs du clocher; on démontait les restes du jubé « pour que rien n'en soit endommagé », et le citoyen Pot, vitrier (il est nommé Le Pot en 1810, fils et petit-fils de verriers), était chargé d'enlever de ce Temple de

la Raison les fleurs de lis et armoiries de la vitrerie, mais « de conserver les figures qui peuvent intéresser les Arts » (3 floréal an II).

Le culte catholique rétabli, la cloche communale revint à son beffroi de Saint-Étienne, et l'une des quatre cloches de 1693 reprit sa place au petit clocher de la cathédrale, en même temps qu'une grosse cloche de 1349; puis deux nouvelles cloches, plus petites, vinrent les joindre au cours du XIXe siècle. Voici ces quatre cloches, encore en usage aujourd'hui.

1° La plus ancienne porte, en lettres onciales, sur sa circonférence, en deux lignes superposées, avec fleurs de lis pour séparer les mots :

† *Len M CCC XLIX*

Guilliaume Bertren evesque de Biauvés me fit faire.

Son diamètre est 0m,75.

2° Sur la seconde, on lit sur une seule ligne : † *Je suis fondue et nommée Pierre l'an 1693.* Au-dessous, dans un écusson triangulaire est le nom du fondeur, *J. de Nainville* avec sa marque qui est une clochette. Plus bas, est figuré saint Pierre tenant une clef. A l'opposé de l'écusson, sont les armoiries du chapitre. Son diamètre est de 0m,73.

Les deux autres cloches, sont de 1807 et 1852. Celle de 1807 est la plus grosse : son diamètre est de 0m,78.

Elle dit : « L'an 1807 j'ay été fondue par le bienfait de M. Vincent Jacquet, ancien curé de Saint-Just-les-Marais et bénite par M. Ch. Thomas Serpe, docteur et doyen de la Faculté [de Théologie] de Paris, curé de l'église paroissiale de Saint-Pierre de Beauvais, et

nommée Marie Robertine par M. Robert Fouquier, marguillier, et par dame Marie Marguerite Ma, veuve de M. Nicolas Renaud, négociant et président du Tribunal de Commerce ». Au-dessous de l'inscription, est



LA MISE AU TOMBEAU. (PLAQUE ÉMAILLÉE, XVIe SIÈCLE.)

d'un côté un Calvaire où Marie Madeleine tient les pieds du Christ; de l'autre une Vierge à l'Enfant. Dans un cartouche, se voit la marque du fondeur (petite clochette) avec *F Morel fondeur à Beauvais*. Sur la cloche de 1852 est inscrit : ✝ *J'ai été refondue l'an*

1852 pour la cathédrale de Beauvais. Au-dessous, sont d'un côté une Vierge à l'Enfant-Jésus; de l'autre, un Christ en croix; et dans un écusson du XVIIIe siècle, « *Amiens, Cavillier fondeur* », avec la clochette, la marque du fondeur. Diamètre = 0^m,60.

Une autre cloche, fondue par Morel, avait été bénite le 14 avril 1804, et nommée *Caroline Philippine* par le curé Thomas Serpe; les parrain et marraine étaient Belderbusch, préfet de l'Oise et Mme Bourrée de Corberon. Elle n'existe plus.

V. — Le trésor

Le trésor de Saint-Pierre de Beauvais fut, au Moyen Age, d'une richesse incomparable comme en témoigne l' « Inventaire des reliques et autres aournemens » fait en décembre 1464 et publié par G. Desjardins dans son *Histoire de la cathédrale.* A cette lecture, on se prend à déplorer les ventes successives que durent en faire les chanoines : en 1500, pour commencer et poursuivre les travaux de construction du transept; en 1526, pour aider au paiement de la rançon de François Ier, prisonnier à Madrid; en 1573, pour subvenir aux frais de réparation qu'exigeait la chute de la flèche. Que d'ornements ont disparu, tels que la chape de drap d'or cramoisi qu'avait léguée Pierre Cauchon avec « ung casuble de drap d'or fort riche qu'ont donné les exécuteurs de Messire Pierre Cauchon, et en l'orfroi sont figurées les histoires de la Passion, et au bout d'enbas a ung écusson d'azur, barré d'argent, à trois coquilles d'or ». (Additions à Denis Simon, I, 71.)

Enfin la Révolution acheva la dispersion du trésor, quand, le 18 août 1791, l'Administration du district de Beauvais envoya à la Monnaie de Paris, avec des ciboires, calices, ostensoirs et autres objets du culte, les statues toutes d'argent, de saint Sébastien, saint



Ecce Homo.

Martin à cheval, saint André, saint Fiacre, Saint-Sauveur, sainte Marguerite et sainte Reine, avec un reliquaire de saint Maurice ; puis, l'année suivante, une « représentation » en argent de saint Sébastien ; une Vierge dorée, un reliquaire de saint Evrost, une paix en argent où figurait l'Ascension, une croix processionnelle en or, etc.

Sans doute, quelques objets furent soustraits à la confiscation, mais ce ne furent pas ceux qui offraient

la plus grande valeur artistique : tels ces huit reliquaires en bois d'ébène que cite un « État des châsses et reliquaires échappés, par la vigilance des fidèles, à la dévastation révolutionnaire[1] ».



SAINT LUCIEN.

Outre ces reliques, le Conseil de la fabrique notait, en 1811, la présence au trésor d'un « morceau de tapisserie ancienne, représentant le dessin de l'église Saint-Pierre non achevée et dans le cours des travaux de cet

1. Registre manuscrit du Conseil de fabrique, depuis 1804.

édifice », et il demandait à un sieur Carbonnier ce qu'il en coûterait pour la réparation. Cette pièce, qui fait partie de la série dite l'*Histoire fabuleuse de la Gaule*, vient



Bras-reliquaires.

d'être réparée aux Gobelins : elle a repris sa place ici, près du Mausolée, au-dessus de la porte de la sacristie.

Le Trésor renferme encore plusieurs ornements sacerdotaux, notamment un ornement complet de drap d'or à fleurs polychromes, avec orfrois d'or et d'argent sur

velours rouge (XVIIe siècle) ; un autre, de velours rouge à fleurons, avec orfrois d'or; trois chapes de drap d'or à fleurs polychromes sur velours rouge (XVIIe siècle).

La dalmatique de Thibaud de Nanteuil (XIIIe siècle), classée en 1899 comme monument historique, a disparu ; elle ne figurait plus, en janvier 1900, sur l'inventaire dressé en vertu de la loi de séparation.

Deux petits panneaux en tapisserie de Beauvais (XVIIIe siècle) représentant saint Jean l'Évangéliste et saint Mathieu.

Parmi les émaux limousins il faut signaler deux plaques du XVIe siècle : *Crucifixion* et une *Mise au Tombeau;* deux autres, du XVIIe siècle, figurant *sainte Anne instruisant la Sainte-Vierge;* et la *Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant-Jésus*. Ces derniers émaux rappellent la manière de J.-B. Nouailher.

Citons encore divers tableaux : dans la sacristie du chapitre, est une *Flagellation*, sur bois, signée *Q. Warin inv. et pingebat;* un *saint François d'Assise*, panneau peint, XVIe siècle; un autre panneau peint, *Les anges recueillant le sang qui s'échappe des plaies du Christ*, attribué aussi à Warin. Dans la sacristie de la paroisse, une *Crucifixion*, donnée, en 1686, par le chanoine Étienne Villain; un *Ecce Homo*, toile attribuée au chanoine François Gaget, maître de Warin (fin du XVe s.)

Parmi les sculptures, il faut remarquer : un *saint Lucien*, statuette de bois polychromé (XVIe siècle); *sainte Marguerite*, agenouillée sur le monstre qu'elle vient de terrasser, même époque; un *Ecce Homo*, statuette assise sous un dais, bois (XVIe s.).

Dans la bibliothèque paroissiale, est une œuvre rarissime, provenant sans doute des ateliers de Savignies (XVIe s.); c'est une *sainte Véronique*, terre cuite vernissée, peinte après cuisson.

Citons encore une monstrance-reliquaire (XVe s.), dont les disques sont ornés des figures de saint Pierre et de saint Paul en cuivre repoussé; un bras-reliquaire de sainte Anne, en argent repoussé sur âme de bois, avec cabochons de couleurs (XVe s.); un autre bras, en cuivre doré, dont la main est moderne; les parties repoussées, les filigranes et cabochons sont du XVIe siècle; un instrument de paix, en nacre (XVIe s.); un pot à aumônes en cuivre, du XVIe siècle, et un réchaud en fer forgé, de même époque.

Signalons enfin un fragment de tapisserie du début du XVIe siècle, retrouvé tout récemment. Le sujet manque, mais l'inscription, quoique incomplète, peut être utile à noter. Elle comprend deux quatrains :

Philippes second fils de l'empereur mort
A de son cueur les trésors de l'empire.
Au pape sainct et pour mourir a délivré.
En garde mis comme chrestien très fort
Le sainct vicaire a.......ns saint Laurens.
Pour les trésors aux .... pauvres ellargir
Puis Decius le fils voulant meurtrir
Aussi chrestiens a mis en grand tourment......

A gauche de l'inscription, paraît encore une grappe de fruits mêlés de fleurs.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS

Ancienne *Collection de Troussures* (Obituaires de la cathédrale; — Extraits des Registres capitulaires; — Manuscrits des chanoines Le Cat, Etienne et Jean-Baptiste de Nully; — Additions à Denis Simon; — Grand Cartulaire de Beauvais (XIVe-XVIe s.); — Notes manuscrites de la Collection Peaucelle. [Toute cette série est aujourd'hui chez le Dr Leblond.]

Collection Borel de Bretizel, à la bibliothèque du château du Vieux-Rouen : Notes d'Etienne de Nully; — Conservation Borel, carton XX.

Registre des délibérations du Conseil de fabrique, depuis 1804.

IMPRIMÉS

BARRAUD (Chanoine). — *Les vitraux de la cathédrale de Beauvais*, dans *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. I (1850), III (1856 et 1857).

BARRAUD (Chanoine). — *Les tapisseries de la cathédrale*, *ibidem*, t. II (1853).

BARRAUD (chanoine). — *Étude sur les tableaux*, *ibidem*, t. V (1863).

BARRAUD (Chanoine). — *Note sur un tronc de cuivre...*, *ibidem*, t. V (1863).

BARRAUD (Chanoine). — *Note sur quelques émaux...*, *ibidem*, t. V (1864).

COYECQUE. — *Le transept de la cathédrale de Beauvais*, dans *Nouvelles Archives de l'art français*, t, VII (1891), p. 101.

Desjardins (Gustave). — *Histoire de la cathédrale de Beauvais*, Beauvais, 1865.

Graves (Louis). — *Statistique du canton de Beauvais*, 1855.

Leblond (Dr V.). — *L'Art et les Artistes en Ile-de-France au XVIe siècle (Beauvais et Beauvaisis), d'après les Minutes notariales*. Paris, Champion, 1921.

Leblond (Dr V.). — *Les Artistes de Beauvais au XVIe siècle et leurs œuvres* (extrait des *Mémoires de la Soc. académ. de l'Oise*, t. XXIV, 1922).

Leblond (Dr V.). — *Beauvais, Guide du visiteur*, avec 90 illustrations. Beauvais, Prévôt, 1924.

Lefèvre-Pontalis (Eugène). — *Congrès archéologique de France tenu à Beauvais en 1905*.

Loisel (Antoine). — *Mémoires des pays, villes... de Beauvais et Beauvaisis*, Paris, 1617.

Louvet (P.). — *Histoire et antiquitez des païs de Beauvaisis*. 2 vol., Beauvais, chez la veuve Valet, 1631.

Miclet. — *L'horloge de la cathédrale du XIVe siècle*. (Extrait des *Mémoires de la Soc. académ. de l'Oise*, t. XXII, 1913.)

Pigeon (Amédée). — *Un vitrail du XIIIe siècle à la cathédrale de Beauvais*, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1895, t. II, p. 233.

Pihan (Chanoine). — *Beauvais, sa cathédrale, ses monuments*, 1885.

Pihan (Chanoine). — *Les monuments historiques dans l'Oise*, Beauvais, 1889.

Rhein. — *Bull. monumental*, 1923, p. 255.

Simon (Denis). — *Supplément à l'histoire du Beauvaisis*, 1704.

Woillez (Dr Eugène). — *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvaisis* [époque romane], Paris, 1839-1849.



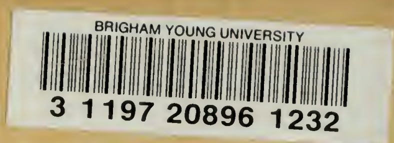
VUE GÉNÉRALE DE BEAUVAIS.

Cliché Olivier.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. 869 (12-1925)




Ex Libris